

LETTRES

DE MADemoisELLE

NINON DE L'ENCLOS,

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Virg. Georg. Liv. II.

NOUVELLE ÉDITION.



A DUBLIN:

Chez LUC WHITE, Libraire, au No. 18,
en Crampton-court.

M. DCC. LXXVII.



T A B L E

DES LETTRES.

L ETTRE premiere. <i>Quel sera le sujet des autres Lettres,</i>	page, 35
Lettre II. <i>Du besoin d'aimer, & à quelles femmes on doit s'attacher,</i>	38
Lettre III. <i>Quelle sorte d'amour est préférable,</i>	41
Lettre IV. <i>Si l'on doit chercher dans une Maîtresse les qualités solides,</i>	44
Lettre V. <i>Si les caprices sont nécessaires en amour,</i>	47
Lettre VI. <i>Quel genre de caprice une Maîtresse doit avoir,</i>	50
Lettre VII. <i>Des coups de sympathie,</i>	52
Lettre VIII. <i>Combien la prudence influe sur le choix qu'une femme fait d'un amant,</i>	55
Lettre IX. <i>Quelle sorte de mérite plaît aux femmes,</i>	58
Lettre X. <i>Si la constance est une vertu,</i>	63
Lettre XI. <i>Si l'on est amoureux toutes les fois qu'en croit l'être,</i>	66
Lettre XII. <i>Si l'amour fait plus de bien que de mal,</i>	68
Lettre XIII. <i>Des grands sentimens,</i>	71
Lettre XIV. <i>A quoi la Métaphysique d'amour conduit deux amans,</i>	73
Lettre XV. <i>Comment la vertu se familiarise avec l'amour,</i>	77
Lettre XVI. <i>Si les femmes ne se rendent jamais sans amour,</i>	80
Lettre XVII. <i>A quel âge les femmes deviennent Platoniciennes</i>	82
Lettre XVIII. <i>Si la résistance d'une femme est une preuve de sa vertu,</i>	84
Lettre XIX. <i>La conduite des hommes prouve-t-elle que l'amour soit autre chose que l'ouvrage des sens,</i>	88
Lettre XX. <i>Dire que l'amour est l'ouvrage des sens, est-ce en conseiller de suivre & de satisfaire ses sens ?</i>	91
Lettre XXI. <i>L'objet aimé est-il obligé à quelque retour ?</i>	94
Lettre XXII. <i>Que l'on croit toujours aimer par reconnaissance,</i>	97
Lettre XXIII. <i>L'amour suppose-t-il le mérite dans l'objet aimé</i>	100
Lettre XXIV. <i>Que les folies mélancholiques sont les pires de toutes,</i>	104
Lettre XXV. <i>Que c'est la faute des hommes si les femmes sont fausses,</i>	106
Lettre XXVI. <i>De la timidité,</i>	110
Lettre XXVII. <i>Si pour donner de l'amour, il en faut beaucoup montrer,</i>	116
Lettre XXVIII. <i>S'il est plus respectueux d'être tendre que galant,</i>	119
Lettre XXIX. <i>Que les amans peuvent être sinceres en faisant</i>	des

<i>des promesses qu'ils ne tiennent pas ,</i>	page, 122
Lettre XXX. Si l'homme amoureux est plus séduisant que celui qui feint de l'être ,	126
Lettre XXXI. Si la probité est nécessaire en amour ,	129
Lettre XXXII. La jalousie est telle une preuve d'amour ,	131
Lettre XXXIII. Si l'amant doit exiger l'aveu de l'amour qu'il a excité ,	139
Lettre XXXIV. Si la préférence que l'on obtient sur un rival nous suppose d'un mérite supérieur au sien ,	143
Lettre XXXV. Est-il moins dangereux pour une femme de voir des hommes que les personnes de son sexe ,	145
Lettre XXXVI. Jusqu'à quel point on doit redouter la colère qu'excite une faveur dérobée ,	150
Lettre XXXVII. A combien de dangers une femme s'expose par son incrédulité sur les sentimens qu'elle a inspirés ,	153
Lettre XXXVIII. Ce que c'est que la vertu des femmes ,	156
Lettre XXXIX. Combien en amour le calme est dangereux ,	164
Lettre XL. Examen critique des Lettres précédentes ,	167
Lettre XLI. Des moyens de tirer avantage des rigueurs pour hâter ses progrès ,	176
Lettre XLII. Combien les talens sont utiles aux femmes ,	180
Lettre XLIII. Des véritables motifs qui déterminent une femme à maltraiter son Amant ,	187
Lettre XLIV. Différence entre un homme séduisant & un séducteur ,	190
Lettre XLV. Combien il est difficile d'être aimé d'une personne qui nous doit son bien être ,	192
Lettre XLVI. Quelle est la femme dont la vertu soit la plus ferme ,	198
Lettre XLVII. Quel caractère est le plus capable de concilier les plaisirs avec la vertu ,	201
Lettre XLVIII. De l'absence ,	213
Lettre XLIX. Remède infailible contre l'amour le plus vif ,	216
Lettre L. Combien une femme raisonnable doit craindre un homme de mérite ,	220
Lettre LI. Combien le rôle de confident est difficile ,	223
Lettre LII. Du pouvoir de l'attraction en amour ,	226
Lettre LIII. Qu'il est des momens d'indifférence dans la liaison la plus tendre , & pourquoi ,	228
Lettre LIV. Du pouvoir de l'exemple sur les femmes ,	231
Lettre LV. De la sincérité des femmes dans les louanges qu'elles s'en donnent ,	233
Lettre LVI. Qu'elles prennent pour insulte dans un tems ce qui dans un autre leur paroît une preuve d'estime ,	236
Lettre LVII. Quelle est en amour la seule métaphysique raisonnable ,	238
Lettre LVIII. Différence d'une femme vertueuse à une prude ,	241
Lettre LIX. De quelle nature sont les plaisirs qu'une femme raisonnable se propose en aimant ,	244
Lettre LX. Qu'il y a deux sortes de tempéramens , l'un dans l'imagination	

DES LETTRES.

iii

- imagination, l'autre dans les sens , page, 248
 Lettre LXI. Combien il est piquant pour une femme d'avoir des
 faiblesses en pure perte , 252
 Lettre LXII. Où l'on ne dit pas ce que le Lecteur devineria sans
 peine , 253
 Lettre LXIII. Quel est l'outrage le plus sensible pour une femme
 255
 Lettre LXIV. Si les faveurs sont toujours une preuve d'amour ,
 256
 Lettre LXV. De l'amitié qui succede à l'amour , & quel cas
 les femmes en font , 259
 Lettre LXVI. Combien deux Amans sont peu d'accord sur la
 vraie valeur des preuves de l'amour qu'ils se donnent , 262
 Lettre LXVII. Des moyens d'éviter l'inconstance & le dégoût ,
 265
 Lettre LXVIII. Si l'on peut estimer une femme après sa défaite ,
 274
 Lettre LXIX. Des filles d'Opéra & des femmes galantes , 276
 Lettre LXX. Combien les hommes sont peu délicats , 279
 Lettre LXXI. Des véritables motifs qui déterminent les femmes
 à s'affliger de l'inconstance de leurs Amans , 281
 Lettre LXXII. Qu'on peut être jaloux d'une femme qu'on a aban-
 donnée , 283
 Lettre LXXIII. Qu'on peut ressentir l'amour d'une façon toute
 différente de celle dont on en parle , 286
 Lettre LXXIV. Racommodement de la Comtesse avec Mademoi-
 selle de L'Enclos , 288
 Lettre LXXV. Que le véritable amour est plus rare que l'on ne
 pense , 290
 Lettre LXXVI. De la façon singulière dont Mademoiselle de L'en-
 clos voudroit le ressentir , 292
 Lettre LXXVII. Que les femmes ont plus de délicatesse en amour
 que les hommes , 293
 Lettre LXXVIII. Combien nous doit être précieuse une passion
 vive , 297
 Lettre LXXIX. Combien une grande passion a d'avantage à se
 montrer , 300
 Lettre LXXX. Que les inquiétudes qu'elle cause ont des charmes
 infinis , 301
 Lettre LXXXI. Qu'il est des égards qui annoncent l'indiffé-
 rence , 303
 Lettre LXXXII. Que la crainte de voir finir une passion en
 accordant des faveurs , peut être aussi forte que la vertu mê-
 me , 306
 Lettre LXXXIII. Que les rigueurs sont souvent une preuve d'
 amour , 309
 Lettre LXXXIV. Que la fierté d'une femme n'éclate jamais da-
 vantage que lorsqu'elle est prête à se rendre , 312
 Lettre LXXXV. De la méthode la plus sûre pour decouvrir les
 véritables sentimens d'un amant 313
 Lettre LXXXVI. Que les injures & les emportemens sont les
 preuves

T A B L E, &c.

iv

<i>preuves d'un amour violent,</i>	page, 315
Lettre LXXXVII. <i>Combien il est offensant pour une femme de ne pouvoir donner de la jalousie à son amant,</i>	316
Lettre LXXXVIII. <i>Combien les femmes sont ingénieuses à jeter des ridicules sur leurs rivales,</i>	319
Lettre LXXXIX. <i>Que dans quelque colere que la jalouse mette un amant, la haine ne passe jamais jusqu'à l'objet aimé,</i>	322
Lettre XC. <i>Qu'il est des pleurs que les amans versent avec plaisir,</i>	324
Lettre XCI. <i>Des agitations qu'éprouve un cœur véritablement épris,</i>	325
Lettre XCII. <i>Rupture de Mademoiselle de Lenclos avec le Marquis,</i>	326
Lettre XCIII. <i>Raccommodement,</i>	327
Lettre XCIV. <i>Singularité du caractère de Mademoiselle de L'Enclos,</i>	328
Lettre XCV. <i>Caprices,</i>	330
Lettre XCVI. <i>Qu'il est en amour une sorte de mélancholie qui annonce une indifférence prochaine,</i>	331
Lettre XCVII. <i>De la meilleure façon dont deux amans puissent se quitter,</i>	332
Lettre dernière. <i>Des égards reciproques qu'ils se doivent dans cette occasion,</i>	337

V I E
D E
M A D E M O I S E L L E
D E L' E N C L O S .

ANNE DE L'ENCLOS naquit à Paris en 1615 ; elle étoit fille de M. de L'Enclos , Gentilhomme de Touraine , & d'une Demoiselle de la famille des *Abra de Raconis* , connue dans l'Orléanois.

M. de L'Enclos , qui avoit servi sous le Regne d'Henri IV & sous celui de Louis XIII , passoit pour un des braves de son temps. Né voluptueux , le plaisir & la table remplissoient les momens que lui laissoit son goût pour les armes. Il étoit d'un caractère remuant , & se mêloit volontiers d'intrigues : ce fut sans doute ce qui le fit goûter du Cardinal de Retz auquel il s'attacha.

Madame de L'Enclos avoit l'esprit borné : sa figure étoit ordinaire , & son caractère timide : elle étoit dévote , & vivoit dans la retraite.

Mademoiselle de L'Enclos fut l'unique fruit de leur mariage , & le seul objet de leur tendresse ; mais chacun d'eux l'aimoit à sa manière , & vouloit lui inspirer sa façon de penser. Madame de L'Enclos élevoit sa fille dans les exercices de piété : son zèle ne lui permit pas d'user avec modération des droits qu'elle avoit sur l'obéissance de son élève : la jeune personne prit de l'aversion pour les livres pieux , & , ne pouvant se dispenser de suivre sa mere à l'Eglise , elle substituoit aux livres de dévotion des Romans , ou d'autres ouvrages de ce genre.

M. de L'Enclos , au contraire , n'étoit occupé que du soin de faire de sa fille une personne aimable & propre à la société. Sa principale attention étoit de cultiver son esprit , & de lui donner des talens. Il l'accoutuma de bonne heure à juger sainement des choses , à raisonner à se faire des principes. Sa fille avoit les plus heureuses dispositions à profiter de ses conseils & de ses soins. Il voulut être lui-même son Maître de Musique. Comme il jouoit très-bien du luth , il lui apprit à toucher de cet instrument , qui étoit fort à la mode dans ce tems : en peu de tems elle y fit fit de rapides progrès.

Madame de L'Enclos mourut en 1630 ; quoique sa fille n'eût pas toujours écouté ses leçons , elle n'en étoit pas moins tendrement attachée à sa mere : les marques qu'elle donna dans ce moment

ment de la plus vive douleur , sont la preuve de ses sentimens.

M. de L'Enclos ne survéquit à sa femme que d'une année. Etant au lit de la mort , il fit approcher sa fille , & lui adressa ces paroles , qui provient que la morale d'Epicure avoit toujours été la règle de sa vie. “ Ma fille , lui dit-il , “ vous voyez que tout ce qu'il me reste en ce “ dernier moment n'est qu'un triste souvenir des “ plaisirs qui m'abandonnent ; leur possession “ n'a pas été de durée , & c'est la seule chose “ dont je puisse me plaindre à la nature. Mais “ hélas ! que mes regrets sont inutiles !—Vous , “ mon enfant , qui avez à me survivre un si “ grand nombre d'années , profitez de bonne “ heure d'un temps si précieux , & soyez toujours “ jours moins scrupuleuse sur le nombre que sur “ le choix de vos plaisirs.”

A l'âge de seize ans Mademoiselle de L'Enclos se trouva maitresse d'elle-même. Sa fortune n'étoit pas considérable, son pere en avoit dissipé une partie ; mais elle régla ses affaires avec tant d'ordre & de prudence qu'elle se fit huit à dix mille livres de rente viagère. Son amour pour la liberté ne lui permit pas de songer au mariage : elle acheta une maison à vie, rue des Tournelles au Marais ; elle en avoit une autre à Picpusse, près de Paris, où elle alloit passer l'Automne. Sa dépense fut réglée de façon qu'elle conservoit

toujours une année de son revenu pour être en état de secourir ses amis dans le besoin.

Mademoiselle de L'Enclos ne fut pas longtemps ignorée : dès son enfance elle étoit connue par des reparties vives & ingénieuses , qui faisoient autant de bons mots que l'on citoit avec plaisir. A dix ans elle avoit lû Montagne & Charon. Dans la suite, elle apprit l'Espagnol & l'Italien , qu'elle entendoit & parloit à merveille.

Lorsqu'elle entra dans le monde , elle y parut aussi formée du côté de l'esprit & du caractère que si elle y avoit passé nombre d'années. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre & bien proportionnée; une fraîcheur admirable donnoit un nouveau prix à tous ses charmes. Sa figure n'étoit point éclatante; on pouvoit cependant dire qu'à l'examen Mademoiselle de L'Enclos étoit belle. Ses yeux étoient pleins de sentimens & de vivacité : la décence & la volupté s'y dispuoient l'empire : son ton de voix étoit doux & intéressant. Elle chantoit avec plus de goût que d'éclat , & avoit pour la danse des talens supérieurs.

On trouvoit dans son commerce autant de douceur & d'aménité , que de finesse & d'aisance dans sa conversation. Ses Lettres étoient pleines d'agrémens & de facilité. Elle racontoit
bien ,

bien, & aimoit à narrer; mais ne citoit jamais. Son antipathie pour les citations étoit même si forte, qu'un jour le célèbre Mignard se plaignoit de ce que sa fille *, avec une grande beauté, manquoit de mémoire. Mademoiselle de L'Enclos lui répondit. " Que vous êtes " heureux ! elle ne citera point.

Le soin de sa toilette l'occupoit peu; combien d'autres moyens n'avoit-elle pas pour plaire ! Elle étoit cependant mise noblement, &, comme son goût étoit sûr & délicat, sans paroître esclave des modes, ses ajustemens étoient toujours très-bien entendus. Enfin la plus belle ame unie au plus beau corps la rendirent l'objet de l'adoration des hommes & de l'envie des femmes. †

Mademoiselle de L'Enclos fut admise dans les sociétés les mieux choisies : elle en fit bientôt les délices & l'ornement. Sa beauté lui donna des Amans de la plus haute naissance : elle acquit par son esprit, ses talens, son caractère,

B 3

des

* Elle a dans la suite épousé le Comte de Feuquieres. Sa Statue de marbre est dans l'Eglise des Jacobins de la rue S. Honoré. C'est un des plus beaux morceaux de sculpture de M. Lemoyne.

† En rendant justice à ses bonnes qualités, on n'entend point faire l'éloge de son penchant à la galanterie.

des amis du premier mérite. Moins elle se fit scrupule d'être inconstante & légère en amour, plus elle fut en amitié constante & attachée, & l'on peut dire que, si elle n'eut pas les vertus de son sexe, au moins elle eut peu de ses défauts. Comme elle avoit beaucoup lû & bien lû, ses lectures avoient formé son esprit, épuré son goût, rectifié son jugement; mais, quoiqu'elle sçût beaucoup, elle eut toujours grand soin de cacher son érudition.

Quelques légers défauts obscurcissoient cependant tant de bonnes qualités. Mademoiselle de L'Enclos étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes: cette jalousie influoit souvent sur le jugement qu'elle en portoit. Elle ne pouvoit souffrir un homme qui eût les mains grandes & un gros ventre; & quoiqu'elle jouât supérieurement du luth, elle faisoit toujours acheter trop longtemps le plaisir de l'entendre.

Dans le nombre de tous ceux à qui elle inspira de l'amour, le premier qui parut favorisé fut le jeune Comte de Coligny. On le peint d'une figure charmante, d'un esprit fin & enjoué, & d'une taille très-élégante. Ce ne fut cependant pas à ces seuls avantages qu'il dut la préférence qu'il obtint sur ses Rivaux. Il avoit assez de mérite d'ailleurs pour devenir l'ami d'une femme telle que Mademoiselle de L'Enclos.

L'Enclos. Aussi lui fut-elle essentiellement attachée, & le lui prouva par tous les soins qu'elle prit pour lui faire adjurer des erreurs qui mettoient un obstacle invincible à son avancement & à sa fortune. Cet amour fut vif, mais de peu de durée. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût pour cette passion la vénération de ceux qui veulent l'ériger en vertu; elle gardoit toute son estime pour l'amitié.

M. le Duc de L. R. F. C. Saint-Evremont, l'Abbé de Chateau-neuf, Moliere, & les gens du mérite le plus distingué, avoient une estime particulière pour elle. La considération dont elle jouissoit étoit portée au point que, lorsque le Grand Condé la rencontroit, il faisoit arrêter son carrosse, & l'alloit saluer à la portière du sien. Il avoit été son Amant: sans doute ce grand Prince n'avoit pas en amour les mêmes talens que dans l'Art Militaire; car un jour qu'il s'efforçoit de lui exprimer sa passion, elle s'écria: *Ah! mon Prince, que vous devez être fort!* Faisant allusion au proverbe latin: *Vir pilosus, aut libidinosus, aut fortis*. L'estime qu'il conserva toujours pour elle lui faisoit d'autant plus d'honneur que ce Prince au témoignage de Madame de Sevigné, ne l'accordoit pas facilement aux femmes.

Mademoiselle de L'Enclos ne s'est jamais attachée par intérêt; son goût seul la déterminoit

à aimer. Le fameux C. de R.... sur le récit qu'on lui fit de son mérite & de sa beauté, eut envie de la voir. L'Abbé de Bois-Robert, qu'il employoit à ces sortes de négociations; se chargea de ménager leur entrevûe. Elle se fit à Ruel, maison du C.... Le desir de voir de près un homme qui fixoit sur lui l'attention de l'Europe, la détermina plus que tout autre motif. Le C.... n'excita chez elle d'autre sentiment que l'admiration. L'espérance de jouir de la plus haute faveur en feignant de l'aimer, ne la seduisit point : aucune considération ne suppléoit chez elle à l'amour.

Le C.... voulut se venger de ses rigueurs avec Marion de Lormes, amie de Mademoiselle de L'Enclos. Cette femme, comparable à son amie pour l'esprit, la figure & son penchant au plaisir, avoit sçu faire excuser par d'excellentes qualités, les foibleesses de son cœur; mais le C.... trouva auprès d'elle les mêmes obstacles. On prétend qu'avec tous les talens qui forment un grand Ministre, il n'avoit pas celui de plaire aux femmes.

Ce fut à Ninon elle-même qu'il s'adressa pour l'engager à fléchir tant de cruauté. Elle fut chargée de lui offrir cinquante mille écus, que Mademoiselle de Lormes refusa pour rester
fidelle

fidelle au célèbre Desbarreaux , qu'elle aimoit alors.

On a dit que la Reine Anne d'Autriche , alors Régente du Royaume , excitée par les clameurs de quelques prudes de la Cour , avoit envoyé ordre à Mademoiselle de L'Enclos de se retirer dans un Couvent , lui laissant cependant le choix de celui qu'elle voudroit prendre pour sa retraite. On prétend qu'elle répondit à l'Exempt des Gardes , qu'elle étoit fort reconnoissante du choix pu'on vouloit bien lui laisser, & qu'elle se déterminoit pour le Couvent des *Grands Cordeliers*. Mais on peut assurer que Mademoiselle de Lenclos étoit trop instruite de ses devoirs , pour plaisanter sur les ordres qu'elle auroit pû recevoir de la Cour.

Le Marquis de Villarceaux a été celui de tous ses Amans qu'elle a le plus long-temps aimé. Aussi avoit-il tout ce qu'il falloit pour lui plaire & la fixer. Du côté de la figure , de l'esprit & du caractère , il réunissoit tous les avantages ; quoique son goût dominant pour les femmes le rendît peu fidèle , & jaloux à l'exès. Ninon vécut avec lui trois années dans ses terres. Une vie aussi uniforme n'étoit cependant guères convenable à son caractère ; & sans doute l'amour l'y soutint moins que la crainte qu'elle avoit de revenir à Paris , pour être

témoin des malheurs qui affligeoient alors sa patrie. *

Madame de Villarceaux conçut une forte jalousie contre Ninon, & en fit souvent des reproches a son mari. Ils avoient un fils : elle le fit un jour paroître en compagnie avec son Précepteur. Pour faire briller l'esprit du jeune de Villarceaux, elle pria le Précepteur de lui faire quelque question sur les dernieres choses qu'il avoit étudiées. Voici celle qu'il lui fit : *Quem habuit successorum Bellus, Rex Assyriorum ?* L'enfant répondit : *Ninum.*

A ce mot, si ressemblant à celui de Ninon, Madame de Villarceaux devint furieuse, dit au Précepteur qu'il lui convenoit fort mal d'entretenir son fils des folies de son pere. En vain voulut-il se justifier, on ne lui pardonna point la prétendue impertinence de la question qu'il avoit faite, & dont on jugeoit par la réponse. Cette aventure fit bientôt la nouvelle du jour : Mademoiselle de L'Enclos en rit la premiere.

Elle vivoit alors dans la plus grande intimité avec Madame Scaron, qui devint la confidente de ses amours avec M. de Villarceaux. Ninon
eut

* C'étoit pendant les troubles de la minorité de Louis XVI.

eut bientôt lieu de se repentir d'avoir pris une amie plus jeune qu'elle. Madame Scaron devint sa rivale, & lui enleva le cœur de son Amant. Ninon en fut d'abord vivement piquée ; mais l'idée qu'elle s'étoit formée de l'amour, & l'excellence de son caractère, lui rendirent bientôt ses premiers sentimens. Elle devint elle-même à son tour la confidente de Madame Scaron, & la rivalité, qui détruit toujours l'amitié entre les femmes ordinaires, n'altéra point celle qu'elles eurent l'une pour l'autre : leur liaison devint même si étroite, que pendant des mois entiers elles n'avoient qu'un même lit.

Madame Scaron, dans le plus grand éclat de la fortune où elle parvint dans la suite, aima toujours à donner à son ancienne amie des marques de son souvenir. On dit même qu'elle l'engagea à venir à la Cour partager la faveur dont elle jouissoit. Mais Mademoiselle de L'Enclos préféra son repos & la liberté à des offres aussi séduisantes.

Elle se consola bientôt de l'infidélité de M. de Villarceaux. Un autre Amant lui succéda. On n'est pas sûr si ce fut M. de Gourville, homme aussi connu par son esprit qu'estimable par les qualités du cœur. Il fut son Amant du temps de la Fronde, & s'attacha au parti du Prince de Condé. Obligé par cette raison de
quitter

quitter Paris & de s'éloigner de la Cour , avant de partir , il voulut prendre quelques mesures pour assurer la partie de sa fortune qui consistoit en argent comptant. Ne sçachant à qui le confier , il se détermina à en remettre la moitié à Mademoiselle de L'Enclos , & l'autre les mains d'un grand Pénitencier , connu par l'austérité de ses mœurs.

Lorsque les troubles , qui avoient forcé M. de Gourville à s'éloigner , furent dissipés , il revint à Paris , & s'en alla d'abord chez celui qu'il avoit choisi pour le Dépositaire d'une partie de sa fortune. Il pensa que Ninon , en femme de monde. n'auroit pas manqué de se servir de son argent. Quand il demanda son dépôt au grand Pénitencier , on lui répondit avec beaucoup de sangfroid : “ Que l'on ne scavoit pas de “ quoi il vouloit parler ; qu'a la vérité l'on “ recevoit quelquefois des sommes pour le soulagement des Pauvres ; mais que sur le champ “ on en faisoit la distribution. “ M. de Gourville voulut insister & se plaindre , l'on ne fut ébranlé ni de la justice de ses plaintes , ni de ses menaces ; on finit même par s'offenser de sa témérité , en sorte que , par prudence , il fut obligé de se retirer.

Cette aventure le confirma dans ses soupçons sur Mademoiselle de L'Enclos. Il étoit si persuadé que , sous d'autres prétextes , elle lui feroit

roit la même réponse, qu'il n'alla point la voir. Cependant elle apprit qu'il étoit à Paris, & lui fit faire des reproches sur la singularité de son procédé. Il les prit d'abord pour une raillerie cruelle à laquelle il ne voulut pas répondre; mais elle insista de façon qu'il ne put refuser de lui faire une visite. " J'ai bien des reproches
" à me faire à votre égard, lui dit elle; il m'est
" arrivé un grand malheur pendant votre absence, je vous prie de me le pardonner.
" M. de Gourville ne douta point que ce malheur ne fût tombé sur son dépôt. J'ai perdu, continua Ninon, le goût que j'avois pour vous; mais je n'ai pas perdu la mémoire.
" Voici les vingt mille écus que vous m'aviez confiés avant de partir, ils sont encore dans la même cassette où vous les avez serrés vous-même; remportez-les, & ne nous voyons plus que comme amis.

M. de Gourville, surpris & enchanté de ce procédé, ne put s'empêcher de lui raconter ce qui lui étoit arrivé avec le Grand-Pénitencier. Ninon, après l'avoir écouté avec attention lui dit: " Mon cher Gourville, cela n'est pas surprenant; je ne suis qu'une C....
" & non un P. . tre.

Mademoiselle de L'Enclos aima tendrement le Marquis de la Châtres; il étoit lui-même éperduement amoureux d'elle; mais dans le moment

moment où sa passion étoit la plus vive , il recut un ordre de la Cour qui l'obligeoit à partir sur le champ pour se rendre à l'Armée. Quel coup pour deux Amans heureux ! Elle employa vainement tout ce que l'amour le plus tendre put lui suggérer , pour le rassurer sur sa fidélité pendant son absence. Il la connoissoit inconstante & légère ; elle ne put calmer ses allarmes ni sa défiance. Le dernier expédient qu'elle mit en usage , fut de lui offrir un billet signé de sa main , par lequel elle s'obligeoit à n'aimer jamais que lui. Cette promesse le satisfit. Il accepta le billet , le baisa avec transport , & partit content.

Ninon ne fut pas long-temps sans se livrer à d'autres amours. Alors elle se rappella la singularité du billet qu'elle avoit donné au Marquis de la Châtres ; & dans un moment où son infidélité étoit la moins équivoque , elle s'écria plusieurs fois entre les bras de son nouvel Amant : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtres !*

Le Comte d'Estrées , & l'Abbé d'Effiat , furent tous deux aimés d'elle : mais ils se succéderent de si près dans ses bonnes grâces , que la paternité d'un fils qu'elle portoit devint incertaine , ils se la disputèrent long-temps ; enfin ils tirèrent au sort , pour scavoir à qui appartiendrait l'enfant. Il échut au Comte , qui fut

fut fait dans la suite Maréchal de France & Vice-Amiral.

Ce fils fut connu dans le monde sous le nom du Chevalier de la Boissière. Le Maréchal d'Estrées le mit dans la Marine. M. de la Boissière s'y distingua par sa valeur & sa capacité. Il y fut dans la suite avancé. Sa passion pour la Musique étoit extrême, quoiqu'il ne connût pas la première note. Il faisoit sa résidence à Toulon, où il avoit un cabinet favori, rempli de toute sorte d'instrumens. Tous les musiciens Italiens qui passaient lui devoient un essai de leurs talens. Il les régaloit splendidement ; mais il falloit qu'ils eussent quelque complaisance pour sa manie. Il est mort garçon en 1732.

Il sembloit que tous ceux qui avoient quelque mérite, dussent à Mademoiselle de Lenclos l'hommage de leur cœur. Le comte de Fiesque, qui étoit un des plus aimables Seigneurs de la Cour, lui paya ce tribut avec plus d'empressement que personne ; elle prit de son côté la passion la plus vive pour lui : mais la femme la plus aimable ne peut se flatter d'inspirer un amour éternel : celui du Comte de Fiesque s'affoiblit. Il ne crut pas devoir le dissimuler à celle qui l'avoit inspiré. N'osant pas lui en faire l'aveu lui-même, il prit le parti de le lui écrire.

Mademoiselle

Mademoiselle de L'Enclos étoit à sa toilette , lorsqu'elle reçut le billet fatal : le soin de ses cheveux qu'elle avoit admirablement beaux l'occupoit dans ce moment-là. Frappée d'une nouvelle aussi peu attendue , elle prit des ciseaux , & renonçant dès-lors à plaire à personne , elle coupa un côté de ses cheveux , les donna au Valet-dechambre du Comte , & lui dit : Portez-les à votre Maître , & dites-lui que c'est-là ma réponse.

Le Comte de Fiesque sentit combien il y avoit de passion dans ce procédé. Il vola aux pieds de Ninon , tâcha de lui faire oublier la douleur dont il venoit de l'accabler , & lui jura un amour plus tendre que jamais.

Si Mademoiselle de L'Enclos n'avoit obtenu que l'estime des hommes , on auroit pû penser qu'elle ne la devoit qu'au prestige de sa beauté. Les femmes mêmes ne pouvoient lui refuser leur suffrage. Christine , Reine de Suede , qui passa en France en 1656 , voulut la voir. Mais l'éloge qu'elle en avoit entendu faire au Maréchal d'Albert , & à quelque Gens de Lettres , lui parut bien au-dessous de la vérité : elle prit tant de goût à son commerce , qu'elle voulut l'emmener avec elle à Rome : Mademoiselle de L'Enclos s'en défendit avec toute la reconnaissance & les ménagements qu'elle devoit à cette Princesse. Dans la suite Christine , en
parlant

parlant d'elle , ne l'appelloit que *l'Illustre Ninon*. Elle se souvenoit toujours avec plaisir de la façon dont celle-ci avoit un jour devant elle caractérisé les Prudes , en disant que c'étoient les *Fansénistes de l'Amour*.

Ninon n'étoit plus jeune , lorsque le Marquis de Sévigné en devint amoureux. * Leurs amours éprouverent bien des révolutions. Elle le quitta , & le reprit plusieurs fois. Madame de Sévigné a fait dans ses Lettres le détail de quelques-unes de leurs querelles. Elle parle sur-tout de la rivalité de Ninon avec la Chammelé , célèbre Actrice. La première exigea du Marquis le sacrifice des Lettres de sa rivale : il le lui fit. Le dessein de Ninon étoit de faire parvenir ces Lettres à l'Amant en titre de la Chammelé , pour lui faire donner , dit Madame de Sévigné , quelques petits coups de baudrier. † Mais Madame de Sévigné fit sentir à son fils combien ce procédé étoit indigne d'un homme de qualité. Le Marquis courut chez Ninon : moitié par force , moitié par adresse , il retira les Lettres de la Comédienne , & les fit brûler.

On

* Elle pouvoit avoir alors 56 ans.

† Voyez ses Lettres , Tom. I.

Madame de Sévigné est le seul Ecrivain de son siècle qui ait parlé défavorablement de Mademoiselle de L'Enclos. Elle ne parle pas avec plus de ménagement d'autres personnes qui en méritoient pour le moins autant. “ Votre frere , dit-elle dans une de ses Lettres , est à S. Germain ; il est “ entre Ninon & une Comédienne , & Despréaux sur le tout.
Dans

On dit qu'en quittant le Marquis de Sévigné, Ninon ne conserva pas de lui une idée bien avantageuse & qu'elle n'en parloit pas même avec beaucoup d'estime. Elle disoit quelquefois que c'étoit un homme au-dessous de la définition, une ame de bouillie; un corps de papier mouillé; mais il faut croire qu'elle ne tenoit ces discours que lorsque'elle étoit brouillée avec lui; car le Marquis de Sévigné a fait ses preuves dans la dispute littéraire qu'il eut avec Mad. Dacier. L'enjouement & la fine ironie qui y regnent, annoncent en lui plus d'esprit & de mérite que Ninon ne lui en suppose.

Mademoiselle de L'Enclos n'avoit pas sur la Religion des sentimens bien orthodoxes. Elle disputoit un jour avec le Pere D'Orléans sur quelque article de Foi qui le lui paroïssoit pas facile à croire. " Eh bien, dit le Jésuite, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours

Dans un autre endroit elle parle de M. Racine sur le même ton. " Il a de plus, dit-elle, une petite Comédienne; & " tous les Despréaux & les Racines, & *paye les soupers.* " Cette dernière remarque favorise le jugement de ceux qui ont dit que Madame de Sévigné étoit plus qu'économe.

Cette femme célèbre rendit cependant dans la suite justice à Mademoiselle de L'Enclos. Elle dit dans une Lettre qu'elle écrit à M. de Coulanges: " Corbinelli me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez " Mademoiselle de L'Enclos: ainsi, quoi que dise Madame de " Coulanges, elle rassemble tout sur ses vieux jours, & les " hommes & les femmes.

à Dieu

a Dieu votre incrédulité." Rousseau en a fait de puis le bon mot d'une Epigramme.

Elle ne fut cependant pas toujours aussi fermement attachée à ses principes. Au milieu de sa carrière elle se retira dans un Couvent.*

M. de Saint-Evremont, qui connoissoit mieux que personne le cœur de Ninon, contribua le plus à lui faire quitter un parti aussi violent, & à renoncer à une vie si fort opposée à son caractère & au bonheur de ses amis. Après quelque tems de retraite, elle rentra dans le monde, & s'y comporta comme auparavant.

Les femmes de la première distinction ne se firent jamais scrupule de se lier avec elle : elle scut toujours allier ses plaisirs avec la décence. Un jour la Marquise de...lui amena ses deux filles, qu'elle venoit de retirer du Couvent. Jalouse de leur faire connoître une personne d'un si rare mérite, elle voulut les lui présenter. Mais Mademoiselle de L'Enclos les recut sur l'escalier, les embrassa avec amitié, & dit à la mere :

* On pourroit juger sur une piece de Scaron, que ce fut à l'occasion d'une exhortation que lui fit sa mere en mourant ; mais lorsqu' elle fit cette perte, celle n'avoit que quinze ans, & sa conduite passée ne lui donnoit pas encore matiere à un repentir aussi vif ; elle n'avoit point encore d'ailleurs acquis tous ces amis que l'on dit, qui s'employèrent pour la faire changer de résolution.

“ Permettez

“ Permettez-moi de ne pas laisser entrer ici
“ ces Demoiselles. Riches & belles comme elles
“ sont , elles doivent prétendre aux plus
“ grands partis , & je craindrois qu’elles ne se
“ fissent tort en venant chez moi.

Le Comte de Choif.... depuis Maréchal de France , fut un de ses Amans ; il ne put lui inspirer d’autres sentimens que ceux de l’estime.
“ C’est un très-digne Seigneur , disoit-elle de
“ lui ; mais il ne donne jamais envie de l’aimer.” Elle avoit alors du goût pour Pécourt , célèbre Danseur. Les visites qu’il lui rendoit devinrent suspectes au Comte de Choif.... Il le rencontra un jour chez elle. Pécourt avoit un habit équivoque , assez ressemblant à un uniforme. Après plusieurs propos ironiques , le Comte lui demanda d’un ton railleur , dans quel corps il servoit. Pécourt lui répondit : “ Je commande un corps où vous servez depuis longtemps.

Cette réponse confirma les soupçon du Comte ; il éclata , se plaignit & resta plus que jamais attaché à Ninon. Elle étoit excédée de son assiduité ; avec mille excellentes qualités , il avoit le malheur de l’ennuyer : c’est ce qu’elle ne pardonnoit pas volontiers. Un jour dans un mouvement d’impatience , elle ne put s’empêcher de lui dire ce que Cornélie dit à César :

Ah

Ah Ciel ! que de vertus vous me faites hair !

Le Marquis de Gerfai avoit été plus heureux : il en avoit eu un fils qu'il faisoit élever sous le nom du Chevalier de Villiers , & auquel il avoit toujours pris soin de cacher sa naissance. Dès que le Chevalier fut d'âge à entrer dans le monde , il fut introduit chez Ninon , dont il étoit reçu comme tous les autres jeunes gens de la plus haute naissance , qui venoient prendre chez elle le bon goût , l'air du monde & le ton de la bonne compagnie. Elle avoit alors plus de soixante ans. Son âge n'empêcha point le Chevalier de prendre pour elle la plus forte passion. Il la contint quelque temps dans le silence ; mais son amour devint trop vif pour être plus long-temps tenu secret. Il l'exprima d'abord par le langage muet des attentions , des soins , & des empressemens. Ninon étoit trop éclairée pour ne pas s'appercevoir de l'état de son fils : sa tendresse pour lui étoit trop forte pour qu'elle n'en fût pas sincèrement affligée. Elle , fit pour le guérir , tout ce que la tendresse maternelle & la raison purent lui inspirer. Cette résistance ne servit qu'à irriter les desirs du Chevalier. Il l'obligea de lui dire que , s'il persistoit , elle lui défendrait sa maison. La crainte de ne la plus voir lui fit promettre de cesser de l'aimer. C'étoit l'amour même qui dictoit ce serment , ce fut aussi l'amour qui le fit rompre. Il voulut avoir avec elle une dernière explication ; l'excès de sa
passion

passion ne lui permit pas de rester plus longtemps dans l'incertitude. Le temps où elle étoit à sa maison de campagne lui parut le plus propre à son dessein. Il fut l'y trouver, elle étoit seule. il lui parla en homme désespéré. Ninon attendrie par la pitié, pénétrée de douleur d'être la cause du malheur de son fils, ne se trouva pas en cette occasion la même fermeté qu'elle avoit montrée jusqu'alors. Le jeune de Villiers crut que l'instant de son bonheur étoit enfin arrivé : des paroles, il passa aux entreprises. Un sentiment d'horreur fit reculer Ninon : elle se vit forcée de lui apprendre qu'elle étoit sa mere. Que l'on se peigne, s'il est possible, leur situation après cet aveu ! Le Chevalier sortit de l'appartement avec précipitation. Il s'enfonça dans le bois qui étoit au bout du jardin ; & là, dans un mouvement de désespoir, il se passa son épée au travers du corps.

Mademoiselle de L'Enclos ne voyant point reparoître son fils, le fit chercher ; on le trouva baigné dans son sang. Elle vola à son secours. Quel spectacle pour une mere tendre & sensible ! Il voulut lui adresser quelques mots qu'il ne put articuler ; les regards qu'il jetta sur elle, avant d'expirer, exprimoient encore sa passion ; mais l'agitation que lui causerent les soins & la présence de sa mere, ne firent que hâter son dernier soupir. La raison & la philosophie n'eurent alors aucun empire sur l'esprit de cette
mere

mere infortunée. Il fallut mettre tout en usage pour la sauver de son propre désespoir. Cet événement fit sur elle une impression très-profonde , & c'est à cette occasion que l'on peut dire qu'a *Ninon* dissipée & légère , succéda *Mademoiselle de L'Enclos*, estimable , solide , attachée ; & en effet depuis ce temps jusqu'à sa mort , on ne lui donna plus que ce dernier om.

Cette espèce de réforme dans sa vie ne détruisit cependant pas absolument son penchant à l'amour ; mais ses galanteries furent moins fréquentes , & conduites avec plus de prudence. Le Poète de la-bonne compagnie le célèbre Abbé de Chaulieu soupira pour elle ; & malgré les plaisanteries que la Duchesse de B. . . . faisoit sur son défaut de talens réels en amour , on peut croire qu'il ne soupira pas en vain.

Chapelle , si connu par ce chef-d'œuvre de bonne plaisanterie & d'agrémens , *son Voyage avec Bachaumont* , ne fut pas aussi heureux auprès d'elle. Il s'en vengea par des Vers qui ne firent honneur ni à son cœur ni à son esprit.

Le Grand-Prieur de V..... aussi mal-traité que Chapelle , imita sa vengeance , en laissant ce quatrain sur la toilette de Ninon :

Indigne de mes feux , indigne de mes larmes ,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :

Mon

Mon amour te prêtoit des charmes ,
Ingrate que tu n'avois pas.

Ninon ne répondit à ces Vers , que par une
plaisanterie qu'elle fit sur les mêmes rimes :

Insensible à tes feux , insensible à tes larmes ,
Je te vois renoncer à mes foibles appas :
Mais si l'amour prête des charmes ,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Mademoiselle de L'Enclos eut une maladie qui
fit craindre à ses amis le malheur de la perdre.
L'Abbé Regnier Desmarets fit une pièce de
Vers sur sa convalescence. Scaron , Saint-
Evremont & d'autres Auteurs se sont empressés
à la célébrer. On peut voir dans leurs Ouvrages
les Pièces qu'ils ont faites à sa louange.

Moliere ne manquoit point de la consulter
sur ses Comédies. Lorf-qu'il lui lut son Tartuffe ,
ell lui raconta une aventure qu'elle avoit eue
avec un scélérat de cette espèce. Mais elle peig-
nit son imposteur avec tant de vérité & de for-
ce , elle présenta le caractère dans des jours si
lumineux & en même temps si comiques , que
Moliere en la quittant dit que , si sa Pièce n'a-
voit pas été faite , il n'auroit jamais osé l'entre-
prendre , tant il auroit cru difficile d'atteindre à
l'énergie de traits dont son amie avoit caractérisé
le portrait qu'elle venoit de lui tracer.

Quelques

Quelques Auteurs regardoient son suffrage comme si important, qu'ils faisoient tout pour le mériter. M. de Toureille, de l'Académie Françoisse, n'ayant pû l'obtenir pour sa Traduction de Démosthène, s'en vengea en faisant contr'elle l'Epigramme qui suit :

Dans un Discours Académique
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celle de l'Arétin.

Mademoiselle de L'Enclos voulut un jour éprouver sur un de ses Amans jusqu'à quel point un homme amoureux pourroit pousser la foiblesse pour une Maitresse qui voudroit en abuser. Elle choisit pour cet essai l'un des plus distingués par sa naissance, & dans unde ces momens d'ivresse qu'elle avoit si bien l'art de faire naître & ménager, elle exigea de lui une promesse de Mariage avec un dédit de quatre mille louis. Il le lui auroit fait d'une somme encore plus forte, si elle l'avoit désiré.

Quelque temps après, le même homme se trouvant à sa toilette, fut fort étonné de voir sa signature sur une des papillotes qui avoient servi. Il la déplia, & l'ayant examinée, il vit que c'étoit un des morceaux du papier sur lequel il avoit écrit son dédit. Il en marqua sa surprise
"Cela doit vous faire voir, lui dit-elle; quel

“ cas je fais des promesses de jeunes étourdis
“ comme vous , & combien vous vous compro-
“ mettriez avec une femme capable de profiter
“ de vos folies.

Le Baron de Banier *, fils du Général Suédois, parent des Rois de Suède, fut un des derniers Amans de Mademoiselle de L'Enclos. Elle avoit près de 70 ans quand il en devint amoureux ; mais ce qui paroîtra plus extraordinaire encore , c'est la passion qu'elle inspira à l'âge de près de 80 ans à l'Abbé Gédouin, qui sortoit des Jesuites, lorsqu'il fut introduit chez elle , de l'admiration qu'elle lui donna d'abord, il passa bientôt à un sentiment plus tendre. Son amour fut si vif & si pressant, qu'il réveilla dans le cœur de Mademoiselle L'Enclos les restes de cette inclination dominante qu'elle avoit toujours eue à la volupté. Elle résolut cependant de la contenir pendant un certain temps, & promit à son Amant de faire pour lui ce qu'il exigeoit avec tant de passion ; mais elle ajouta qu'elle ne le pouvoit qu'un tel jour d'un tel mois. En vain voulut-il la faire expliquer sur la singularité de cette réponse ; il fallut s'armer de patience : le terme étant enfin arrivé, il la somma de sa parole : elle la tint avec toute la probité possible. Alors il la pressa de lui dire
pour

* Il fut tué en duel à Londres en 1686 par le Prince Philippe de Savoye.

pour quoi elle avoit différé son bonheur jusqu'à ce moment. "Passez-moi, lui dit-elle, ce petit mouvement de vanité. Lorsque vous com-
mençâtes à exiger des preuves de mon amour pour vous, je n'avois encore que 79 ans & quelques mois; je voulus qu'il fût dit que Ninon à 80 ans accomplis, avoit encore eu une bonne fortune, & je ne les ai que d'hier au soir." Ainsi, c'étoit avec justice que l'Abbé de Chaulieu disoit que l'amour s'étoit retiré jusques dans les rides de son front. L'Abbé Gédouin fut sa dernière passion : ils finirent ensemble par la bonne amitié.

Quoique la santé de Mademoiselle de L'Enclos s'affoiblit tous les jours, sa maison n'en étoit pas moins le rendez-vous de la meilleure compagnie de son temps. "La maison de la célèbre Ninon, dit un Auteur moderne*, étoit le rendez-vous de ce que la Cour & la Ville avoient de gens estimables par leur esprit. Les meres les plus vertueuses briguoient pour leurs fils qui étoient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aimable que l'on regardoit comme le centre de la bonne compagnie. L'Abbé Gédouin n'eut qu'à s'y montrer pour y être goûté, & il y acquit des amis qui s'intéresserent vivement à sa réputation & à sa fortune."

C 2

M. de

* Vie de l'Abbé Gédouin à la tête de ses œuvres, imprimées en 1745

M. de Fontenelle, déjà connu dans la République des Lettres par des Pièces qui annonçoient de grands talens, étoit admis dans cette société.

M. de Voltaire, encore enfant, fut présenté à Mademoiselle de L'Enclos. Elle l'examina avec une grande attention; & ce qui fait l'éloge de son discernment, c'est qu'elle semble avoir jugé dès-lors qu'il seroit un jour tel que nous le voyons aujourd'hui. Elle conçut pour lui tant d'amitié, & augura, si bien de ses talens, qu'elle lui légua une somme pour acheter des Livres.

Mademoiselle de L'Enclos supportoit sa mauvaise santé avec une patience admirable. Elle eut d'elle-même, sur la fin de ses jours, l'attention d'aller à sa Paroisse aussi souvent que ses forces le lui permirent. Elle fit une confession générale, & reçut tous ses Sacremens, avec les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altèrent cependant point la sérénité de son ame; elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de son esprit. “ Si l'on pouvoit croire, disoit-elle quelquefois, “ comme Madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre “ monde, il feroit doux de le penser.” On dit même que quelques heures avant d'expirer, ne pouvant dormir, elle fit ce quatrain :

Qu'un

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
 Qui puisse ébranler mon courage.
 Je suis en âge de mourir,
 Que ferois-je ici davantage ?

Mademoiselle de L'Enclos mourut le 17 Octobre 1705, âgée de quatre-vingt-dix ans. On peut juger de la douleur que sa perte causa à tous ses amis. Nous voyons encore de nos jours des personnes qui l'ont connue, & qui n'en parlent qu'avec admiration & une espece d'enthousiasme.

Le Marquis de la Fare, célèbre par ses aimables Poësies, en parloit dans ces termes. “ Je
 “ n'ai point vû Mademoiselle de L'Enclos dans
 “ la fleur de sa premiere beauté; mais à l'âge
 “ de 50 ans, & même ou-delà de 70, elle a eu
 “ des Amans qui l'ont adorée, & les plus hon-
 “ nêtes gens de France pour amis. Je n'ai point
 “ connu de femme plus respectable & plus dig-
 “ ne d'être regrettée. Elle rassembloit chez elle
 “ ce qu'il y avoit à Paris d'honnêtes gens, qui
 “ y étoient attirés par les charmes de sa conver-
 “ sation, & sa maison étoit peut-être, même
 “ dans les derniers temps de sa vie, la seule où
 “ l'on osât encore faire usage des talens de l'es-
 “ prit, & où l'on passât des journées entieres
 “ sans jeu & sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge
 “ de 87 ans, elle fut recherchée par la meillure
 “ compagnie de son tems; & l'on peut dire
 “ qu'avec un esprit né pour les agrémens, &
 C 3 “ qui

“ qui n’a jamais sacrifié qu’aux graces , elle a
“ toujours conservé une imagination légère &
“ brillante , & un jugement admirable.

Le nom seul de ses principaux amis fait son éloge. Les personnes de la plus haute naissance & du premier mérite se firent un honneur d’être du nombre de ceux qu’elle vouloit bien admettre dans son commerce & dans son amitié.

L’on ne manqua pas de faire à son sujet les contes dont on croit ordinairement devoir embellir l’histoire des personnes d’un mérite extraordinaire. Un Noctambule , un petit homme noir , un revenant enfin lui avoit apparu , disoit-on , lorsqu’elle n’avoit encore que dixhuit ans , & lui avoit prédit tout ce qui devoit lui arriver.

Mademoiselle de L’Enclos s’étoit fait des maximes qui annonçoient la solidité & la justesse de son esprit , “ Que les femmes sont à plaindre , disoit-elle quelquefois ! leur propre
“ sexe est leur ennemi le plus cruel ; un mari
“ les tyrannise , un amant les méprise & souvent
“ les déshonore ; observées de toutes parts ,
“ contrariées sans cesse , toujours dans la crainte
“ & dans la gêne , sans appui , sans secours ;
“ elles ont mille adorateurs , & n’ont pas un
“ seul ami : faut-il s’étonner si elles ont de
“ l’humeur , des caprices & de la dissimulation ? ” Aussi disoit-elle , que si-tôt qu’elle avoit
été

été capable de raisonner , elle avoit examiné lequel des deux sexes avoit le plus beau rôle , & que s'étant apperçue que le meilleur lot n'étoit pas échu aux femmes , elle s'étoit faite homme.

Suivant elle , la beauté sans grace étoit un hameçon sans apas. Elle disoit qu'une femme sensée ne devoit jamais prendre d'amans sans l'aveu de son cœur , ni de mari sans le consentement de sa raison. Elle répétoit souvent qu'on avoit besoin de plus d'esprit pour faire l'amour comme il faut , que pour commander les armées C'est d'après cette maxime qu'elle recommandoit aux femmes d'acquérir des talens , & de cultiver leur esprit. Une liaison de cœur est , disoit-elle , celle de toutes les pièces où les entre-actes soient les plus longs et les actes les plus courts : de quoi remplir ces intermedes , sinon par les talens ?

On l'entendoit quelquefois dire à ses amis , qu'il falloit faire provision de vivres , & non pas de plaisirs , qui devoient être pris au jour la journée ; qu'il falloit se contenter du jour où l'on vivoit , le lendemain oublier le jour précédent , & tenir à un corps usé , comme à un corps agréable. Que l'on étoit bien à plaindre quand on avoit besoin du secours de la Religion pour se conduire , & que c'étoit la marque d'un esprit bien borné , ou d'un cœur bien corrompu.

Quelqu'un lui faisoit un jour compliment sur la considération que lui marquoient des per-

nes de la première qualité. “ Les grands
“ Seigneurs, répondit-elle, se glorifient du mé-
“ rite de leurs ancêtres, parce qu’ils n’en ont
“ point d’autre ; les beaux esprits se glorifient
“ de leur propre mérite, parce qu’ils le croient
“ unique, les gens de bon sens ne se glorifient
“ de rien.” Souvent elle traitoit de choses vaines
le bouclier d’Achille, le bâton de M.... de
F... & la Cr... d’un Ev....

Mademoiselle de L’Enclos n’a pas toujours
été sans regret sur les erreurs de sa jeunesse ;
dans une Lettre qu’elle écrit à M. de Saint-
Evremont, elle lui parle ainsi : “ Tout le
“ monde me dit que j’ai moins à me plaindre
“ du temps qu’une autre : de quelque façon
“ que cela soit, si l’on m’avoit proposé une telle
“ vie, je me ferois pendue.

Elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs de
son esprit, & le prioit tous les matins de la
préservier des sottises de son cœur. Si j’avois as-
sisté au Conseil du Créateur, disoit-elle quel-
quefois, lorsqu’il forma la nature humaine,
je lui aurois conseillé de mettre les rides sous le
talon.

L’amour n’étoit pas à ses yeux un sentiment
bien respectable ; mais elle avoit une grande
vénération pour l’amitié, jusqu’à dire à ses
Amans qu’ils n’avoient point de rivaux plus à
craindre

craindre que ses amis. Mais quoiqu'elle ne jugeât pas de l'amour avantageusement, cela ne l'empêchoit pas de dire qu'il n'y avoit rien de si varié que les plaisirs qu'il nous procure, quoiqu'ils soient toujours au fond les mêmes. Les Poètes sont des fous, disoit-elle à cette occasion, d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc, un carquois; la puissance de ce Dieu ne réside que dans son bandeau: tant que l'on aime on ne réfléchit point; des qu'on réfléchit on n'aime plus. L'on trouvera plusieurs de ces maximes répandues dans les Lettres que l'on va lire.

Les malheurs que le amis de Mademoiselle de L'Enclos pouvoient éprouver ne servoit qu'à augmenter son attachement pour eux. Son empressement à les secourir de ses conseils, de son crédit & de sa bourse fut toujours le même. M. de S. Evremont n'en fut point oublié dans son exil. Elle employa pour obtenir son rappel tous ceux de ses amis qui avoient quelque crédit auprès des Ministres. Mais tous leurs efforts n'eurent de succès que dans un temps où M. de Saint-Evremont trop âgé ne voulut plus profiter de son rappel, & aima mieux, comme il le disoit lui-même, rester avec des gens accoutumés à sa loupe.

Mademoiselle de L'Enclos eut toujours pour maxime inviolable de ne jamais rien recevoir de ses amans, ni même de ses amis. Lorsque la

vieillesse & sa mauvaise santé eurent multiplié ses besoins , M. de la Rochefoucault & plusieurs autres de ses amis lui envoyèrent des présens & des secours considérables : elle les refusa constamment. En un mot , si Mademoiselle de L'Enclos eût été un homme , on n'auroit pas pû lui refuser le titre du plus honnête & du plus galant homme qui fût jamais. M: de Saint-Evremont a caractérisé son ame admirablement dans ce quatrain :

L'indulgente & sage Nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

L E T-

L E T T R E

P R E M I E R E.

MOI, Marquis, me charger de votre éducation...? vous guider dans la carrière où vous allez entrer? Ah! c'est trop exiger de mon amitié. Vous le sçavez; une femme, qui n'est plus de la première jeunesse, paroît-elle prendre un intérêt particulier à un jeune-homme; on ne manque pas de dire qu'elle veut le mettre dans le monde; & de quelle malignité n'affaïsonne-t-on pas cette expression? Seroit-il prudent de m'exposer à l'application qu'on pourroit m'en faire? Tout ce que je puis pour votre service, c'est d'être votre confidente. Vous me ferez part des situations où vous vous trouverez avec les femmes, & je tâcherai de vous aider à connoître leur cœur & le vôtre. Mais le plaisir que j'envisage dans ce commerce, ne m'empêche pas de sentir les difficultés de mon entreprise. Le cœur, qui fera le sujet de mes Lettres, rassemble tant de contrariétés, que quiconque en parle, doit nécessairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le saisir, & l'on n'embrasse qu'une ombre. C'est un vrai Caméléon; vû de différens côtés,
il

il présente des couleurs tout opposées , & que l'on n'apperçoit pas moins dans le même sujet : attendez-vous donc à lire bien des singularités. Au reste je vous proposerai mes idées ; elles pourront souvent vous paroître plus singulieres que vraies : ce sera à vous à les apprécier.

J'ai cependant un scrupule : pourrai-je être toujours sincère sans médire quelquefois de mon sexe ? Mais vous voulez sçavoir ce que je pense sur l'amour & sur celles qui l'inspirent , & je me sens assez de courage pour vous parler avec franchise : toutes les fois que je trouverai sur mon chemin une vérité , je la dirai sans beaucoup examiner auquel des deux sexes elle pourra déplaire : vous entendez qu'alors les hommes ne feront guères en reste avec nous.

Mais avant que de m'engager , n'ai-je donc rien à craindre pour mon repos dans le commerce que nous commençons ? L'amour est si malin ! N'entreroit-il point pour quelque chose dans notre projet ? J'examine mon cœur.... non : il est occupé ailleurs ; les sentimens qu'il a pour vous , ressemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, si la tête me tournoit un jour pour vous , nous verriens à nous tirer de ce mauvais pas, le moins mal qu'il nous seroit possible....

Quoi ! nous allons faire ensemble un cours de morale ? Oui , Monsieur , de morale : mais
que

que ce mot ne vous allarme point ; il ne fera question que de galanterie ; elle influe trop sur les mœurs , pour ne pas mériter une étude particulière. Est-il de passion plus généralement ressentie que l'amour ? C'est le principal ressort de toutes nos actions ; il change ou forme les caractères ; souvent il fait le bonheur ou le malheur de notre vie , & nous décide en bien ou en mal. Seroit-il rien de plus utile que de le bien connoître ? mais pourrai-je réussir à vous donner des idées justes ? Je n'ose pas m'en flatter. Tout ce que je puis vous promettre , c'est beaucoup de bonne volonté. Je ne crains qu'une chose : en vous parlant trop souvent raison , ne vous ennuirai-je point quelquefois ? car je suis une raisonneuse impitoyable quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connoissez : j'aurois fait le Philosophe le plus complet qu'on eût jamais vû. Adieu , nous commencerons quand il vous plaira.

Je soupe ce soir chez M. D. L. R. F. C. avec Madame de la Sabliere & la Fontaine. Ne vous y verra-t-on on pas ?

L E T -

L E T T R E II.

OUI, Monsieur, je vous tiendrai parole ; dans toutes les occasions je serai sincère, dussé-je l'être à mes propres dépens. Ma fermeté va plus loin que vous ne l'imaginez ; peut-être même la suite de notre commerce ne vous fera-t-elle que trop connoître que quelquefois je pousse cette vertu jusqu'à la severité. Mais souvenez-vous alors que je nai que le dehors d'une femme ; je suis homme par le cœur & par l'esprit. Voici la méthode que je veux suivre avec vous. Comme je ne cherche qu'à m'éclairer moi-même, avant que de vous communiquer mes idées, mon dessein est de les proposer à l'excellent homme chez lequel nous soupâmes hier. Il n'a pas, j'en conviens, trop bonne opinion de la pauvre humanité : vous sçavez qu'il ne croit non plus aux vertus qu'aux *esprits*. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foiblesses humaines, vous donnera, je crois, l'espece & la dose de philosophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons à la suite de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût, l'ennui vous suivent par-tout. Vous cherchez la solitude ; en jouissez-vous, elle vous lasse ; vous
ne

ne sçavez en un mot à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi : car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter ; je ne sçais cependant si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *méfait* que vous éprouvez n'a point d'autre cause que le vuid où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, & il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle *le besoin d'aimer*. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous donne une portion de sentimens, dont l'activité doit s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour les agitations de l'amour : tant que ce sentiment ne vous occupera pas, il vous manquera toujours quelque chose : l'inquiétude dont vous vous plaignez, ne finira point. L'amour est le ressort du cœur, comme la chaleur l'est du corps ; aimer, c'est remplir le vœu de la nature' je tranche le mot, c'est satisfaire à un besoin. Mais, s'il est possible, mettez un frein à ce sentiment : qu'il n'aille pas jusqu'à la passion. je dirois volontiers de lui ce qu'on a dit de l'argent : c'est un bon serviteur mais un très-mauvais maître. Voulez-vous éviter qu'il devienne le vôtre, préférez à la société des femmes respectables le commerce de celles qui se piquent d'être plus amusantes que solides.

A votre

A votre age , ne pouvant penser à prendre un-engagement sérieux , n'a pas besoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une maitresse aimable.

Le commerce des femmes à grands principes , ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités , est excellent pour un homme , qui , comme elles , est sur son retour : pour vous , ces femmes seroient trop bonne compagnie , si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesses qu'à proportion de nos besoins ; attachez-vous donc à celles qui joignent à une figure aimable , de la douceur dans le commerce , de la gaieté dans l'humeur , du goût pour les plaisirs de la société , & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas. Aux yeux d'un homme raisonnable elles paroissent trop frivoles , me direz-vous ; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité ? Soyez persuadé , Marquis , que si malheureusement elles acquéroient plus de solidité dans le caractère , elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides ! Eh ! ne les trouvez-vous pas dans un ami ? . . . Vous dirai-je tout ? ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin , mais de notre enjouement & de nos foiblesses : l'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui seroit estimable à tous égards , deviendrait trop dangereux

dangereux pour vous. Jusqu'à ce que vous puissiez penser au contrat, ne cherchez qu'à vous amuser avec les Belles : un goût passager doit seul vous y attacher : gardez-vous de vous en occuper plus sérieusement ; je vous le prédis , vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaise fin.

L E T T R E III.

VOUS avez raison , Monsieur , la façon dont je vous écrivis hier , n'est qu'une suite de la bonne opinion que j'ai de vous. Si vous ne pensez pas plus solidement que la plupart des jeunes gens , je vous aurois parlé sur tout un autre ton : mais , je m'en suis apperçue , vous étiez prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Fiez-vous à moi : je sçais la façon dont votre cœur a besoin d'être affecté. Je le répète : ne vous attachez qu'à une femme qui , comme un enfant aimable , vous amuse par d'agréables folies , par de légers caprices , & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux ? C'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme passion,
n'est

n'est qu'un instinct aveugle qu'il faut sçavoir apprécier, un appétit qui détermine pour un objet plutôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de cette préférence : considéré comme liaison d'amitié où la raison préside, ce n'est plus une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime, affectueuse à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre situation. Si marchant sur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands sentimens, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste : c'est un vrai fanatisme ; mais dégagez-le de tout ce que l'opinion lui prête, il va faire votre bonheur, votre gloire & vos plaisirs : si c'étoit la raison ou l'enthousiasme qui format les affaires de cœur, soyez-en bien convaincu, l'amour deviendrait insipide ou frénétique. Suivez le chemin que je vous indique c'est le seul moyen d'éviter ces deux extrémités. Il est plusieurs sortes d'amours ; ou plutôt, à combien de liaisons qui ne lui ressemblent guères, ne prodigue-t-on pas le nom d'amour ? Celle dont vous avez besoin est la galanterie ; vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle ce qu'il faut pour la former ; votre cœur veut être occupé ; elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette ; & vous vous en trouverez bien....

Je

Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu ; je viens de recevoir une lettre charmante de M. de Saint Evremont ; il faut que j'y réponde. Je veux en même tems lui proposer les idées dont je vous fais part ; je serois bien trompée, s'il ne les approuve pas. J'aurai demain Moliere : nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changemens ; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractère.

LETTRE IV.

QUOI que j'en dise, vous tenez toujours pour votre premier sentiment ? Vous voulez pour Maitresse une personne respectable, qui puisse devenir en même temps votre amie. Ces sentimens mériteroient sans doute des éloges, si, dans l'usage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez ; mais l'expérience vous prouve que tous les grands mots ne sont que de pures illusions. Pour une affaire de cœur, n'est-il donc question que de qualités sérieuses ? Je serois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'esprit. Les propos sublimes que l'on tient dans les conversations, vous ont ébloui. Eh ! que prétendez-vous faire de ces chimères de la raison ? Je dirois volontiers : voilà de belle monnoie, c'est dommage qu'elle ne puisse point entrer dans le commerce ! Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme solide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'Himénée ; j'ai pensé dire à sa gravité. Mais à présent qu'il ne vous faut qu'une agréable occupation, gardez-vous d'être si raisonnable. Les hommes, pour l'ordinaire, disent qu'ils cherchent en amour les qualités essentielles. Qu'ils seroient à plaindre, s'ils les y trouvoient ! Qu'y gagneroient-ils ? d'être édifiés ? Ils n'ont besoin que

que d'amusement. Une Maitresse aussi estimable que vous l'exigez, seroit une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini, j'en conviens; mais de l'empressement, point du tout. Une femme de ce mérite vous assujettit, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-temps. Forcés de l'estimer, de l'admirer même quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertus est un reproche trop direct, une critique trop importun de vos travers, pour ne pas, à la fin, révolter votre orgueil; & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Analysez bien vos sentimens, examinez votre conscience; vous verrez que je dis vrai. Ce n'est pas que je ne desire très-ardemment que les sentimens délicats & le mérite réel eussent plus de pouvoir sur vos cœurs; qu'ils fussent capables de les remplir & de les fixer pour toujours; mais dans l'usage on sent que cela n'est pas. Je ne raisonne point, j'en fais ici une déclaration expresse, non sur ce que vous devriez être, mais sur ce que vous êtes en effet. Mon dessein est de vous faire connoître le cœur tel qu'il est, non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la première sur la dépravation de votre goût, quelque indulgente que je paroisse sur vos travers, & je rougis de voir que le sentiment le plus propre à nous rendre heureux, ne puisse servir, étant bien apprécié, qu'à nous humilier. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur

meilleur parti; & puisque je ne puis vous rendre sage, je tâcherai de vous enseigner les moyens d'être heureux. On l'a dit il y a long temps; vouloir détruire les passions, ce seroit entreprendre de nous anéantir; il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que les poisons sont dans la Pharmacie: préparés par un Chymiste habile, ils deviennent des remèdes bienfaisans.

L E T-

L E T T R E V.

SCAVEZ-vous bien, Monsieur, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Est-il possible qu'avec de l'esprit vous ayez quelquefois si peu d'intelligence ? Je le vois à votre Lettre ; vous ne m'avez point entendue : vous ai-je jamais dit qu'il falloit que vous prissiez pour Maitresse un objet méprisable ? Qu'un pareil conseil est loin de ma pensée ! J'ai dit & je le répète, qu'actuellement vous n'avez besoin que d'une liaison de cœur ; & que pour la rendre agréable vous ne devez pas vous attacher uniquement aux qualités solides, aux grands sentimens : je scais ce qui fixe, ce qui amuse les hommes. Un trait d'humeur inattendu, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun tout cela fait plus d'effet sur eux, les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractère.

* Quelqu'un, que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, *que le caprice est dans les femmes tout près de la beauté, pour être son contrepoison.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on vit aisément que la maxime contraire étoit mon sentiment. En effet je crois très-fortement que le caprice n'est près de la beauté, que

* M. la Bruyere.

que vous en ranimer les charmes , pour les faire valoir , pour leur servir d'aiguillon & d'affaifonnement. Il n'est point de sentiment plus froid , qui dure moins , que l'admiration. On s'accoutume si aisément à voir les mêmes traits , quelques réguliers qu'ils soient ! Cette régularité même , lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action , détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut donc seule jeter sur une belle figure la variété nécessaire pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation : malheur à la femme trop égale ; son uniformité affadit & dégoûte : c'est toujours la même Statue , un homme a toujours raison avec elle : elle est si bonne , si douce , qu'elle enlève aux gens jusqu'à la liberté de quereller , & cette liberté est souvent un si grand plaisir ! Mettez à sa place une femme vive , capricieuse , décidée (le tout cependant jusqu'à un certain point) tout va changer de face. L'amant trouvera dans la même personne le plaisir du changement. L'humeur est un sel dans la galanterie , qui l'empêche de se corrompre. L'inquiétude , la jalousie , les querelles , les accommodemens , les dépits , sont les alimens de l'amour. Variété enchanteresse , qui remplit , qui occupe un cœur sensible , bien plus délicieusement que la régularité des procédés , & que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon caractère. Voilà comme l'on doit vous gouverner.

En

En vain la raison gémit : tout vous dit que l'idole de votre cœur est un assemblage de caprice & de folie ; mais c'est un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Si vous faites des efforts pour vous dégager , souvent ils ne servent qu'à resserrer , davantage votre chaîne ; l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le régime ; il languit , il expire. Tirez la conséquence pour vos femmes à grands principes.

L E T T R E V I.

J'EN conviens avec vous, Marquis; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, est d'un commerce bien épineux, elle rebute à la fin. Ses inégalités, ou trop fréquentes, ou trop outrées, doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Aussi n'est-ce pas à une personne de ce caractère que je vous ai conseillé de vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées: tachons de les réduire au point de précision qu'exige la bonne foi dans le commerce. Je ne vous ai peint dans ma dernière Lettre, qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité; & vous ne me parlez que d'une femme maussade, aigre, emportée. Que nous sommes éloignés du compte! Quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle que donne un goût violent, inquiet, quelquefois un peu jaloux; celle qui naît de l'amour même, & non pas la dureté naturelle qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'est l'amour qui rend une femme injuste, quand lui seul cause ses vivacités, quel sera l'Amant assez peu délicat pour s'en plaindre? Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion? Quiconque sait se contenir dans de justes bornes, est médiocrement amoureux. Peut-on l'être, en effet, sans être entraîné par la fougue d'un penchant

penchant impétueux, sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne? Non, sans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé sans un secret plaisir? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportemens, on n'en sent pas moins délicieusement, au fond, qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convainquante, qu'elle est involontaire. Pouvez-vous croire après cela que mon dessein ait été de faire l'apologie d'une femme de mauvaise humeur? Si les orages qu'elle vous fait essuyer naissent d'un fond de brusquerie naturelle, d'un esprit faux, d'un caractère envieux & tyrannique, elle ne formera qu'une femme haïssable, n'occasionnera que des querelles rebutantes, une liaison de cœur devient alors un vrai supplice, il faut s'en délivrer le plutôt qu'il est possible.

L E T T R E VII.

VOUS croyez, Monsieur, m'avoir opposé un raisonnement invincible, en me disant qu'on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut, & que par conséquent vous n'êtes pas libre de choisir l'objet de votre attachement. . . . Morale d'Opera ! Abandonnez ce lieu commun aux femmes, 'qui croient par-la justifier toutes leurs foiblesses; il faut bien qu'elles aient quelque chose à quoi se prendre. Semblables à ce bon Gentilhomme dont parle Montagne, qui, lorsque la goutte le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à se récrier, *maudits jambons !*

C'est un coup de sympathie. . . . Cela est plus fort que moi. . . . est-on maître de son cœur. . . ? Il n'est plus permis de répliquer, quand elles ont donné de si bonnes raisons. Elles ont même si bien accrédité ces maximes, qu'essayer de les combattre, c'est vouloir s'attirer tout le moude sur les bras. Mais pourquoi ces maximes si singulieres trouvent-elles tant d'Apologistes ? C'est que tout le monde a intérêt qu'elles soient reçues. L'on ne se défie pas seulement que de pareilles excuses, loin de justifier les travers, sont un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger : & remarquez qu'on n'appelle à son aide les coups du destin, que lorsqu'il

lorsqu'il s'agit d'un mauvais choix. Effet de l'orgueil ! on met sur le compte de la Nature tout le blâme d'une passion déréglée , pour faire à son jugement tout l'honneur d'une inclination raisonnable. Nous ne voulons conserver de liberté que pour bien faire. Avons-nous fait une sottise ? nous y avons été forcés par un ascendant invincible. Nous dirions volontiers de la Nature ce que la Fontaine dit de la Fortune :

Le bien , nous le faisons ; le mal , c'est la
Nature.

On a toujours raison , le Destin toujours tort.

Permettez donc qui j'ose n'être pas de l'avis de la multitude. L'amour est involontaire , je le sçais ; c'est-à-dire , qu'on n'est pas le maître de prévoir ni d'éviter la première impression qu'un objet fait sur notre cœur. Mais en même tems je soutiens qu'il est possible d'affoiblir , même de détruire absolument cette impression , quelque profonde qu'on la suppose , & cela me suffit pour condamner tout penchant déraisonnable ou deshonorant. Eh combien n'avons-nous pas vû de femmes parvenir à étouffer dans leur cœur une foiblesse qui les avoit surprises , dès qu'elles on aperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont surmonté l'amour le plus tendre & l'ont sacrifié aux convenances

d'un établissement ? La fuite, le tems, l'absence, font un remede auquel une passion, quelque vive qu'on a suppose, ne peut jamais résister : insensiblement elle s'affoiblit & s'éteint enfin tout-à-fait. A quoi tout ceci se réduit-il à cette vérité ; l'amour n'est fort que de notre foiblesse.

Je sçais que pour sortir avec honneur d'une pareille entreprise, il ne faut pas moins que toute la force de la raison : je comprends encore facilement que les difficultés que l'on imagine à remporter une si grande victoire, ne nous laissent pas assez de courage pour l'entreprendre ; ainsi quoiqu'au fond persuadée qu'il n'y a point de penchant invincible dans la spéculation, je crois qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique ; & pourquoi ? C'est qu'on ne veut pas même essayer si l'on pourra réussir. Mais après tout j'imagine que, n'étant ici question que d'une galanterie, ce seroit une folie que de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez prise pour une femme plus ou moins aimable : & cependant comme vous n'êtes encore épris d'aucune, permettez que j'insiste sur les raisons qui m'ont déterminée à vous indiquer le caractère qui j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux.

L E T T R E V I I I.

P O U R Q U O I , demandois-je un jour à Madame de. . . . avez-vous quitté le Marquis. . . . pour vous attacher au Commandeur ? Ce procédé fait tort à votre goût ; prenez y garde : on nous juge sur l'objet de notre attachement , & la supériorité du Marquis sur son rival est si grande , que ce changement a scandalisé tout le monde. “ Le mérite du premier, me dit-elle, “ lui donnoit de trop grands droits sur ma “ liberté , & lui inspiroit une confiance qui “ bientôt a blessé la fierté d’une femme qui “ sent ce qu’elle vaut. Avec un homme aussi “ aimable , on est toujours sur le *qui vive* ; “ les agaceries des autres femmes vous inquié- “ tent sans cesse. Trop tendre pour ne pas “ avoir de la jalousie , trop vaine pour en mon- “ trer , mon état étoit toujours violent : je “ n’osois me permettre la moindre coquetterie , “ ou le plus léger caprice. Quel supplice pour “ une femme , jeune , vive , & qui veut plaire ! “ Cette situation étoit trop gênante pour pou- “ voir durer. Le Commandeur se présenta “ dans un moment où je sentoie le plus vive- “ ment le poids de mes chaînes. Je cherchois “ un homme attaché , mais sans prétentions , “ assez aimable cependant pour ne pas me “ faire rougir de ma conquête , & avec lequel je “ pusse rendre sans danger aux autres femmes “ toutes les inquiétudes qu’elles m’avoient don-
D 4 “ nées.

“ nées. Le Commandeur parut répondre à
“ l'idée que je m'étois formée. Je ferai avec
“ lui tout ce qu'il me plaira : j'aurai des capri-
“ ces, des hauteurs, de l'humeur sans con-
“ séquence. Eh ! comptez-vous donc pour
“ rien d'avoir avec un homme des torts im-
“ punément. . . . ; Eh bien, continua-t-elle ;
“ m'accuserez-vous encore de caprice ; mon
“ infidélité n'est-elle pas l'ouvrage de mon dis-
“ cernement ?

Apprenez, Marquis, par ce récit combien les femmes se font de tort en admettant en amour une aveugle fatalité ; tandis que leur choix est ordinairement le fruit de la plus saine réflexion. Elles disent, & on les croit sur leur parole, qu'elles sont entraînées par un pouvoir inconnu.... Je prends en cette occasion leur défense contre elles-mêmes. C'est autoriser les hommes à les croire frivoles, imprudentes, & incapables de retour sur elles-mêmes. Je soutiens, moi, qu'elles ne se déterminent qu'après avoir fait une combinaison exacte des avantages & des peines qu'elles pourront trouver en se décidant pour un homme plutôt que pour un autre : opération que l'amour-propre fait souvent sans nous en avertir. Demandez par exemple, à cette Bourgeoise les raisons de la préférence qu'elle donne à un Financier sur un homme de son état, & supérieur en mérite. Elle ne manquera pas d'appeller à son secours les coups de sympathie.

sympathie. Pressez-la d'être sincère; voici ce qu'elle vous répondra : L'homme que je préfère va, par sa magnificence, désoler ma meilleure amie & l'orgueilleuse pauvreté de son Président. Son opulence rendra tant à mon luxe, sa bêtise tant à ma malignité, sa confiance tant à ma coquetterie, & son équipage tant à ma vanité : avec lui je puis être arrogante, maligne, coquette vaine, paresseuse; avec l'autre, il faudroit être raisonnable, attentive, conséquente, estimable ; je périrois d'ennui.

Croyez-vous que ce soit par un coup de sympathie qu'une dévote se détermine plutôt pour un Moine, ou pour son Directeur, que pour un Militaire? Vous figurez-vous que lorsque la Duchesse de... prend un Danseur de l'Opera, ce soit la fatalité de son étoile qui l'ait décidée ? Non, Marquis, rendez-nous plus de justice. Nous sommes plus éclairées, plus conséquentes que vous ne le croyez. Chacune de nous fait intérieurement son petit calcul, examine, juge ce qui convient à son goût, à son état, à son humeur, & nous raisonnons plus que nous ne l'imaginons nous-mêmes. On ne croit plus aujourd'hui aux *facultés occultes*, ni aux enchantemens. On cherche la raison de tout; avec de bons yeux on la trouve. Dans le commerce de la galanterie, les deux sexes ont toujours un compte ouvert entr'eux : chacun combine sa mise & celle de

son associé, & l'on ne s'engage jamais guères sans scavoir pourquoi, ou même, disons-le franchement, sans espérer de faire une dupe.

L E T T R E I X.

EH! qui doute, Marquis, que ce ne soit par le mérite essentiel que l'on parvient à plaire aux femmes? Il n'est question que de scavoir quelle idée vous attachez à cette expression. Appelez-vous mérite essentiel, la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la discrétion, que scais-je moi? cet amas de vertus qui vous embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux? en ce cas nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes; ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agréments; c'est-là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là: c'est la seule monnoie qui puisse y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce soit de la fausse monnoie. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention, & il est bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables. Il faut
prendre

prendre les mœurs, quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes? Quel est leur rôle parmi vous? C'est de plaire: or les charmes de la figure, les graces de la personne, toutes les qualités aimables & brillantes sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possèdent au suprême degré; & c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur ressemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité, elles jouent le beau rôle, puis-qu'elles sont destinées à vous rendre heureux. N'est-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs, que vous devez vos plaisirs les plus satisfaisans, les vertus sociales, votre bien-être enfin? Soyez de bonne foi. Les sciences seules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites, avec raison, tant de cas, feroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux, ou du moins le plaisir que vous en recevriez seroit-il assez vif pour vous faire sentir que vous l'êtes? Non, sans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuse uniformité dont vous resteriez accablé, & vous seriez les êtres les plus respectables & les plus à plaindre. Mais les femmes se sont chargées de dissiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont sçu ré-

pandre

pandre dans la galanterie, une joie folâtre, un aimable délire, une ivresse délicieuse, sont seules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux : car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir simplement du bonheur, & savourer le plaisir d'en jouir. La possession du nécessaire ne met point un homme à son aise ; c'est le superflu qui le rend riche, & qui lui fait sentir qu'il l'est. Ce ne sont point les qualités supérieures seules qui vous rendent aimables, c'est peut être même un vrai défaut que de n'être qu'essentiel. Pour être désiré, fêté, avantages si chers à l'amour-propre, il faut être agréable, amusant, nécessaire aux plaisirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par-là & sur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles fassent de votre scavoir, de la justesse géométrique de votre esprit, de l'exactitude de votre mémoire ; &c. Si vous n'avez que ces avantages, si quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudesse, j'ai recueilli les voix ; loin de leur plaire, vous leur paraîtrez un Censeur qu'elles redouteront ; la contrainte où vous les mettrez bannira l'enjouement qu'elles se seroient permises, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiète par son sang-froid, qui vous examine, qui ne se livre point ? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hazardent avec nous, qui donnent prise

prise sur eux. En un mot , la prudence , trop de circonspection fait sur l'ame des autres , ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un appartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons resserre les pores du cœur de ceux qui nous environnent ; ils n'osent s'épancher. Evitez ces travers , Marquis , gardez-vous de porter la glace dans la galanterie , en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lû , qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des pièces d'or dont on fait bien moins d'usage que de la monnoie.

Cette idée me rappelle le souvenir de ces peuples , qui , au lieu de nos métaux , n'ont que des coquillages pour signes de leurs échanges. Eh bien ! croyez-vous que ces nations ne soient pas aussi riches que nous avec tous les trésors du nouveau monde ? on seroit tenté d'abord de prendre cette richesse pour une véritable pauvreté ; mais on se détrompe bientôt , dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or seroit chez ces peuples de la fausse monnoie. Les qualités que vous appelez essentielles sont la même chose dans la galanterie ; il n'y faut que des rocailles. Eh ! qu'importe , après tout ,
quel

quel soit le signe de convention , pourvû que le commerce se fasse ?

Enfin voici ma conclusion. S'il est vrai , comme vous n'en pouvez pas douter , que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes soyez bien sûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. Eh ! quel seroit votre ennui , votre dégoût même de la vie , si , toujours raisonnables , vous étiez condamnés à n'être que sçavans & solides , à ne vivre qu'avec les Philosophes ? Je vous connois , vous seriez bientôt las d'être admirés , & de la façon dont vous êtes faits , vous vous passeriez bien mieux de vertus que de plaisirs. Vous amuseriez-vous après cela à vous donner pour un homme essentiel dans le sens que vous l'entendez. Le vrai mérite est celui qu'estiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ses loix à part. Marquis , les hommes amiables sont les sages de ce pays-là.

L E T T R E X.

RIEN de plus édifiant, Monsieur, que la peinture que vous me faites de la constance & de la fidélité dont vous vous piquerez lorsque vous serez amoureux. Mais quelque épurée que soit votre morale, êtes-vous bien sûr qu'elle doive plaire à tout le monde ? Vous trouverez dans votre chemin plus d'une incrédule : les mœurs sont tellement corrompues, qu'il semble qu'on se plaise actuellement à mettre en problème toutes les vertus de la galanterie. Quelle sera votre surprise, votre indignation, lorsque vous verrez la constance traitée comme un ridicule, & regardée comme la marque infailible d'un mérite borné ! L'expérience fait la preuve de ma pensée. Les gens auxquels vous voulez ressembler ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? le sentiment de leur médiocrité les y fixe, les intimide ; ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désespèrent de pouvoir retrouver ailleurs comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent pourroit détromper cette femme sur leur compte : que font-ils alors ? Ils érigent la constance en vertu, s'en font un titre de tyrannie sur son cœur. Avec eux l'amour devient superstition,

&

& l'inconstance un crime deshonorant ; en sorte qu'un faux point d'honneur leur conserve une Amante qu'ils ne doivent qu'au caprice , à l'occasion , à la surprise. Un homme tel que vous , voudroit-il ressembler à de si minces personnages ? Elevezvous à des sentimens plus nobles. Les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société ; leur destination est d'y circuler , de faire le bonheur de plusieurs. L'homme constant est aussi coupable que l'avare qui arrête la circulation dans le commerce ; il conserve un trésor souvent inutile pour lui , tandis que d'autres en feroient un si bon usage ! Rarement la passion finit en même temps des deux côtés ; la constance n'est-elle pas alors un vrai malheur ? Je la compare à ce Tyran de l'antiquité qui faisoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même supplice. Je connois quelqu'un fort amiable qui pense bien autrement que vous. Voici de quelle façon il étoit constant. Jamais il ne quittoit une femme qu'après avoir ébauché une nouvelle conquête. La première n'étoit négligée qu'à proportion des progrès qu'il faisoit avec la seconde ; mais malgré de si sages précautions , quelque événement au-dessus de la prévoyance humaine pouvoit troubler ces arrangemens ; alors il avoit pour principe de toujours bien finir avec toutes ses Maîtresses , afin d'en trouver quelque-une qui l'occupât pendant
les

les interregnes. Combien de fois n'a-t-il pas senti les avantages d'une pareille méthode? Etre fidèle à l'amour, c'est travailler à perpétuer ses plaisirs; l'être aux Belles, c'est vouloir mourir de langueur, c'est les rendre victimes de vertus qui les forcent ou à feindre les mêmes, ou à regretter de ne les pas avoir.

L E T T R E X I.

C'EST aller bien vite , Marquis . . . ! Quoi sur quelques inquiétudes que vous a donné la Comtesse de . . . vous croyez en être épris ? Je me garderai bien de décider si légèrement sur votre état. J'ai connu cent honnêtes gens qui , comme vous , se prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux , & qui dans la vérité du fait ne l'étoient en aucune façon. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps : les unes sont réelles , les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'est pas toujours de l'amour. La conformité des humeurs & des goûts , l'habitude de la voir , la fuite de soi-même , la nécessité d'avoir quelque galanterie , le desir de plaire , l'espérance de réussir , & mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion ; voilà , la plupart du temps , ce que vous prenez pour de l'amour. Les femmes sont les premières à fortifier cette erreur : toujours flattées des hommages qu'on leur rend , pourvû que leur vanité en profite , rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout , ont-elles tant de tort ? Elles perdroient presque toujours à cet examen.

A tous les motifs dont je viens de parler , ajoutez-en encore un autre , tout aussi capable de

de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La Comtesse est , sans contredit , une des jolies femmes de notre temps ; personne jusqu'a present n'a pû la toucher : fidelle aux cendres de son mari , elle a refusé l'hommage du plus amiable homme que nous connoissions. Rien , sans doute , ne flatteroit davantage votre vanité que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà , mon cher Marquis , ce que vous appelez de l'amour ; difficilement vous désabuserez-vous ; car à force de vous persuader que vous en avez , vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est réel : & ce sera quelque chose de fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus sentimens , avec quelle bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoissance , & ce qu'il y aura de plus plaisant encore , ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement pourra vous détromper , & vous serez le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.

L E T T R E X I I .

C'EN est fait , Marquis ; votre heure est venue. Vous êtes amoureux , je le vois à la peinture que vous me faites de votre situation , & l'aimable veuve dont vous m'avez parlé est , en effet , fort capable de donner du goût pour elle. Le Chevalier de.... m'en a fait le portrait le plus avantageux. Mais à peine commencez-vous à sentir quelques inquiétudes , & vous me faites déjà un crime des conseils que je vous ai donnés ! Le trouble que l'amour porte dans l'ame , les autres maux qu'il cause , vous paroissent , dites-vous , plus à craindre que les plaisirs qu'il peut procurer ne sont à desirer. Bien des gens , il est vrai , pensent que les peines de l'amour sont au moins égales à ses plaisirs. Mais sans entrer ici dans une dissertation ennuyeuse pour sçavoir s'ils ont tort ou raison , si vous voulez que je vous dise ma pensée , l'amour est une passion qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même ; les sujets qui l'éprouvent , la déterminent seuls en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en sa faveur , c'est que nous tenons d'elle un avantage avec lequel aucun des désagrémens qu'on lui impute ne peut entrer en compensation. Elle nous tire de notre situation , nous agite , & c'est là satisfaire à un de nos besoins les plus pressans. L'uniformité nous ac-

cable

cable, l'ennui qu'elle produit est le poison le plus funeste à notre bonheur : notre cœur est fait pour l'agitation ; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh ! que seroit le bel âge sans l'amour ? Une longue maladie : on n'existeroit pas , on végéteroit : l'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer , ils y excitent souvent des tempêtes ; cela est vrai ; ils y causent même quelquefois des naufrages. Mais aussi les vents seuls la rendent navigable ; c'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent qu'elle doit sa conservation , & s'ils la rendent dangereuse , c'est au Pilote à sçavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte ; & quand votre délicatesse devroit être blessée de ma franchise , j'ajouterai , qu'outre le besoin d'être agitées , nous en avons un physique & machinal , qui fait la cause primitive & nécessaire de l'amour... Peut-être n'est-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage : vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde aussi nettement : mais nous ne faisons pas ici ce qu'on appelle *la belle conversation* ; nous philosophons. Si mes propos vous paroissent quelquefois trop raisonnés pour une femme , souvenez-vous de ce que je vous disois un jour : dès que j'ai fait usage de ma raison je me suis mis en tête d'examiner lequel des deux sexes étoit le mieux partagé , j'ai vû que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités

maltraités dans la distribution des rôles , & je me suis faite *homme*. Au reste , quelle folie d'examiner s'il est bon ou mauvais de prendre de l'amour ! j'aimerois autant que l'on demandât s'il est bon ou mauvais d'avoir soif , & que l'on volût interdire à tout le monde de boire , parce qu'il y a des gens qui s'enyvrent. Puisque vous n'êtes pas libres de n'avoir point un appétit attaché à la construction mécanique de votre être , (vous voyez que je n'ignore pas les termes de l'Art) bien différens de nos anciens Romanciers , ne vous ruinez point en méditations en paralleles sur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai dit de le faire ; que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion , mais un amusement.

L E T-

LETTRE XIII.

J'AVOIS deviné votre réponse, Marquis. J'ai bien pensé que vous ne manqueriez pas de m'accabler encore de vos grands principes, de me dire qu'en amour, l'on n'est pas maître de s'arrêter où l'on veut, &c. Tenez; je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme, qui se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident considérable. Cet homme sent mieux que personne les raisons de se consoler; mais il trouve des délices dans ses pleurs; il aime à croire, à faire dire aux autres, qu'il a le cœur capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore: Il cherche à nourrir sa douleur; il s'en fait une idole qu'il encense enfin par habitude. Tels sont les Amans à grands sentimens; gâtés par les Romans ou par les Prudes, ils se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion; à force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent. Ils n'envisagent plus que honte à se rabatre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule! Cette façon de se guinder n'est plus dans le siècle où nous sommes que le partage des fots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être

être raisonnable ; on vouloit qu'il fût grave ; on ne l'estimoit qu'à proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses graces ? c'est en faire un triste vieillard.

La preuve que les grands sentimens ne sont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'est que nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie mystique, plus de ces, passions gigantesques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis plus, à la façon de sentir que l'on croit la plus naturelle & la plus noble ; bientôt l'une & l'autre disparaîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées pour lesquelles ils avoient eu une espece d'idolâtrie, ne sont plus, dans le vrai, que des fantaisies qui passent comme des modes. Ainsi ne vous accoutumez point, Marquis, à diviniser le goût que vous sentez pour l'aimable Comtesse, & vous verrez à la fin que l'amour, pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légèrement & sur-tout avec gaieté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis ; que la suite de votre aventure. Je crois la Comtesse la femme du monde la moins susceptible d'une passion triste. Avec vos grands sentimens, vous lui donnerez des vapeurs ; c'est moi qui vous en avertis.

Mon

Mon indisposition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne fors pas de la journée, mais ne seroit-ce pas là vous donner un rendez-vous ?

L E T T R E X I V .

QUOI ! vous avez pris au criminel ce que je vous disois dernièrement ; j'ai blasphémé contre l'amour ; je l'ai dégradé en l'appellant un *appétit*, un *besoin* ! pour vous, Monsieur, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve : vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doux ceréux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins ; voilà l'étendue, le terme de tous vos desirs ; voilà pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentimens grossiers que je substitue indignement à votre sublime *Metaphysique* ! sentimens faits pour les âmes terrestres, uniquement occupés des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ! Devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle ? Lui faire soupçonner en vous de pareilles vûes, ne seroit ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris, &c.

Ne sont-ce pas là les inconvéniens que ma morale vous fait appréhender ?.... Mon cher Mar-

quis, vous êtes trompé vous-même par votre prévention sur les véritables causes de vos sentimens. Prêtez-moi toute votre attention, je veux vous tirer d'erreur, mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte sur le trépied ; je sens la présence du dieu qui m'agite : ou plutôt je prends la gravité de quelqu'un qui médite de profondes vérités, & qui va peut-être même raisonner en forme.

Les hommes, par je ne sçais quelle bisarrerie, ont attaché de la honte à fuivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux sexes. Ils ont cependant bien senti qu'on ne pouvoit absolument étouffer sa voix. Qu'ont-ils fait pour se tirer de cet embarras ? Ils ont imaginé de substituer les dehors d'une affection toute spirituelle à la nécessité humiliante de paroître de bonne-foi satisfaire un besoin. Insensiblement ils se sont accoutumés à s'occuper de mille petits riens sublimes ce n'étoit point assez ; tout ce frivole accessoire, ouvrage d'une imagination échauffée, leur a paru constituer l'essence de leurs penchans ; enfin ils ont pris pour l'amour même ce qui n'avoit été inventé que pour en cacher la difformité. Le voilà donc une vertu, ou du moins on lui en donne toutes les apparences. Mais rompons le prestige, & raisonnons d'après l'usage.

Au

Au commencement de leur commerce, deux amans se croient animés des sentimens les plus délicats. Ils épuisent les finesſſes, les exagérations, l'enthouſiaſme de la Métaphyſique la plus recherchée; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais ſuivons-les dans leur liaiſon: bientôt la nature va reprendre ſes droits; la vanité, ſatisfaite par l'étaſage de ces propos alambiqués, va laiſſer au cœur la liberté de ſentir & de ſ'exprimer, & tout en mépriſant les plaiſirs de l'Amour, il arrive un jour où ces gens-là ſont fort étonnés de ſe trouver, après un long circuit, au même point qu'un payſan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honesta, devant laquelle je défendois un jour la thèse que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi! me dit-elle avec une espece d'indignation, vous prétendez donc, Madame, qu'une personne vertueuse, qui n'a que des intentions honnêtes telles que le mariage, ne se détermine que par des vues si singulieres? Vous penseriez que moi, par exemple, qui par vertu me suis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée de la sorte que pour me procurer ce que vous appelez des plaisirs? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais, la plûpart du tems, je ne m'y prêtois que par complaisance ou par dis-

E 2 traction,

traction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit; & jamais une femme, à moins qu'elle ne soit de celles que je ne veux pas mommer, ne fait attention à d'autres avantages.... Je l'interrompis, & plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement, en lui faisant appercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux amans ordinaires, peut-être même de meilleure foi, avec cette différence seulement qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire : les gens que l'on a devinés se fâchent aisément; les injures sont leur dernière ressource; aussi me dit-elle d'un ton dédaigneux, que je joignois l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-vous douté, Marquis, que cette prude si délicate avoit eu avec ses maris, tous trois jeunes & vigoureux, de si fréquentes distractions, qu'elle les avoit enterrés en très peu de tems?

L E T T R E X V.

LE S discours que la Comtesse tient devant vous sur sa vertu, & sur la délicatesse qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont effarouché; vous pensez qu'elle sera toujours aussi sévère qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous rassure pas; vous croyez même me faire grace en ne faisant que douter de mes principes: si vous l'osiez, vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'est pas votre faute, si vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires; mais à mesure que vous avancerez, le nuage se dissipera, & vous n'appercevrez qu'avec surprise la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on est de sang-froid, ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue à ce degré de hardiesse où ses progrès vous conduisent, tout paroît grave: l'espérance de la moindre faveur est un crime: on ne se permet qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord un Amant ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui scavoir gré de son désintéressement. Pour obtenir cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage; & cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise: il baise une main: on le souffriroit de

tout autre homme, pourvu qu'on le vît familièrement. Mais, par l'événement ; ce qui paroît si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable en comparaison de ce qu'on avoit obtenu le premier jour. Une femme rassurée par votre discrétion ne voit pas la gradation imperceptible de ses foiblesses. Au commencement d'une passion vous vous conduisez avec tant de ménagement ; vous lui montrez tant de respect, lors même que vous voulez lui en manquer, qu'elle n'ose pas se défier de vous. Vous comporteriez-vous avec plus de décence, si vous vouliez la conduire dans le chemin de la vertu ? Aussi se possède-t-elle si bien d'abord ; les minuties qu'on exige lui paroissent si faciles à refuser, qu'elle compte se trouver la même force quand on lui proposera quelque chose de plus grave. La confiance nous mène plus loin : l'on se flatte que la résistance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. On se fie même tellement à sa vertu, que quelquefois l'on appelle le danger par des agaceries ; on essaye ses forces, l'on veut savoir jusqu'où peuvent nous conduire quelques complaisances. Imprudentes que nous sommes, nous ne faisons par-là qu'accoutumer notre imagination à des images qui la séduiront à la fin. Que de chemin une femme ne se trouvera-t-elle pas avoir fait, sans s'être
apper-

aperçue qu'elle a changé de situation ? & si par réflexion sur le passé, elle est surprise d'avoir tant accordé, l'Amant ne le fera pas moins d'avoir tant obtenu. Voilà, Marquis, où les grands discours des femmes sur leur vertu les conduisent. Eh ! que ne vous dirois-je point à cette occasion, si je ne me reposois pas sur elles du soin qu'elles prendront de vous détromper ?

L E T T R E X V I .

PRENEZ-y garde, Marquis : si vous me fa-
chez, j'irai encore plus loin aujourd'hui que je
ne le fis hier, & je vous dirai que dans certaines
occasions il n'est pas même besoin d'amour pour
nous faire succomber. Cette proposition doit
vous paroître un blasphême dans la bouche d'une
femme ; mais j'ai promis de ne vous rien céler
sur notre compte, & je veux tenir parole, dussé-
je me faire une querelle avec tout mon sexe.

J'ai connu une femme qui, quoique aimable,
n'avoit jamais été soupçonnée d'aucune affaire
de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient
point altéré sa tendresse pour son mari ; l'on
pouvoit citer leur union pour exemple. Un
jour, à sa campagne, ses amis s'amuserent assez
avant dans la nuit pour être contraints de
coucher chez elle. Le matin, ses femmes
s'occupèrent à servir les Dames qui étoient
restées. Elle étoit seule dans son appar-
tement, lorsqu'un homme qu'elle voyoit très
familièrement, & cependant sans conséquence,
passa chez elle pour lui faire le compliment d'u-
sage en pareil cas. Il s'offrit à-lui rendre quel-
ques petits services à sa toilette. Le négligé
où elle se trouvoit lui fournit une occasion toute
naturelle de lui-dire quelques galanteries sur des
charmes qui n'avoient encore rien perdu de
leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, &
comme

comme d'un compliment. Cependant de propos propos, ils s'énuient, quelques mal adresses dont on ne fit pas d'abord semblant de s'apercevoir, devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla, on s'attendrit de part & d'autre ; enfin la femme étoit déjà bien coupable qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pû comprendre depuis comment ils s'étoient engagés si loin, sans en avoir d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop à votre vertu, tremblez à cet exemple ! Cette vertu prétendue n'est souvent qu'une imposture de l'éducation ; elle vous abandonne au besoin, & quelque courage que vous vous sentiez, il est des malheureux instans où la plus vertueuse est la plus foible. La raison de cette bisarrerie, c'est que la nature veille toujours à ses intérêts, toujours elle tend à sa fin. Le besoin d'aimer, fait dans une femme partie d'elle-même, sa vertu n'est qu'une piece de rapport.

L E T T R E X V I I .

OUI, Marquis, je vous le répète, tout ce que votre aimable Comtesse continue de vous dire sur sa vertu & sur la délicatesse qu'elle voudroit dans un Amant, peut être sincère actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagere toujours: mais elle se fait illusion à elle-même, si elle se flatte de conserver jusqu'à la fin des sentimens si sévères & si délicats. Défiez-vous de tout ce que les femmes disent sur la galanterie. Nous avons deux sortes de sentimens; ceux de représentation, & que nous destinons à donner de nous une haute idée, & ceux que nous gardons *in petto*. Nous parlons suivant les premiers, nous agissons conformément aux autres. Les beaux systêmes dont nous nous faisons quelquefois un si brillant étalage, en imposent aux gens sans expérience; mais aux yeux d'un homme clair-voyant, tout ce fatras de belles phrases est une vraie parade dont il se moque, & qui ne l'empêche pas de nous pénétrer. Sachez donc que le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour; c'est s'en occuper, c'est-là lui rendre hommage à leur maniere, il sçait prendre chez elles mille formes différentes; comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite. Il ne paroît se détruire que pour mieux régner.

Ainsi

Ainsi soyez bien persuadé que toutes ces Métaphysiciennes ne diffèrent point des autres femmes : leur morale paroît plus austere ; mais suivez-les , vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate. Il est un précieux dans les sentimens comme dans les manieres : elles ont cette espece de précieux , & , comme je le disois un jour à la Reine de Suede , ce sont les Jansénistes de l'Amour*. Achvérai-je de les peindre ; Dans les âges de la galanterie , le Platonisme † est la passion de la vieillesse. Examinez toutes les femmes qui veulent le mettre en crédit : dans quel tems les voyez-vous ne plus faire consister l'amour que dans les grands sentimens , & dans les délices de l'ame ? C'est dans l'âge où elles ne peuvent plus y mettre ni les agrémens , ni les défauts de la jeunesse. Marquis , montrez-moi une métaphysicienne sincere & décidée depuis dix-huit jusqu'à trente ans , & je vous ferai voir une jolie femme depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt.

* *Ninon vit cette Princesse dans le voyage qu'elle fit en France , & lui dit en effet ce mot. V. la vie de Ninon.*

† *Platon , ancien Philosophe , est le premier qui ait parlé de l'amour métaphysique & dégagé des sens.*

LETTRE XVIII.

VOUS vous trompez, Monsieur; le vrai moyen de bien connoître les femmes, ce n'est pas de les juger, comme vous le faites sur les apparences. Avec votre méthode, vous porteriez d'elles des jugemens qui tantôt leur seroient trop favorables, tantôt injurieux; l'équité demande que vous soyez aussi attentif à ne pas leur prêter des travers qu'elles n'ont pas, qu'exact à pénétrer ceux qu'elles veulent vous dérober. Je suis donc convaincue que les impressions que vous avez prises contre la femme dont je vous parlois la dernière fois, sont injustes. Vous vous êtes figuré que, parce qu'elles s'étoit rendue sans amour, & presque sans combat, elle n'étoit pas vertueuse; je ne pense pas comme vous. Je vais encore vous dire des vérités qui pourront vous scandaliser.

La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu, elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque parmi nous voudra parler avec sincérité, vous avouera que le premier mouvement est de se rendre; on ne résiste que par reflexion. La nature nous porte à l'amour; l'éducation nous en éloigne, & notre gloire consiste à combattre notre penchant. L'envie de résister n'étant pas naturelle, elle est nécessairement l'ouvrage de l'Art: cet Art a ses règles; mais la théorie de ces règles n'est rien

rien si l'on ignore la façon de les mettre en pratique. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres, on ne s'y perfectionne que par l'habitude à l'exercer, & celle qui n'aura aucune habitude de l'amour, qui de sa vie n'aura été attaquée avec vivacité, & qui tout-à-coup viendra à l'être, sera bien moins en état de se défendre, que celle qui, à force de résister à des hommes qu'elle n'aimoit pas, aura appris à résister à celui qu'elle aime. La première n'a jamais essayé ses forces, aussi n'en a-t-elle jamais bien connu la foiblesse; elle n'a pu y substituer le manège & la ruse dont l'autre s'est fait une habitude. L'étonnement où la jette la nouveauté de la situation qu'elle éprouve, lorsqu'elle se voit brusquée, le désordre de ses sens, le trouble qu'il porte dans son imagination, la colère même, tous ces sentimens l'occupent tellement qu'elle est encore à s'étonner de l'attaque, lorsque sa défaite est assurée. Ainsi pour une femme, telle que je la peins, ce ne sera point une séduction qui sera dangereuse; ce ne sera point un homme timide & délicat qui pourra lui faire oublier son devoir. Donnez-lui le tems de la réflexion, & vous la trouverez sous les armes; mais je ne réponds plus de rien, si l'attaque est brusque, si l'Amant est entreprenant, assez hardi pour exciter les sens, assez heureux pour rencontrer un de ces momens de foiblesse, hélas! trop fréquens chez nous. Momens si redoutables,

que

que si malheureusement les hommes sçavoient les deviner , il resteroit bien peu de femmes sages. Que cet aveu ne vous donne pas de nous une idée plus défavantageuse. Ces momens de foiblesse sont trop involontaires pour nous meriter le moindre reproche ; souvent ils nous surprennent dans les occupations les moins faites pour les exciter. Nous en rougissons les premières : nous les combattons de tout notre pouvoir ; nous en sommes humiliées , & nous nous applaudissons très-sincèrement de les avoir surmontés. Quelle injustice d'en prendre occasion de nous mésestimer ! Est-on responsable de ce qui est indépendant de notre volonté ; Peut-on nous faire un crime du jeu mécanique des humeurs ;

Vous voyez , Marquis , qu'une femme surprise peut être moins criminelle , que celles que des attaques successives & ménagées auront averties du danger ; elle a dû le prévoir & se préparer à la défense pendant tout le cours d'un commerce galant ; & , règle générale , moins nous aurons d'habitude à la galanterie , plus on nous trouvera faciles à vaincre. Mais gardez-vous , encore un coup , d'en rien conclure contre notre vertu. La femme dont je vous parlois l'autre jour en est un exemple ; à peine fut-elle revenue de l'étonnement où sa foiblesse l'avoit jettée , qu'elle se livra à la plus amere douleur ; elle accabla de reproches
& de

& de mépris l'auteur de sa honte. C'étoit un homme plein d'honneur & de sentimens , qui rougit le premier du malheureux avantage dont il avoit profité. Il eut toujours depuis pour elle les procédés les plus désintéressés , & peut-être a-t-il employé plus de soins pour lui faire oublier les faveurs qu'il en avoit reçues , que les Amans n'en prennent pour obtenir celles qu'on leur refuse.

L E T-

L E T T R E X I X.

J'AI été enchantée de votre lettre, scavez vous pourquoi ? C'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh ! pour le coup, vous avez oublié tout votre Métaphysique ; vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentimens ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement ; si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens, auriezvous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs ? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours ; c'est sa parente : pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle ? Quelle raison vous fait négliger cent femmes de son âge, de sa laideur & de son mérite, qui vous font des avances, & qui se chargeroient avec vous du rôle que vous jouez auprès de la Comtesse ? Pourquoi d'ailleurs desirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes ? Quelle est enfin la source de votre inquiétude, dès qu'elle leur fait la moindre

dre politesse ? Son estime pour eux diminuera-t-elle celle qu'elle a pu prendre pour vous. Connoît-on dans la Métaphysique les rivalités , la jalousie ? Je ne le crois pas. J'ai des amis , & je ne leur en vois point , je n'en sens point dans mon cœur , lorsqu'ils aiment une autre femme : aussi l'amitié est-elle un sentiment qui ne tient rien des sens ; l'ame seule en recoit l'impression , & l'ame ne perd rien de son prix en se livrant en même tems à plusieurs. Faites le parallele avec l'amour , & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami , d'avec celui que se propose un Amant ; vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord , & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens , qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse.

Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche , & je crois être sûre que , si les femmes vouloient être de bonne foi , elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guères plus délicates que vous. En effet si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame , si elles n'espéroient plaire que par l'esprit & par le bon caractère , de bonne foi s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agrémens de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau , une taille élégante , un bras bien formé ? Que de contradictions entre leurs vrais
sentimens

sentimens & ceux dont elles font parade ! Regardez et vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attractions sensibles, & qu'elles comptent tout le reste pour rien. Ecoutez-les , vous serez tenté de croire que ce sont-là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Il leur échappe cependant quelquefois des ingénuités bien singulières , & je vais vous en citer une.

Vous connoissez Mademoiselle.... Il est difficile de trouver une fille mieux constituée. Fraîche, robuste , pleine de santé , mélancolique sur-tout ; que de raisons de lui donner bien vite un mari ! Personne n'en sent mieux la nécessité que sa mere, prude s'il en fût jamais. Le Président de sec, pâle, élancé se met sur les rangs. Sa fortune, sa naissance, tout convient à la famille de la belle. La mere seule s'oppose au mariage, & ne donne d'abord que de mauvaises raisons de son refus, parce qu'elle ne vouloit pas dire la véritable. Cependant le mari tonne, les parens murmurent, la fille s'attriste, Madame tient bon. Lasse à la fin de se voir traiter de bizarre & d'injuste, l'impatience la prit un jour : non, dit-elle, je ne consentirai jamais que le Président épouse ma fille ; je veux en faire une honnête femme, & je ne lui donnerai qu'un mari qui se porte aussi-bien qu'elle.

L E T -

L E T T R E XX.

JE ne sçais si c'est ma faute ou la vôtre, Monsieur ; mais je vois que vous n'avez point saisi mes idées avec justesse. il faut donc m'expliquer de nouveau. Il est vrai que je vous ai dit que de quelque délicatesse que les Platoniciennes voulussent couvrir l'Amour, c'étoit toujours au fond un besoin physique, & qu'elles ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. Mais je ne conçois pas comment vous avez pu conclure de là que je ne connois que l'amour peu délicat, & que les sentimens que je vous inspire ressemblent moins a l'amour véritable qu'au libertinage. Il faut que quelque prude vous ait gâté l'esprit ; j'ai peine à croire que vous m'eussiez fait de vous-même de pareils reproches. Je vous ai fait envisager les sens comme la première cause de l'amour, j'en conviens ; mais vous ai-je dit pour cela que l'amour ne consistoit que dans les plaisirs des sens, & que c'étoit-là l'unique objet que vous dussiez vous proposer en aimant ? N'ai-je pas au contraire *déploré la misere de l'humanité* lorsque je vous ai dit combien je regrettois *que le sentiment le plus propre à nous rendre heureux , ne pût servir , étant bien apprécié , qu'à nous humilier ?* Ne vous ai-je pas dit *que je voulois vous peindre le cœur tel qu'il étoit , & non tel que je voudrois qu'il fût ?* Je vous défie de trouver
un

un seul mot dans mes Lettres d'où vous puissiez conclure que je vous ai conseillé de suivre l'impression de vos sens. Tout y prouve que j'ai voulu vous détromper des discours des prudes, & faire de vous un homme galant, & non un libertin. Ne voyez-vous donc aucune différence entre l'un & l'autre ? Dans le dessein où j'étois de vous garantir des grandes passions, en vous découvrant leurs véritables ressorts, aurois-je atteint mon but si je vous eusse dit avec les femmes délicates : " Vous ne trouverez de véritable
" félicité que dans l'amour ; c'est un sentiment
" noble & dégagé de tout ce qui tient à l'hu-
" manité ' lui seul est capable de vous élever
" l'ame , de vous faire sentir l'excellence de
" votre être , & sa supériorité sur tous les au-
" tres. Heureux le cœur capable de le ressentir
" dans toute sa pureté ! Les plaisirs de cet amour,
" c'est l'union parfaite des cœurs , ce sont les
" épanchemens de deux ames délicates , & faites
" l'une pour l'autre ; c'est la certitude d'être
" aimé tendrement , de tenir lieu de tout à
" l'objet de notre penchant. Comme tous ces
" plaisirs sont innocens , ils sont purs , délicats
" & jamais suivis du repentir. Les peines de
" cet amour , ce sont les impatiences de se
" quitter , la crainte de n'aimer pas assez ar-
" demment , le desir d'être encore plus tendre.
Ses liens , un attachement inviolable , une estime
" fondée sur la connoissance d'un mérite réel ,
" la confiance la plus parfaite.

Voilà ,

Voilà , Marquis , la chimere que je vous aurois peinte , si j'avois voulu vous tromper , & vous exposer à toutes les extravagances que peut entraîner l'amour , conçu sous des couleurs aussi séduisantes. Si l'amour de cette espece pouvoit exister en effet , si ceux qui croient le ressentir étoient aussi raisonnables qu'ils sont fous , s'ils étoient toujours aussi délicats que par l'événement ils le deviennent peu ; point de doute que cette sorte d'amour ne fût préférable. Mais croyez que les beaux dehors dont on le couvre , ne sont qu'un masque pour cacher sa prétendue laideur. Ainsi ne voulant faire de vous qu'un homme galant , & non pas un mystique , devois-je vous parler comme celles qui ont intérêt de vous tromper ? Falloit-il vous sophistiquer le cœur ; Je n'ai cherché qu'à l'éclairer ; connoissez donc toute votre injustice ; si vous trouvez encore quelque chose de répréhensible dans mes principes , toutes les fois qu'en nous prêchant sur la continence , on nous dira que dans les liaisons que nous croyons les plus innocentes , il faut craindre la surprise des sens , je dirai qu'on nous invite au libertinage.

L E T T R E X X I.

C'E s t prendre les choses bien à cœur , Monsieur , déjà deux nuits sans dormir ? Oh ! c'est-la du véritable amour ; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux , vous avez parlé vous-même assez clairement , & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état ; ce procédé crie vengeance. Est-il bien possible qu'après huit jours entiers de soins & d'assiduité , on ait le cœur assez barbare pour ne vous pas donner la moindre espérance ? C'est ce qui ne se conçoit pas facilement. Une résistance aussi longue passe la vraisemblance , & la Comtesse est une Héroïne du siècle passé. Mais si vous commencez à perdre patience , imaginez donc combien de tems vous auriez eu à souffrir , en continuant d'afficher les grands sentimens. Vous en avez déjà fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant , à parler sérieusement , y a-t-il de la justice dans vos plaintes ; Vous traitez la Comtesse d'ingrate , d'insensible , de dédaigneuse , &c. Mais de quel droit parlez-vous ainsi ? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois ? L'amour est un vrai caprice , involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance , pour un sentiment aveugle & pris sans son
aveu ?

aveu ? Vous êtes bien singuliers , vous autres hommes ; vous vous tenez pour offensé , dès qu'une femme ne répond pas avec empressément aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur le champ d'injustice , comme si c'étoit sa faute si la tête vous tourne ; comme si elle étoit obligée de se trouver , à point nommé , faisie du même mal que vous ! La Comtesse , dites-le-moi , est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas , dès qu'il vous fait extravaguer ? Cessez de l'accuser & de vous plaindre , pour ne songer qu'à lui communiquer votre maladie. Je vous connois ; vous êtes séduisant. Peut-être ne prendra-t-elle que trop tôt pour son repos , des sentimens conformes à vos desirs. Au reste elle a tout ce qu'il faut pour vous subjuguier , & pour vous inspirer un goût tel que je le désire pour votre bonheur : je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive , folâtre , inconséquente , absolue , décidée , elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & caressante vous ennuiroit. Il faut quelquefois vous traiter militairement , si l'on veut vous amuser et vous conserver. Des que la Maitresse prend le rôle de l'Amant , bientôt il se néglige ; il fait plus , il s'érige en tyran , & finit enfin par le dédain qui le mène droit au dégoût & à l'inconstance. Ainsi vous avez trouvé ce qu'il vous faut. Que d'orages vous allez essuyer que de querelles

elles je prévois ! Que de dépits ! Que de fermens de la quitter ! Mais souvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre supplice , si vous traitez l'amour en Héros de Roman , & que vous éprouverez un sort tout contraire , si vous le conduisez en homme raisonnable. . . . Mais dois-je continuer à vous écrire ? les instans que vous emploierez à lire mes Lettres , feront autant de larcins faits à l'amour. Que ne suis-je témoin de toutes vos situations ! Pour une personne de sang-froid , est-il un spectacle plus amusant que les convulsions d'un homme amoureux ?

L E T-

L E T T R E X X I I .

A Merveilles, Marquis ! vous commencez à vous former ; je suis très-contente de vous. Vous ne pouviez en effet trouver de meilleur moyen de vous consoler des froideurs de la Comtesse , qu'en vous figurant qu'elles ne sont pas sinceres. Je vous avouerai cependant que la preuve que vous en donnez me paroîtassez legere. Une femme ne peut-elle , sans conséquence , dire du bien de quelqu'un ? Et parce que la Comtesse en a dit de vous , vous croyez-vous en droit de conclure qu'elle vous aime ? Mais je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme leur fait croire qu'elle a des vues sur eux. Tout se rapporte à leur mérite ; leur vanité saisit tout , & fait son profit de tout. A les bien examiner , tous n'aiment que par reconnoissance ; les femmes ne sont pas plus raisonnables qu'eux sur cet article , & par ce moyen la galanterie est un commerce où nous voulons que les autres soient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables : & vous sçavez que l'orgueil est bien plus empressé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne se trompe-t-on pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel , qui croit agir par reconnoissance , a fait les avances ? Si deux Amans vouloient s'expliquer avec sincérité sur le commencement & le progrès de leur passion ,

quels aveux ne se feroient-ils pas ? Elise , à qui Valere disoit une galanterie générale , y a répondu , peut-être sans le vouloir , d'une façon plus affectueuse qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en est assez ; Valere part de l'idée qu'il vient de saisir ; de galant qu'il étoit , il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés ; enfin il s'allume , il éclate , & voilà une passion en forme. Qui diroit à Elise que c'est elle qui a commencé , qu'elle a fait les avances , rien ne lui paroîtroit plus injuste ; rien cependant ne seroit plus vrai. Je conclus de-là qu'à le bien prendre , l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette sympathie , qu'on dit invincible , que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur ; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour. Je dirois , moi , que c'est la flatterie , & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une Belle , qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela que le besoin général que nous avons d'aimer , nous fait illusion. Pareils à ces Enthousiastes que , par la force de leur imagination , croyent voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché , nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentimens que nous desirons d'y trouver. Tirez la conséquence. Ne vous seriez-vous point laissé aveugler par une fausse idée ? La

Comtesse

Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans la seule vûe de vous rendre justice, sans porter son intention plus loin; & je ne sçais si vous n'êtes point injuste, lorsque vous la soupçonnez de fausseté à votre égard. Après tout, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât son penchant pour vous, si vous lui en avez inspiré? Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentimens, & le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimés, ne justifie-t-il pas leur conduite?

P. S. Non Marquis, la curiosité de Madame de Sévigné ne m'a point offensée; je suis au contraire fort aise qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit, sans doute que, s'il y étoit question de galanterie, ce ne pouvoit être que pour mon compte, elle a vû le contraire; qu'elle sache donc que je suis moins frivole qu'elle ne se l'étoit imaginée. Je la crois assez équitable pour prendre désormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent; car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageusement. Mais son injustice n'influera point sur mon amitié pour vous. Je suis assez philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me jugent sans me connoître; & quoi qu'il en puisse arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchise ordinaire, certaine que Madame de Sévigné, malgré sa grande

F 2

délicatesse,

délicatesse , fera plus souvent au fond de mon avis qu'elle ne le paroîtra.

L E T T R E X X I I I .

EH bien , Monsieur , après des peines & des soins infinis , vous croyez enfin avoir attendri ce cœur qui vous paroissoit inflexible ? j'en suis enchanté ; mais je ris de vous voir interpréter , comme vous le faites , les sentimens de la comtesse ; vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous tirer , quelque flatteuse qu'elle soit pour vous. Vous vous figurez tous que votre mérite seul allume les passions dans le cœur des femmes , & que les qualités du cœur & de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle illusion ! Vous ne le croyez , il est vrai , que parce que votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention , s'il est possible , quel est le motif qui nous détermine ; vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez , & que nous vous trompons ; que , tout bien considéré , vous êtes les dupes de votre vanité & de la nôtre ; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour , & non pas la véritable cause ; enfin que tout ce manège sublime dont on se pare de part & d'autre , rentre toujours dans le desir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord
pour

pour premier mobile de cette passion. Je vous dis-là une vérité dure & humiliante; elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé, & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cétons moins à la connoissance du mérite, qu'à un instinct machinal, & presque toujours aveugle, ou, ce qui n'est guères plus flatteur pour vous, à des raisons qui ne peuvent qu'humilier l'objet de notre penchant. Je ne veux pour preuve de cela que les passions folles dont nous nous enyvrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connoissons point assez à fond pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine; si nous rencontrons bien, c'est un pur hazard. Nous nous attachons presque toujours sans un examen suffisant, ou par des motifs bisarres, dont nous rougirions nous-mêmes si nous y faisions la moindre attention; aussi je compare quelquefois l'amour à un appétit qu'on se sent pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison.

Voilà les chimères de votre amour-propre bien cruellement dissipées; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé. Vous lui faites trop d'hon-

neur ; disons mieux , vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous-même que nous vous aimons ; il faut être sincère ; en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice , l'intérêt , la vanité , le tempérament , la suite du *méfaise* qui qui nous inquiète , quand notre cœur est sans affaire ; voilà la source de ces grands sentimens que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent. Si elles entrent pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur , croyez-vous que ce soit le cœur qui en reçoive l'impression ? C'est la vanité ; & la plupart des choses qui nous plaisent en vous , bien appréciées , vous , rendent très-souvent ridicules ou méprisables : mais que voulez-vous ? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaisant qui essuye nos caprices ; nous avons besoin d'un homme enfin. Le hazard nous présente l'un plutôt que l'autre : on l'accepte ; mais on ne le choisit pas. Pouvez-vous après cela vous flatter d'être les objets d'affections désintéressées , ou croire que les femmes vous aiment pour vous-mêmes ? Hélas ! Messieurs , vous n'êtes le plus souvent que les instrumens de leurs plaisirs ou les jouêts de leurs caprices.

Il faut cependant leur rendre justice ; ce n'est pas que vous soyez tout cela de leur aveu. Les
senti-

sentimens que je développe ici ne sont pas bien éclaircis dans leurs têtes : de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées, conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre se nourrissent , & ce seroit peut-être une injustice de les taxer de fausseté à cet égard ; mais sans le scavoir , elles se trompent , & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révèle ici les secrets de la bonne Déesse ; jugez de mon amitié ; aux dépens de mon propre sexe je travaille à vous éclairer ; mieux vous connoîtrez les femmes , moins elles vous feront faire des folies.

L E T T R E X X I V .

VOUS n'êtes pas content , Monsieur , de ce que je parle si cavalièrement de l'état où vous vous trouvez ; il faudroit pour vous plaire regarder votre aventure comme une chose fort sérieuse ; je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous est conséquente à mes principes ? Je parle légèrement d'une chose que je crois frivole , ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable , vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne vous plaindrai donc point , parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination , ce qui vous paroît peine peut devenir plaisir. Pour y réussir , servez-vous de ma recette , vous vous en trouverez bien. A vous parler franchement , je ne sçais rien de si risible que la façon dont la plupart des Amans traitent ensemble. La plus petite minutie fait chez eux une affaire grave , le moindre nuage produit un orage. Est-il échappé à la Belle un coup-d'œil sur un autre Berger ? vous diriez , à voir les yeux de l'Amant en titres s'enflammer de courroux , qu'on lui a fait l'outrage le plus sanglant. L'affaire la plus importante ne se traite pas avec autant de dignité que la guerre qui va s'élever

s'élever entr'eux. Ils vont se faire des reproches , se quereller du même ton que les autres se feroient des complimens. Se quittent-ils en se boudant ? sur le champ billets aigres-doux volent vers l'infidelle , Suivantes , Laquais s'intriguent , amis de s'entremetre , conditions proposées , rejetées , modifiées. Vous diriez qu'il s'agit de concilier l'intérêt de deux Républiques. J'ai aimé , (car qui est-ce qui n'en fait pas la folie ?) & lorsque nous étions le plus sérieusement occupés des quelque débat survenu entre nous , dans le moment où chacun discutoit ses droits & ses raisons , avec l'air d'importance qui convenoit à des matières aussi sérieuses , je m'avisais malheureusement quelquefois de faire attention à ce que nous disions et au ton dont nous les disions. Bientôt je n'étois plus maitresse d'une prodigieuse envie de rire qui me prénoit. Il falloit y céder , j'éclatois ; quelle indécence ! Jugez comme on redoubloit alors de gravité ; mais les ris augmentoient avec le sérieux de mon adversaire , & le meilleur parti qu'il eût à prendre , c'étoit d'être aussi fou que moi , & de traiter les choses avec la légèreté qu'elles méritoient. Imitez-nous , Marquis. Pour justifier ses passions , chacun tâche de leur donner un air d'importance & de dignité. Chaque homme a sa poupée dont il fait son idole , qu'il encense à sa manière , & s'il faut que vous ayez une folie , du moins qu'elle ne soit pas mélancolique ; elle ennuiroit les autres , & vous le premier.

L E T T R E XXV.

RIEN de mieux mérité que la guerre que vous me faites , sur la mauvaise opinion que je parois avoir de mon sexe ; je vois bien qu'il faut songer très-sérieusement à me corriger. En disant toujours du mal de mon prochain , je pourrois à la fin vous paroître trop méchante. Et d'ailleurs est-ce la faute des femmes si elles vous trompent sur les vrais sentimens qui les conduisent ? Rendons-leur plus de justice : toutes seroient sinceres , si par ce moyen elles pouvoient espérer de vous plaire. Je le sens par moi-même ; nous ne demandons pas mieux que de nous livrer tout uniment à notre penchant. Il n'y en a guères parmi nous qui n'ait souhaité mille fois dans sa vie de jouir de la liberté dont vous abusez si souvent. De bonne foi , pensez-vous qu'au fond nous ne serions pas aussi satisfaites que vous de pouvoir avec franchise convenir du véritable but où nous tendons en amour ? Mais , comme il n'y a que la difficulté qui puisse piquer votre goût , vous avez cherché à vous donner des entraves. Vous avez vu qu'il falloit que l'un refusât ce que tous les deux desirent également : mais vous êtes-vous chargés du rôle le plus difficile ? Non sans doute : c'est nous dont on a fait consister la gloire dans notre adresse à nous bien déguiser ; vous nous avez tellement accoutumées à la dissimulation sur ce chapitre , que toutes les autres facultés de

de notre ame en ont reçu l'empreinte ; enfin les choses ont été par l'événement portées si loin , que nous croyons être sinceres , lors même que nous dissimulons. Ce que je vous disois la dernière fois en est une preuve. Lorsque les femmes vous assurent que votre mérite & vos qualités personnelles excitent seuls en elles l'amour qu'elles prennent pour vous, je suis très persuadée qu'elles se croient franches. Je ne doute pas même que , quand elles appercevroient moins de délicatesse dans leur façon de penser , elles ne fissent autant d'efforts pour se dissimuler cette difformité , qu'elles prendroient de soin à cacher des dents qui défigureroient un visage d'ailleurs parfait : même étant seules elles craindroient d'ouvrir la bouche ; & à force de dérober aux autres la connoissance de ce défaut , & de se le dissimuler à elles-mêmes , elles parviendroient à l'oublier. Mais à quoi servent tant d'efforts ? Le fond des choses n'en est pas moins tel que je vous l'ai peint.

Après tout , combien n'y perdrait-on pas de part & d'autre , si les femmes & vous , vous vous montriez toujours tels que vous êtes ? On est convenu de jouer la Comédie , & faire paroître ses véritables sentimens ce ne seroit pas être Acteur ; ce seroit substituer le caractère réel à celui qu'on est convenu de feindre. La nature toute nue est souvent difforme : pourquoi se plaindre de ceux qui cherchent à la corriger & à l'embellir ? Jouissons de l'enchantement , sans
chercher

chercher à connoître le charme qui nous amuse, & qui nous séduit. Anatomiser l'amour, c'est vouloir s'en guérir. Pſiché le perdit pour avoir voulu le connoître.

Je reviens à ce que j'ai dit de la sincérité des femmes : n'allez pas croire au moins , que j'aie meilleure opinion de la vôtre. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir de leur choix , & de leurs sentimens pour vous ; si j'ai dit que les motifs qui les déterminent ne sont rien moins que glorieux pour les hommes , j'ajoute ici qu'elles se trompent également , si elles imaginent que les sentimens dont vous leur faites un si pompeux étalage , soient toujours produits par la force de leurs charmes , ou par l'impression de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux , qui leur étalent des sentiment si délicats , si flatteurs pour leur vanité , qui ne paroissent respirer que par elles , que pour elles , n'avoient d'autre desir que de faire leur bonheur ; combien de fois , dis-je , ces hommes sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires ? Etudiez , pénétrez-les ; vous ne verrez dans le cœur de celui-ci , au lieu de cet amour si désintéressé , que des desirs ; dans celui-là , ce ne sera que le dessein de partager votre fortune , que la gloire d'avoir une femme de votre rang. Dans un troisiéme , vous trouverez des motifs encore plus humilians pour
vous ;

vous ; vous servirez a donner de la jalousie à une autre femme qu'il aime réellement. Il n'aura paru s'attacher à vous , que pour se faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin ? Le cœur est une énigme inexplicable. C'est un composé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y passe : nous voyons l'effet , & le plus souvent nous ignorons la cause. Qu'il exprime ses sentimens avec sincérité , cette sincérité même ne doit pas nous rassurer. Peut-être ses mouvemens ont-ils des causes toutes contraires à celles qu'il croit sentir. Aussi les hommes , les femmes , ne savent-ils presque jamais au juste ce qui les fait vouloir ou sentir de telle ou telle autre façon. Mais enfin ils ont pris le bon parti : c'est d'expliquer tout à leur avantage , de se dédommager par l'imagination de leur misère réelle , & de s'accoutumer , comme je crois vous l'avoir déjà dit , à diviniser tous leurs sentimens. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité , personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage , ni même d'examiner si ce n'étoit point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce soir , vous trouverez chez moi des personnes , qui par leur gaieté vous dédommageront du sérieux de mes propos.

L E T T R E X X V I .

V O U S allez peut-être , Marquis , me croire encore plus cruelle que la Comtesse. Elle cause vos maux , il est vrai ; mais je fais quelque chose de plus , il me prend envie d'en rire. Oh , j'entre dans vos peines on ne peut davantage , & votre embarras me paroît très-grand. En effet , comment hazarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'éloigner toutes les occasions de l'entendre ? Tantôt elle vous paroît touchée ; tantôt c'est la femme du monde la moins attentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers , & on répond gaiement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier , *petit Maître* * de profession : à vous , on vous parle sérieusement

* *Comme dans le cours des Lettres, le Chevalier sera peint en effet comme un petit Maître, les Auteurs des premières éditions ont cru pouvoir substituer le mot de petit Maître, aux expressions anciennes qui sont dans le manuscrit ; nous ne saurions les blâmer en cela. Quoique ce mot ne fût pas en usage du tems de Ninon , le caractère qu'il désigne n'en existoit pas moins sous le nom de Marquis , & l'on ne s'est servi de l'expression nouvelle que pour s'exprimer de nos jours avec plus de précision.*

sérieusement ou d'un air distrait. Si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous désespère & vous intimide... & moi, je vous réponds que tout cela est du véritable amour. Et n'allez pas vous figurer que pour avancer vos succès, il soit nécessaire de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit.

Sçavez-vous pourquoi l'on refuse de vous entendre c'est qu'on sçait d'avance ce que vous avez à dire : si lon vous laissoit parler, on seroit obligé de se facher ; c'est ce que l'on veut éviter. Ainsi les distractions qu'on affecte, les airs d'inattention dont on se masque, doivent vous faire sentir qu'on vous a deviné, & que l'on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre timidité, les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la votre, & l'intérêt que l'on prend déjà à votre situation, intimident la Comtesse elle-même, & c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettroit à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disoit dernièrement M. D. L. R. F. C. “ Un honnête homme peut être amoureux comme un fou ; mais jamais il ne doit ni ne peut l'être comme un sot.

Ce

Ce n'est pas cependant que je vous conseille d'être téméraire ; cela vous réussiroit mal actuellement. Pour l'être avec succès , il faut en avoir acquis le droit , & ne l'être qu'à propos. Ce moment n'est pas dans une affaire de cœur , un des points les plus faciles à saisir. Quelle justesse de discernment ne faut-il pas dans ces occasions ! La précipitation & la lenteur sont également dangereuses. Il n'est point de témérité absolue ; mais il en est de relative au degré de vertu dont une femme se pique. “ Telle peut “ donner plus qu'il ne donne pas tant , dit Montagne , & ce peu lui coûte plus à donner , “ qu'à sa compagne son tout.

Tenez de moi une autre maxime qui ne vous sera pas moins utile. N'attaquez jamais une femme qu'après avoir examiné à quel point vous lui aurez plû ; si malheureusement vous lui êtes indifférent , attendez-vous aux traitemens les plus durs. Rien ne flatte tant notre vanité , que de trouver l'occasion de faire parade de notre vertu , contre ceux que nous n'aimons pas ; & malheur au téméraire que nous destinons à servir d'exemple , & à nous faire une réputation : nous ne connoîtrons aucun ménagement ; c'est une victime que sans pitié nous immolerons à notre gloire. Eh ! quelle satisfaction pour nous de remporter une victoire éclatante , sans qu'il en coûte rien à notre cœur ! Vous n'avez pas sans doute ce malheur à redouter ; mais , à tout événement

événement , j'imagine un moyen de tirer avantage de votre timidité même. Il en est d'une sorte qui conviendrait admirablement à l'état où vous vous trouvez aujourd'hui : c'est celle qui découvre en vous un penchant décidé , en même-tems qu'elle décele les efforts que vous faites pour le cacher : deux sentimens également flatteurs pour les femmes ; beaucoup d'amour , & encore plus de respect. Par l'un vous rendez hommage à leurs charmes , l'autre est un tribut que vous payez à leur fierté. Quelques-unes , & ce sont les plus délicates , aiment à donner à celui qui n'ose demander ; elles se font un plaisir de lui inspirer de la confiance : si dans la suite il la pousse trop loin , elle les offense moins , c'est leur ouvrage. Ainsi quand une femme s'apperçoit qu'elle a donné du goût pour elle à un homme qui a la sorte de timidité dont je viens de parler , elle agit avec lui comme si elle lui disoit : " Votre timidité m'annonce l'estime
" que vous faites de moi , & l'idée que vous
" avez de ma vertu ; cependant il faut scavoir
" réduire tout à sa juste valeur. Certaines que
" les hommes en rabattront toujours assez ,
" nous sur-faisons un peu de ce côté-là ; & si
" nous voulons qu'on nous croye invincibles , il
" faut scavoir aussi que nous ne desirons pas
" moins que l'on agisse comme si l'on n'en croy-
" oit rien. Le point essentiel est d'allier dans
" la pratique deux choses qui paroissent si con-
" traaires. Vous n'avez pas assez d'expérience
" pour

“ pour les concilier. Si je vous abandonne à
“ vous même , je le prévois , ou vous m’offen-
“ ferez par des empressemens déplacés , ou vous
“ m’impatienterez par des craintes ridicules ;
“ et comme je connois , moi , la juste propor-
“ tion qu’il faut observer , je veux bien me
“ charger de vous faire passer par les gradations
“ qu’exige ma délicatesse. Une fois parvenu au
“ point de confiance nécessaire , vous marche-
“ rez seul. Et si , comme je les prévois , vous
“ passez les bornes que je ne vous aurai pre-
“ scrites que pour vous laisser la gloire de les
“ franchir , alors j’affecterai un courroux que
“ je vous aurai accoutumé à ne pas redouter :
“ par-là j’aurai satisfait à tout , à mon penchant
“ & à ma gloire. A mon penchant , en me
“ procurant ce que je paroissais dédaigner ; à
“ ma gloire , en paroissant m’offenser de ce qui
“ combloit mes desirs. Il ne faut pas croire
“ au moins que notre dessein soit de n’avoir
“ point de foiblesses. Le chef-d’œuvre de l’art ,
“ c’est de nous procurer le plus d’excuses qu’il
“ est possible pour nous les moins reprocher ,
“ de nous facher de vos témérités , & d’en
“ profiter.

Voilà le point où vous devez , Marquis , tâ-
cher d’amener la Comtesse. Si la timidité peut
être de quelque usage en amour , choisissez celle
dont je vous parlois tout à l’heure , & gardez-
vous sur-tout de vous méprendre sur le genre de
respect

respect que les femmes demandent. C'est un respect de déférence , de ménagement qu'il leur faut , non pas un respect d'idiotisme ou d'inaction. Le respect dans les hommes doit être pour nous ce que notre pudeur est pour eux ; quand elle est plutôt un assaisonnement qu'un obstacle à leurs plaisirs , n'augmente-t-elle pas le prix de leur victoire , & celui de nos charmes ? Ne demandez rien , montrez des desirs violens d'obtenir , une grande appréhension de les faire connoître , & vous obtiendrez tout. Peut-être dans deux jours faudra-t-il vous comporter tout différemment , & montrer une sécurité parfaite. Le cœur est si plein de contradictions , qu'on est obligé de varier à l'infini la façon de l'attaquer.

LET-

L E T T R E X X V I I .

CE que vous m'écrivez , Marquis , est-il bien possible ? Quoi la Comtesse persévère à vous tenir rigueur ! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos soins vous annonce une indifférence qui vous désoleroit , si je ne vous rassurois pas par ma morale ? Ne perdez point courage : je crois avoir deviné le nœud de l'enigme. Je vous connois. Vous êtes gai ; folâtre , avantageux même auprès des femmes , tant qu'elles ne vous affectent pas . mais celles qui vous touchent , vous rendent d'une circonspection qui tient du découragement. Aujourd'hui que vous devez être presque assuré qu'on vous aime , il faut changer de conduite : abandonnez aux Céladons les propos sublimes , les beaux sentimens ; laissez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes ; il est des instans où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées ; les hommes manquent plus de cœurs par leur mal-adresse , que la vertu n'en fauve.

Je vous tenois la dernière fois un langage presque opposé ; votre situation l'exigeoit. Mais vous touchez au moment , où , après avoir satisfait aux égards dûs à la fierté de la Comtesse , vous devez donner quelque chose à l'amour. Un
Amant

Amant s'apperçoit-il qu'il a plû ? Sa passion ne doit plus se manifester que par l'empressement ; la confiance doit succéder à l'incertitude. Dès qu'une fois nous avons consenti à nous laisser deviner , plus on nous montre de timidité , plus on intéresse notre orgueil à en inspirer : plus on a d'égards pour notre résistance , plus nous exigeons de respect. On vous diroit volontiers :
 “ Eh ! par pitié pour nous , ne nous supposez
 “ pas tant de vertu ! Vous allez nous mettre
 “ dans la nécessité de n'en pas manquer.

Gardez vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile. Accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé , c'est de paroître persuadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un Amant , tout convaincu qu'il est de notre reconnoissance , nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité , nous concluerons , sans nous en appercevoir , qu'il agira de même , quoique sûr de notre penchant pour lui. De-là , quelle confiance n'inspirera-t-il pas ? quel progrès ne doit-il pas se flatter de faire ? Mais s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes , alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons ; ce ne sera plus la vertu qui combattra , mais la fierté , & c'est le plus cruel ennemi qui vous ayez à vaincre dans les femmes. Que vous dirai-je enfin ?

Nous

Nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer ; mettez une femme en situation de se dire quelle n'a cédé qu'à une espece de violence ou de surprise ; persuadez-la que vous ne la mésestimerez point ; je vous réponds de son cœur. Traitez la Comtesse comme son caractère l'exige : elle est enjouée & legere , il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous distingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur , sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le sçavoir ; & quelque jour elle sera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

L E T -

L E T T R E X X V I I I .

JE ne me lasse point de vous admirer, Marquis, quand je vous vois faire la comparaison de votre respect et de votre estime pour la Comtesse, avec les airs libres & presque indécents du Chevalier ; & je ne conçois pas comment vous en concluez qu'elle devoit vous préférer à lui. Il faut vous expliquer votre propre cœur , & vous montrer avec combien peu de justesse vous raisonnez. Le Chevalier n'est que galant ; tout ce qu'il dit est sans conséquence , ou du moins paroît tel. La frivolité seule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve sur son chemin , le font parler. L'amour est pour rien , ou pour peu de chose dans toutes ses liaisons. Comme le papillon , il ne s'arrête à chaque fleur que pour un instant : un amusement passager est tout son objet. Tant de frivolité n'est point capable d'alarmer une femme. La Comtesse sçait à merveille apprécier ses propos ; & pour tout dire , en un mot , elle le connoît pour un homme dont le cœur est épuisé. Les femmes , qui , à les entendre , tiennent le plus pour la Métaphysique , sçavent admirablement faire la différence d'un Amant de cette espece d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable , & plus redouté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre estime respectueuse ;

pectueuse ; mais je vous réponds qu'elle ne l'est en aucune façon ; la Comtesse le sent bien, Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier , vous exigez de la reconnoissance , des préférences , du retour , des sacrifices même : la Comtesse voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil , ou du moins si dans le nuage qui les enveloppe encore , elle ne les distingue pas bien nettement , la nature lui donne des sentimens de ce qui pourra lui en coûter , si elle vous accorde la moindre facilité à l'instruire d'une passion qu'elle partage sans doute déjà. Rarement les femmes examinent-elles les raisons qui les déterminent à se rendre ou à résister. Elles ne s'amuse point à connoître ni à définir ; mais elles sentent , & le sentiment chez elles est juste ; il leur tient lieu de lumieres & de réflexions : c'est une espece d'instinct qui les avertit au besoin , & les conduit peut-être aussi sûrement que le feroit la raison la mieux éclairée. Votre belle Adélaïde veut sans doute jouir , aussi long-tems qu'elle le pourra , l'*incognito* ; projet très-conforme à ses véritables intérêts , & qui cependant , j'en suis persuadée , n'est point l'ouvrage de la réflexion. Elle ne voit pas d'ailleurs que la passion , contrainte au dehors , n'en va faire que de plus fortes impressions & de plus grands progrès dans l'intérieur : voulez-vous me croire ? laissez-lui jeter de profondes racines , & donnez a ce feu ,
qu'on

qu'on s'efforce de cacher , le tems de devorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez cependant que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte ; vous avez cru que vous respectiez la Comtesse plus que ne fait le Chevalier : vous voyez au contraire que les fleurettes de celui-ci sont sans conséquence , tandis que vous en voulez au cœur de la Belle ; je tranche le mot , à sa vertu. D'un autre côté , vous vous êtes figuré que les airs distraits ; indifférens , inattentifs , étoient des preuves ou des présages de votre malheur. Détrompez-vous : jamais de preuve plus certaine d'une passion , que les efforts qu'on fait pour la cacher : dès que la Comtesse vous traite avec douceur , quelques marques que vous lui donniez de votre penchant pour elle , dès qu'elle vous voit sans colere , prêt à lui en faire l'aveu , je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime sur ma parole.

L E T T R E XXIX.

ENFIN , Marquis , on vous entend sans colere protester que vous aimez , & jurer par tout ce que les Amans ont de plus sacré que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autrefois à mes prophéties ? Cependant on vous traiteroit encore mieux , dit-on , si vous vouliez être raisonnable , & vous borner aux sentimens de la simple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez révolte la Comtesse. . . . Eh ! ne disputez point sur les qualités ; pourvû qu'au fond la chose soit la même. Mais on vous désole par des doutes injurieux sur votre sincérité , sur votre constance. On refuse de vous croire , parce que tous les hommes sont faux & parjures ; de vous aimer , parce qu'ils sont inconstans , Que vous êtes heureux ! & que la Comtesse connoît mal son propre cœur , si elle croit vous persuader par-là de son indifférence ? Voulez vous que je vous donne la véritable valeur des discours qu'elle vous tient ? Elle est touchée de la passion que vous lui montrez ; mais les plaintes and les malheurs de ses amies l'ont convaincue que les protestations des hommes sont toujours fausses. Je ne conçois cependant pas son injustice à cet égard ? car moi , qui ne les flatte pas volontiers , je suis très-persuadée qu'ils sont presque toujours sinceres

ceres dans ces occasions. Ils deviennent amoureux d'une femme , c'est-à dire , ils se sentent des desirs de la posséder : l'image enchanteresse qu'ils se font de cette possession , les séduit : ils se figurent des délices qui ne finiront jamais. Peuvent-ils s'imaginer que le feu qui les dévore puisse un jour s'affoiblir & s'éteindre ? C'est une chose qui leur paroîtroit de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde qu'ils ne cesseront point de nous aimer : en douter , ce seroit leur faire une injure mortelle : cependant ils promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Leur prévoyance ne les avertit point que leur cœur ne peut pas être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer sans sçavoir pourquoi : ne sont-ils pas même assez bons pour se faire scrupule de leur refroidissement. Long-tems vous les entendez encore dire qu'ils aiment , tandis qu'il n'en est plus rien : mais après s'être bien tourmentés , ils cèdent au dégoût , & deviennent inconstans d'aussi bonne foi qu'ils l'étoient , en protestant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avoit excitée dans leurs cœurs avoit causé le charme qui les séduisoit , l'enchantement est dissipé ; le sang froid a succédé , que pouvons-nous leur imputer ? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole , Eh combien de femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y man-

quant , les hommes donnent une libre carrière à leur légèreté !

Quoi qu'il en soit, la Comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos pareils : elle craint que vous ne ressembliez aux autres Amans.... Que les femmes sont mal adroites, si par de pareilles craintes , par leurs doutes sur la sincérité sur la constance des hommes , elles imaginent faire croire qu'elles fuyent ou qu'elles méprisent l'amour. Dès qu'elles craignent de n'en pas jouir longtemps , elles en connoissent déjà tous les charmes : ce qui les inquiète , c'est la peur d'en être privées trop tôt ? Sans cesse combattues par cette crainte & par l'attrait puissant qui les porte au plaisir , elles hésitent , elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de tems pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi , Marquis , toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse , vous dit : “ J'imagine bien tous
“ les délices de l'amour ; l'idée que je m'en
“ forme est tout-à-fait séduisante. Croyez-
“ vous qu'au fond je desirer moins que vous de
“ jouir de ses charmes ? Mais plus l'image que
“ mon imagination s'en fait est ravissante , plus
“ je crains que ce ne soit une belle chimère ; je
“ ne refuse de m'y livrer que dans la crainte
“ de voir finir trop tôt ma félicité. . . . N'abuserez-vous point de ma crédulité ? Ne me
“ punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu
“ trop

“ trop de confiance en vous ? ce jour du
 “ moins est-il bien éloigné ? Ah ! si je pou-
 “ vois espérer de recueillir long-tems les fruits
 “ du sacrifice que je vous ferai , je vous
 “ l'avoue franchement , nous serions bientôt
 “ d'accord.

L E T T R E X X X.

LE Rival que l'on vous donne me paroît d'autant plus redoutable , que c'est un homme tel que je vous ai conseillé de paroître. Je connois le Chevalier : personne n'est plus capable que lui de conduire une séduction avec art. Je parirois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comtesse de sang froid : vous êtes perdu. Un Amant aussi passionné que vous l'avez paru , commet cent bévues ; les meilleures affaires lui périssent entre les mains. A tout instant il donne prise sur lui : tel est même son malheur que sa précipitation & sa timidité lui nuisent tour à tour. Il perd mille de ces petites occasions qui font toujours gagner quelque terrain. Un homme au contraire , qui fait l'amour pour le seul plaisir de le faire , profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe ; il voit ses progrès , connoît les endroits foibles , les saisit : tout tend à son but , tout est combiné. Ses imprudences même font souvent le fruit de la plus saine réflexion , elles avancent ses succès : enfin il acquiert une telle supériorité qu'il dateroit , pour ainsi dire , le jour de son triomphe.

Gardez-vous bien , Marquis , de faire tout le chemin : ne montrez pas assez d'amour pour que la Comtesse se repose du tout sur l'excès
de

de votre passion. Donnez-lui des inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver , en lui inspirant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalierement que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que son orgueil , la rend intraitable. Semblable au Marchand , auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe , elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion , & vous en excitez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échapper. Un peu de manège en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion il vaut sans doute mieux être dupe que fripon ; mais en galanterie les fots seuls sont des dupes , & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté.

Il faut pourtant convenir que la vérité de ce que je dis ici dépend beaucoup de l'objet dont vous tentez la conquête. Auprès d'une femme qui a de l'expérience, l'application de mes conseils ne manquera pas de vous être utile ; mais peut-être faudroit-il employer des armes toutes différentes contre une novice. On ne risque rien de montrer à celle-ci toute l'impression

qu'elle fait. Sa reconnoissance se mesure sur l'effet que ses charmes produisent : votre amour est le termometre du sien ; elle ne s'apperçoit de sa violence que pour y répondre & vous en sçavoir gré. La femme du monde au contraire ne le voit que pour en tirer vanité , pour vous faire acheter davantage un bien que vous mettez vous-même à si haut prix. Vous voyez qu'il n'est guères de vérités absolues ; presque toutes sont relatives. Adieu.....

J'ai cependant quelque scrupule de vous quitter sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le Chevalier , vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine Comtesse de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter : ce n'est pas que j'aye envie de vous cajoler , mais je suis bien-aise de vous dire que vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune , vous débutez dans le monde , on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé : le Chevalier a vécu ; quelle est la femme qui ne sente pas ces différences ? Mais quelle est celle qui , en les sentant , fera d'assez bonne foi pour en convenir ?

L E T -

L E T T R E X X X I.

DE la probité en amour , Marquis ! y pensez-vous ? Ah ! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre Lettre , vous seriez deshonoré. Vous ne scauriez , dites-vous , prendre sur vous le manége que je vous ai conseillé ?.... Votre candeur , vos grands sentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur ; mais aujourd'hui , que la corruption du siècle a tout changé , l'amour n'est plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laisse encore à vos vertus une roideur qui vous perdrait infailliblement , si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux mœurs du tems. On ne peut plus paroître à présent tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine ; on se paye d'airs , de démonstrations , de signes. Tout joue la Comédie , & les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne n'y gagneroit , si les autres nous disoient le bien & le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes , vous conviendrez que , quand cet usage , qu'on appelle politesse , n'est poussé , ni jusqu'à l'ironie,

nie , ni jusqu'à la trahison , c'est une vertu sociale de le suivre , & de tous les commerces , c'est celui de la galanterie où l'on ait le plus besoin de ne pas paroître tel qu'on est. Combien ne trouverez-vous pas d'occasions où un Amant gagne autant à diffimuler l'excès de sa passion , que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a. Je devine la Comtesse ; elle est plus adroite que vous. Je suis sûre qu'elle diffimule son penchant pour vous , avec autant de soin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répète ; moins vous vous livrez à présent , mieux on vous traitera. Inquiétez-là à son tour ; inspirez-lui la crainte de vous perdre ; voyez-la venir. C'est le plus sûr moyen de connoître le véritable rang que vous tenez dans son cœur.

LET-

L E T T R E X X X I I .

VOUS, jaloux, Marquis ! que je vous plains ! & que ce seroit vous rendre un grand service de dissiper les inquiétudes que vous causent les affinités du Chevalier. C'est ce que je ne crois guères possible : vous vous applaudissez de vos sentimens , & , comme vous vous figurez qu'ils prouvent votre amour & votre délicatesse . . . le moyen d'espérer de vous y faire renoncer ? Si vous vouliez cependant examiner la nature de ces mêmes sentimens , vous trouveriez leur véritable source bien moins dans l'amour que vous avez pour la Comtesse , que dans votre vanité , & vous verriez qu'ils sont en même temps humilians pour vous & injurieux pour elle.

Oui, Marquis, la jalousie telle que vous sentez & que vous me la peignez dans votre Lettre, n'est autre chose que la douleur de voir le mérite d'un autre faire impression sur un cœur que vous vous croyez seul digne de remplir : & convenez que , si vous osiez suivre les mouvemens d'une vanité blessée , vous exigeriez pour première preuve d'amour , un éloignement absolu , une indifférence marquée pour tous les autres : vous voudriez qu'on ne fit attention qu'à vous , qu'on ne trouvât personne

sonne qui vous fût comparable , qu'on dédaignât ouvertement les soins des hommes les plus séduifans.

Vous craignez , dites-vous , que quelqu'un ne vous enleve le cœur de la Comtesse ; n'est-ce pas-là prouver combien sa possession vous est chere ? . . . Soyez de bonne foi : avouez que vos alarmes feroient bien moins vives , si la perte d'un bien si précieux ne supposoit pas le rival qui peut vous l'enlever d'un mérite supérieur au vôtre. Cesser d'être aimé , c'est qu'un malheur , un caprice en peut être la cause ; mais être supplanté , voir un autre préféré , quelle humiliation ! & ce qu'il y a de plus singulier , même pour un Amant aussi délicat que vous voulez le paroître , c'est que l'on se console de l'un , tandis que l'autre ne se pardonne pas. Vous n'en devinez peut-être pas la véritable raison : la voici ; l'un ne blesse que l'amour , & l'autre la vanité. Mais cette vanité même est-elle bien entendue ? n'est-ce pas en quelque sorte mériter que l'on vous donne un rival , le craindre ne'ce-ce pas avouer que l'on voit quelqu'un digne de nous disputer ou d'obtenir la préférence ? Ayez meilleure opinion de vous , Marquis , ce n'est point par les inquiétudes qu'on affermit la fidélité d'une Maîtresse ; elles ne peuvent au contraire servir qu'à l'affoiblir. C'est la familiariser avec des sentimens dont la seule idée doit lui sembler un crime. En paroissant craindre son inconstance , vous l'accoutumez
à la

a la regarder comme possible , à se la reprocher même vous l'avertissez de se faire une mérite de sa fidélité. Affectez les dehors d'une sécurité parfaite , vous lui ôterez jusqu'à la pensée qu'elle peut en aimer un autre que vous : ose-t-on manquer à un homme si sûr d'être aimé pour toujours ? auroit-il tant d'assurance , s'il ne méritoit pas en effet d'être préféré à tous les autres ? voilà la logique des femmes.

Elles n'ignorent pas de d'ailleurs , que la jalousie est offensante pour l'objet aimé ; que soupçonner sa fidélité , c'est l'accuser de perfidie , se défier de ses mœurs , s'ériger en tyran , se promettre de ses reproches & de la contrainte ce qu'on n'a pu obtenir de l'inclination. Un cœur que l'on conserve à ce prix , peut-il faire le bonheur d'un homme délicat ? Je me trompe : est-il un cœur que l'on conserve à ce prix-là ? N'est-ce pas soi-même l'avilir que d'en avoir une si mauvaise opinion ?

Voilà la jalousie telle qu'elle existe chez presque tous les Amans ; je vous demande si l'on doit encore la regarder comme une preuve d'amour. Mais j'en connois une d'une espèce bien différente : je ne sçaurois vous en donner une idée plus juste qu'en vous envoyant copie d'une Lettre que j'ai écrite autrefois au Comte de Coligny.

Lettre de Mademoiselle de L'Enclos au Comte de Coligny.

“ Quelle est votre injustice , mon cher Com-
“ te ? Quoi ! tout ce que j'ai pu vous dire ne
“ vous a pas rassuré ? Les visites que le Duc
“ de me rend vous alarment toujours ! Je
“ vois que vous me confondez avec les fem-
“ mes , qui ne metent en amour ni franchise ni
“ probité. Connoissez mieux mon caractère :
“ si vous aviez cessé de me plaire , si le Duc
“ vous avoit remplacé dans mon cœur , je n'y
“ aurois entendu d'autre finesse que de vous l'a-
“ vouer tout ingénument , & je me serois
“ bien gardée d'attendre & de mériter vos re-
“ reproches. Rendez-moi donc plus de jus-
“ tice , & tachez d'imiter la délicatesse que je
“ me suis prescrite avec vous. Croyez-vous
“ de bonne foi , que de mon côté je n'aye pas
“ eu mes inquiétudes sur votre compte ? Ima-
“ ginez-vous , par exemple , que j'aye vu de
“ sang froid vos assiduités chez la Présidente ;
“ que j'aye entendu sans alarme le récit de vos
“ soupers chez Hortense , de vos concerts chez
“ la Maréchale ? M'est-il échappé la moindre
“ plainte dans ces occasions ? je ne le crois pas.
“ La crainte de vous causer le plus léger cha-
“ grin , de vous contraindre , de troubler vos
“ plaisirs , m'a toujours retenue. C'est votre
félicité

“ félicité seule que j’envifage en vous aimant ;
 “ toute mon attention s’occupe à furpaffer mes
 “ rivales en agrémens , & à vous faire trouver
 “ auprès de moi des plaifirs fupérieurs à tous
 “ ceux qu’elles vous offrent. Comme les fem-
 “ mes ordinaires n’ont pour but , en amour ,
 “ que leur propre bonheur , ou l’intérêt de leur
 “ vanité , la jalousie chez elles tient de l’hu-
 “ mour & de la tyrannie. Qu’elle eft diffé-
 “ rente dans mon cœur ! mais auffi que le prin-
 “ cipe dont elle part eft oppofé ! Toutes , à la
 “ vérité , n’ont pas un Amant tel que le mien ,
 “ & ce n’eft fans doute qu’à lui que je dois la
 “ tranquillité dont je jouis. Mon cher Comte
 “ a le discernment jufte & le goût délicat ; ces
 “ deux qualités m’ont fans cefle raffurée contre
 “ toutes les entreprifes des autres femmes. Je
 “ ne fçais fi c’eft prudence ou vanité : mais je
 “ me fuis toujours flattée qu’il fcauroit faire la
 “ différence d’une Amante véritablement atta-
 “ chée , d’avec les femmes que la coquetterie
 “ feule conduit. Aux yeux d’un fat , une
 “ agacerie eft une avance : une politelfe ,
 “ une diftinction : la moindre louange , fouver-
 “ même ironique , lui paroît une déclaration :
 “ un goût frivole , une paffion véritable : fans
 “ délicateffe fur le choix des objets , tout ce
 “ qui porte l’air de bonne fortune eft en droit
 “ de lui plaire ; mais avec un homme qui vous
 “ refemble , tout eft réduit à fa jufte valeur :
 “ l’affectation ne paffe point pour le fentiment ,
 “ la

“ la fausseté pour la franchise , l'apparence
“ pour la réalité. Sa gloire n'est point la con-
“ quête de tous les cœurs ; peu jaloux de don-
“ ner du goût en général , dès qu'il a rencontré
“ la personne qui seule méritoit son hommage ,
“ c'est à toucher son cœur , à le conserver ,
“ à la distinguer qu'il met tout son étude.
“ Beaucoup d'autres pourront encore l'amuser ,
“ deviner l'objet de ses galanteries ; aucune ne
“ l'intéressera. Combien de fois me suis-je dit
“ à moi-même : le Comte est actuellement
“ chez Hortense ou chez la Présidente ; peut-
“ être même y reste-t-il avec plaisir ; une autre
“ que moi est donc l'occasion de son amusement
“ & de sa joie ; mais il est heureux , & cela
“ me suffit. L'intérêt qu'il y prend ne ressem-
“ ble point aux plaisirs qu'il goûte avec moi :
“ la sorte de bonheur que l'amour procure a
“ sa place séparée de tout ce qui ne se rappor-
“ te point à lui. Le Comte n'a pas avec
“ moi la même gayeté qu'avec les autres fem-
“ mes : ses regards , ses soins , ses moindres
“ gestes , dès que j'en deviens l'objet , pren-
“ nent une empreinte toute différente. Ainsi
“ loin de les haïr , je suis enchantée qu'elles
“ contribuent à diversifier ses plaisirs ; je leur
“ en fais même bon gré : je les chers , &
“ c'est lui que j'aime en elles. D'ailleurs ,
“ cher Comte , plus elles seront aimables ,
“ plus il sera flatteur que vous les fréquentiez ,
“ sans que votre goût pour moi diminue

Mais

“ Mais aurois-je à redouter de vous devenir un
 “ jour indifférente ? Alors si quelque chose
 “ pouvoit me consoler de la perte de votre cœur ,
 “ ne devroit-ce pas être le mérite & la beauté
 de ma rivale !

“ Seroit-ce la Présidente que vous me préfé-
 “ reriez ? Elle est enjouée , vive , agréable ;
 “ mais elle est tout cela par tempérament.
 Sera-ce Hortense ? Ses yeux sont tendres & lan-
 “ guissans ; elle a des graces , de la douceur :
 “ mais c’est de la nature seule qu’elle tient tous
 “ ces avantages. Enfin ai-je à redouter la
 “ la Maréchale ? elle joint à la vérité , à la
 “ noblesse de la taille l’art de se parer ; elle est
 “ piquante & spirituelle ; mais c’est l’habitude ,
 “ l’envie d’être remarquée de tous les hommes ,
 “ d’humilier les femmes qui lui donnent tout
 “ son mérite. Examinez à présent quelle est
 “ chez moi la source du peu d’avantages que
 “ vous m’avez trouvés. C’est l’amour seul à
 “ qui je les dois. C’est lui seul qui leur a donné
 “ l’être & qui leur donne leur valeur : c’est à
 “ lui que je dois cette vivacité dont vous seul
 “ sentez le véritable prix ; c’est lui qui met
 “ dans mes yeux cette impression de tendresse ,
 “ si capable d’en inspirer à celui qui en est
 “ l’objet. Lui seul donne de la noblesse à ma
 “ démarche , des agrémens à ma parure , de
 “ l’éclat à ma beauté , de l’enjouement à mon
 “ esprit , de l’expression à mon silence. Sans
 “ lui

“ lui tout est pour moi , tout est chez moi ,
“ sans vie , sans action. En un mot , Comte ,
“ c’est à vous à qui je dois tout , & rien a la
“ nature , au hasard , ni à la vanité. Je vou-
“ drois que tous les autres hommes m’offrissent
“ leurs hommages , pour vous les sacrifier.
“ Mais puisque vous voulez paroître encore
“ douter de mes sentimens , exercez un em-
“ pire que j’aime à reconnoître : parlez , je ne
“ je reçois plus chez moi l’objet de vos inqui-
“ études. Et n’allez pas croire au moins que je
“ veuille vous faire envisager ceci comme un
“ sacrifice ; quand cette résolution me couteroit
“ le moindre effort , de la façon dont je vous
“ aime , comptez que tous les sacrifices que je
“ pourrois vous faire , ne serviroient qu’à resser-
“ rer encore davantage les liens qu m’attach-
“ ent à vous.

Voilà , je crois , Marquis , la seule espece de
jalousie qu’il soit beau de ressentir & d’exciter.

L E T T R E X X X I I I .

U N silence de dix jours , Monsieur ! mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon . . .

L'application que vous avez faite de mes conseils a donc été heureuse ; je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas , c'est que le refus qu'on vous fait d'un aveu vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* est donc une chose bien précieuse à vos yeux ; depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentimens de la Comtesse , & vous avez réuffi ; vous connoissez son penchant pour vous , que vous faut-il davantage ? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus sur son cœur ? En vérité je vous trouve bien singulier : car enfin , sçavez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé. Je ne vous comprends pas : aux yeux d'un Amant délicat , ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le seroit une déclaration positive. Voulez-vous connoître vos véritables intérêts ? loin de persécuter une femme sur ce point , attachez-vous , comme je vous lai déjà dit , à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant que de lui faire remarquer , avant que de la
mettre

mettre dans la nécessité de se l'avouer a elle-même. Eh ! peut-on éprouver une situation plus délicieuse , que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier , s'échauffer par degré , s'atiedir enfin ; quelle volupté de jouir en secret de tous ces mouvemens , de les diriger augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de sa victoire , avant même que la belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite. Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi , Marquis , agissez auprès de la Comtesse , comme si l'aveu lui étoit échappé. A la vérité l'on ne vous aura point dit , *je vous aime* ; mais c'est parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reste tout ce qu'il falloit pour vous le persuader. Combien parmi nous ont accordé des faveurs avant que de vouloir prononcer ce mot fatal !

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles desirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant , que vous avez envie de nous en instruire ; mais que voulez-vous ? les hommes , ingénieux à se donner des entraves , ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur passion ; & , quelques idées que l'on se soit formées de notre façon de penser , cet aveu nous humilie toujours ; car pour peu que nous ayons d'expérience , nous en sentons toutes les conséquences. Le *je vous aime* ,

aime, en lui-même n'est pas criminel à la vérité ; mais ses suites nous effrayent. Le moyen de se les dissimuler ! Comment s'aveugler sur les engagemens qu'il entraîne !

Au surplus , prenez-y bien garde ; votre persévérance à exiger cet aveu est moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité ; je vous défie de nous tromper sur les véritables motifs de vos instances. La nature nous a fait présent d'un instinct admirable ; il nous fait discerner , avec justesse, tout ce qui naît de la passion, d'avec ce qui lui est étranger. Toujours indulgentes sur les effets que produit un amour que nous avons inspiré , nous vous pardonnerons les imprudences , les emportemens ; que sçais-je moi , toutes les folies dont vous êtes capables , vous autres Amans ; mais vous nous trouverez toujours intraitables , dès que notre amour propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit ! vous nous révoltez par les choses les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des minuties , & vous empêche de jouir des vrais avantages. Contentez-vous , croyez-moi , de vous enivrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable ; goûtez , sans la tyranniser , le plaisir de le lui cacher à elle-même ; jouissez de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime* , qu'y gagnerez-vous ? votre incertitude finira-t-elle ?

sçaurez-

sçavez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour ? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté , que la bouche seule prononce ? jamais vous ne le ferez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. Pour tout dire , en un mot , les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons ce sont ceux qui nous échappent.

L E T .

L E T T R E X X X I V .

VOUS voilà au comble de la joie ? C'est une chose bien décidée , on vous sacrifie votre rival , & vous triomphez Que votre vanité est prompte à se flatter ! Je rirois bien si votre prétendue victoire aboutissoit à vous faire donner un jour votre congé : car , si malheureusement ce sacrifice dont vous vous glorifiez aujourd'hui , n'étoit qu'une feinte ; si la Comtesse vous avoit pris seulement pour réveiller , dans le cœur du Chevalier , un amour qui commençoit à y languir ; si vous n'étiez que l'occasion de la jalousie de l'un , que l'instrument de l'artifice de l'autre , croiriez-vous que ce fût un miracle ? Tous les hommes pensent comme vous : ils se figurent que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival , suppose leur supériorité sur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice n'est qu'une ruse ? souvent même celui qui en est la victime s'en applaudit aussi sincèrement que le vainqueur. Si par hazard il est sincère ce sacrifice , de deux choses l'une ; ou la Belle avoit aimé ce rival , ou elle ne l'avoit pas aimé. Au premier cas , dès qu'elle le quitte , c'est une preuve quelle ne l'aimoit plus ; alors quelle gloire tirer d'une pareille préférence ? Si elle ne l'avoit pas aimé , que conclure à votre avantage

tage de cette prétendue victoire ? Dans les deux cas vous la remportez sur un homme qui lui étoit indifférent , & qui peut-être même en étoit haï.

Il est encore une autre occasion où vous pouvez être préféré , sans que la preference soit plus glorieuse ; c'est lorsque la vanité de l'objet de vos vœux est plus forte que son penchant pour vous. Je le dis à notre honte ; rarement un Amant qui n'a que son amour pour tout mérite , tient-il long-tems contre un homme que l'on désigne par son rang, qui a des gens ; des terres , de la naissance. La médiocrité de la fortune d'un Amant peut-elle faire rougir une femme ? Hésite-t-elle à avouer son vainqueur , à se faire un mérite de le sacrifier ? Je le prédis , elle ne sera embarrassée que du choix dans les bonnes raisons qu'elle aura de le quitter. A Dieu ne plaise cependant que je pense que ce soit à de pareils motifs que vous deviez le succès dont vous me faites part. Je crois la Comtesse trop sincèrement éprise pour que la préférence que vous obtenez , ne soit pas l'effet de son goût & de votre mérite ; mais j'ai voulu vous faire voir combien de fois on rougiroit de son triomphe , si l'on en connoissoit la véritable cause.

L E T T R E X X X V .

C E n'est donc plus le Chevalier qui fait l'objet de vos inquiétudes : la Comtesse recoit chez elle beaucoup plus d'hommes que de femmes , & cette conduite vous allarme.... Croyez-moi , loin de vous en plaindre , fortifiez-la dans cette habitude. J'ai vu des femmes même conseiller à leurs amies de faire leur compagnie d'hommes choisis , & de voir le moins de femmes qu'il leurs seroit possible , persuadées que les flatteries des premiers seront toujours moins dangereuses pour une jeune personne que l'exemple & les conseils de celles-ci.

Il est peu de femmes qui ne se soient compromises , les unes par des imprudences , les autres par des fautes réelles. L'un & l'autre est égal pour le Public : il les range dans la même classe , & ne prend pas meilleure opinion de celles qui les fréquentent. Le repos de la Comtesse & le vôtre ne seroient pas moins exposés que sa réputation. Les tracasseries qui regnent dans ces sociétés , l'envie que toutes les femmes se portent les unes aux autres , vous exposeroient à des désagréments sans fin. Auroit-elle quelques avantages sur elles ? Comme elles en seroient continuellement frappées , & de plus près , leur jalousie redoubleroit , ses meilleures qualités deviendroient l'objet des raille-

ries les plus piquantes ; son penchant pour vous, sa fidélité , ses attentions ne recevroient que des éloges ironiques , bien plus capables de l'en faire rougir que toutes les fleurettes des hommes les plus aimables. Au contraire le desir de mériter l'estime de ces derniers , la crainte d'être pénétrée par ceux qui pourroient avoir des vues , la fermeté d'ame qu'on acquiert dans leur commerce , soutiennent la fidélité d'une femme , l'affermissent dans ses principes , & font souvent d'une Maîtresse aimable l'amie la plus solide.

J'irai plus loin , aux risques de vous scandaliser ; je suis très-perfuadée que la société des femmes mêmes les plus raisonnables peut devenir très-dangereuse pour une jeune personne. La vertu ne détruit point chez nous ce fond d'envie qui fait en morale le caractère distinctif de notre sexe : on peut être très sage , & cependant rester toujours envieuse , conséquemment méchante. La jeune personne , à la vérité , n'a pas à craindre avec ces *honestas* des conseils contraires à la vertu ; mais elle court un autre danger qu'elle ne doit pas moins redouter. Presque toutes celles qui prennent dans le monde l'état de *raisonnables* , sont , ou sur le retour , ou disgraciées du côté de la figure , ou partagées d'un caractère dur & incompatible avec tout ce qui compose la personne aimable. Ces trois especes ont à-peu-près les mêmes

mêmes intérêts & toujours mêmes intentions : c'est décrier les femmes célébrées , & qui leur enlèvent tous les hommages. Elles commencent par affecter un grand mépris pour les agrémens de la figure & les graces de la jeunesse ; elles continuent par faire valoir la supériorité des qualités solides dont elles se piquent. Mais , voyant que les hommes sont assez peu délicats pour donner la préférence à la beauté , aux talens agréables , à l'enjouement , elles finissent par diminuer , autant qu'il leur est possible , tous ces avantages dans les jeunes personnes. Cē sont les *Celeno* de la Fable ; elles gâtent tout ce qu'elles touchent. Je joins ici le double d'une Lettre qui répond à merveille à ma pensée. Il est inutile de vous dire comment elle m'est parvenue : j'ai toujours eu soin de recueillir tout ce qui tend à développer les replis du cœur.

“ Plus j'y pense , ma chere amie , plus je
 “ me persuade que nous nous trompons dans le
 “ chemin que nous avons pris pour arriver à
 “ notre but. Des ironies fréquentes , des epi-
 “ grammes continuelles , une haine déclarée ne
 “ me paroissent point des armes propres à dé-
 “ truire les avantages que notre ennemie com-
 “ mune trouve dans sa jeunesse & dans quel-
 “ ques minces attraits. La conduite que nous
 “ tenons décele trop nos intentions : elle peut
 “ nous rendre odieuses , & si nous lui déclarons

“ une guerre ouverte , peut-être aurons-nous la
“ douleur de voir la compassion s’unir aux autres
“ sentimens qu’elle a déjà excités. Suivons
“ désormais une route toute opposée , recher-
“ chons son commerce , devenons ses amies :
“ efforçons-nous de gagner sa confiance ; usons
“ du crédit que l’âge doit naturellement nous
“ donner sur une jeune personne. Enfin tâ-
“ chons de parvenir à la gouverner & à devenir
“ ses confidentes. Avec de l’adresse & de la
“ patience je répondrois que nous l’amènerons
“ un jour à ne plus voir , penser , sentir que
“ par nous. Notre triomphe est assuré , si
“ nous pouvons lui donner de l’indifférence pour
“ ces vains agrémens , dont nous lui ferons
“ sentir toute la frivolité : substituons aux gra-
“ ces dont la nature l’a comblée , le goût des
“ grandes qualités , la circonspection à la viva-
“ cité , le sophisme au sentiment , la défiance à
“ l’épanchement , le ton raisonneur à la fine
“ plaisanterie. En un mot rendons-la si solide ,
“ si estimable , que nous rompions cet enchante-
“ ment qui attire & qui fixe tous les hommes
“ auprès d’elle. Nous risquons , il est vrai ,
“ de faire une femme essentielle de celle qui ne
“ devoit être qu’amusante & jolie ; mais au-
“ rons-nous quelque chose à désirer ? Nous
“ l’aurons accoutumée à outrer ses meilleures
“ qualités , toutes ses vertus seront déplacées ;
“ & , si je ne me trompe , nous la verrons
“ dans peu plus ridicule & aussi peu fêtée que
“ si

“ si elle étoit laide & vieille. Voilà , ma chere
 “ amie , le parti que m’a paru le plus prudent.
 “ Montrer de la jalousie , c’est avouer la su-
 “ périeurité de sa rivale ; la détruire , en pa-
 “ roissant vouloir la perfectionner , c’est le
 “ chef-d’œuvre de l’art & le comble de la sa-
 “ tisfaction.

Que dites-vous , Marquis , de ces princi-
 pes ? Si je vous nommois la personne dont ils
 partent , vous ne me croiriez pas , tant sa ré-
 putation est bien établie dans le sens contraire.
 C’est une femme qui passe pour être sans pas-
 sions , sans prétentions ; c’est , dit-on , la can-
 deur , la franchise même , rien de plus pur que
 ses principes , rien de plus indifférent que son
 cœur , rien de plus sincere en amitié. Après
 cela croyez aux vertus !

L E T T R E X X X V I .

ME le pardonneriez - vous , Marquis ? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choses bien à cœur ! Quelques imprudences vous ont , dites-vous , attiré la colere de la Comtesse & votre inquiétude est extrême. Vous lui avez baisé la main avec un transport dont tout le monde s'est apperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches sur votre indiscretion ; & des préférences marquées pour elle , toujours offensantes pour les autres femmes , vous ont exposé aux railleries piquantes de la Marquise sa belle-sœur. Voilà , sans contredit , de terribles événemens Quoi vous êtes assez simple pour vous croire perdu sans ressource sur les dehors d'un courroux apparent ? vous n'avez pas même soupçonné qu'intérieurement vous étiez justifié ? C'est donc à moi à vous en convaincre , & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges mysteres sur notre compte. Mais après tout , je n'entends point , en vous écrivant , faire toujours l'apologie de mon sexe. C'est de la franchise que je vous dois : je vous en ai promis ; je m'acquitte.

Une femme est continuellement agitée par deux passions inconciliables ; le desir de plaire , & la crainte du deshonneur. Jugez de notre
embarras.

embarras. D'un côté, nous brûlons d'avoir des spectateurs de l'effet de nos charmes : sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons & de tous les hommages que l'on nous rend. Sca-vez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction ? C'est la déolation de nos rivales : les indiscretions, qui décelent les sentimens que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir : & de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux ! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole ! On ne con-noît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en récompensent. Seule, & de sangfroid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroisoit si jalouse, eussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en récompensera par les préféren-

ces ; elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoissance , mais elle feront en effet les preuves de son attachement ; on craint de paroître ingrate , & l'on devient tendre.

Croirez-vous encore , après cela , que ce soient vos indiscretions qui nous fâchent ? Si nous en paroissions blessées , il faut bien que nous payions le tribut à la représentation ; vous seriez le premier à blâmer une indulgence excessive : mais gardezvous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occasions , ce seroit véritablement nous offenser. Nous vous recommandons la discrétion & la prudence , n'est-ce pas notre rôle ? Est-il besoin de vous dire quel est le vôtre ? L'on m'a souvent dit que prendre les loix à la lettre , ce n'étoit pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions , dès que vous sçaurez les interpréter.

L E T -

L E T T R E X X X V I I .

EN F I N mes prédictions s'accomplissent : la Comtesse ne sa bat plus qu'en retraite ; vous croyez quelle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver ? Vous avez beau la compromettre par des préférences marquées , par l'imprudence des témoignages de votre passion ; elle ne trouve plus de force pour vous en gronder , la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche ; & sa colere est si aimable , que vous faites tout pour la mériter. Que je partage avec vous de bon cœur la joie que vous donne un pareil succès ! Mais si vous l'estimez , faites que ces procédés , tout flatteurs qu'ils sont pour vous , ne durent pas long-tems. Que les femmes qui veulent prendre soin de leur réputation , entendent mal leurs véritables intérêts ! Pourquoi multiplier ainsi , par une incredulité affectée , les occasions de faire médire d'elles ? Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le temps où elles sont tendres , qui donne atteinte à leur réputation ? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du penchant qu'elles ont inspiré , leur font plus de tort dans le monde , que leur défaite même : en restant incredules , mille imprudences les compromettent : elles dépensent leur réputation en détail. Un Amant ne ménage rien dès qu'il trouve l'oc-

casion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressemens les plus indiscrets & les préférences les plus marquées lui paroissent les meilleurs moyens d'y réussir, mais peut-il les employer sans que tout le monde s'en apperçoive, sans que toutes les autres femmes en soient offensées, & qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans? Dès que les préliminaires sont réglés, c'est-à-dire, sitôt que nous commençons à nous croire sincèrement aimées, rien ne paroît au dehors, rien ne transpire; si l'on s'apperoit de nos liaisons, si l'on y entend finesse, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un temps perdu pour l'amour; admirez la bisarrerie de tout ceci: ce sont précisément les efforts que l'on a faits pour conserver sa vertu qui nuisent à la réputation. Pourquoi l'exposer à tous ces inconvéniens? Ne faudra-t-il pas également se rendre à la fin?

Mes remarques, je le sens bien, n'auroient pas été proposables dans ces temps où la mal-adresse des hommes rendoit bien des femmes intraitables; mais aujourd'hui que l'audace des assailans nous laisse si peu de ressource, aujourd'hui qu'il est bien avéré que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables, pourquoi s'exposer aux longueurs d'un siège en forme, lorsqu'il est certain qu'après bien des travaux & des désastres il faudra capituler. Que votre aimable

mable Comtesse y fasse attention : elle verra à quel danger l'expose une plus longue défiance de vos sentimens : il faut la forcer à vous croire par le soin qu'elle doit avoir de sa réputation , & peut être encore mieux en lui fournissant une raison de plus de vous accorder une confiance qu'elle a sans doute bien de la peine à vous refuser.

L E T -

L E T T R E X X X V I I I .

QU O I ! Marquis , ma derniere Lettre vous
 a scandalisé ? vous voulez à toute force qu'il ne
 soit pas impossible de trouver dans notre siecle
 des femmes vertueuses ! . . . Eh mais ! vous ai-
 je jamais dit le contraire ? En comparant les
 femmes à des places assiégées , ai-je avancé qu'il
 n'eussent été prises ? Comment l'aurois-je pu
 dire ? Il y en a qui n'ont jamais été attaquées.
 Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je
 m'explique cependant , afin que vous ne me chi-
 canniez plus : voici ma profession de foi sur cet
 article. Je crois fermement aux femmes sages ,
 dans le cas où elles n'auront eu ni tempérament,
 ni passion violente , ni liberté , ni mari haïssable.
 Il me prend envie de vous faire part à cette oc-
 casion d'une conversation assez vive que j'eus sur
 cette matiere , étant encore fort jeune , avec
 une prude qu'une aventure d'éclat venoit de dé-
 masquer. J'étois sans expérience alors , & je
 jugeois encore les autres avec cette sévérité que
 l'on conserve jusqu'à ce que quelques fautes per-
 sonnelles nous aient donné plus d'indulgence pour
 le prochain. Je m'étois avisée de fronder sans
 ménagement la conduite de cette femme : elle
 le scut : nous nous voyions quelquefois chez
 une de mes parentes. Un jour elle me prit en
 particu-

particulier ; & voici la petite harangue qu'il me fallut effuyer : elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

“ Ce n'est point pour vous reprocher les discours que vous avez tenus sur mon compte ,
 “ que je veux vous entretenir sans témoins , me
 “ dit-elle : c'est pour vous donner des avis dont
 “ vous sentirez un jour toute la solidité. Vous
 “ avez blâmé ma conduite avec une sévérité ,
 “ vous me regardez actuellement avec un dé-
 “ dain qui m'annonce combien vous vous enor-
 “ gueillissez de n'avoir point encore donné de
 „ prise sur vous. Vous croyez avoir de la vertu ,
 “ & que cette vertu ne vous abandonnera jamais.
 “ Ce font-là , ma chere enfant , de pures illusions de votre amour propre. Je me crois
 “ obligée d'éclairer votre inexpérience , & de
 “ vous faire appercevoir que , loin d'être sûre
 “ de cette vertu qui vous rend si sévère , vous
 “ ne pouvez pas meme encore vous assurer si
 “ vous en avez. Ce début vous étonne ; prêtez-moi votre attention , vous conviendrez
 “ bientôt de la vérité de ce que je vous dis.

“ Personne jusqu'à présent ne vous a parlé
 “ d'amour ; un miroir seul vous a dit que vous
 “ étiez jolie. Votre cœur , je le vois , à l'air
 “ d'indifférence répandu sur votre personne ,
 “ ne s'est point développé , ou , pour mieux
 “ dire , le cri de la nature ne s'est pas encore
 “ fait

“ fait entendre. Tant que vous resterez dans
 “ cette situation , tant qu’on vous gardera à
 “ vûe , comme l’on fait , je réponds de vous.
 “ Mais quand le cœur aura parlé , quand ces
 “ yeux enchanteurs par eux-mêmes auront reçu
 “ du sentiment la vie & l’expression , dès qu’ils
 “ parleront le langage de l’amour , qu’une in-
 “ quiétude intérieure vous agitera , & que des
 “ desirs à demi étouffés par les scrupules d’une
 “ bonne éducation , vous auront fait rougir plus
 “ d’une fois en secret , alors votre sensibilité ,
 “ les combats que vous rendrez pour la vaincre ,
 “ diminueront votre sévérité pour les autres ;
 “ leurs fautes vous paroîtront plus excusables.
 “ Le sentiment de votre foiblesse ne vous per-
 “ mettra plus de regarder votre vertu comme
 “ infaillible. Votre étonnement ira plus loin :
 “ le peu de secours que vous tirerez de cette
 “ vertu contre un penchant trop impétueux ,
 “ vous fera douter si vous en avez jamais eu.
 “ Peut-on assurer qu’un homme est brave tant
 “ qu’il ne s’est pas battu ? Il en est de même
 “ de nous. Les attaques que l’on nous livre
 “ donnent seules l’être à notre vertu , comme
 “ le danger le donne à la valeur. Tant qu’on
 “ n’a point vu l’ennemi , on ignore jusqu’à quel
 “ point il est redoutable , & quel sera le degré
 “ de résistance que nous pourrons lui opposer.
 “ Ainsi , pour qu’une femme puisse se flatter
 “ d’être essentiellement vertueuse & sage par
 “ ses

“ ses propres forces , il faut qu’aucun danger ,
 “ quelque grand qu’il soit , aucun motif , quel-
 “ que pressant qu’il puisse être , aucun pré-
 “ texte ne soit capable de la faire succomber.
 “ Il faut que l’occasion la plus favorable, l’amour
 “ le plus tendre , la certitude du secret , l’esti-
 “ me , la confiance la plus parfaite en celui qui
 “ les attaque ; il faut que tous ces avantages
 “ réunis ne puissent rien sur son courage. En-
 “ forte que pour scavoir s’il est une femme ver-
 “ tueuse dans la vraie signification du mot , on
 “ doit en supposer une qui échappe à tant de
 “ dangers rassemblés ; car se seroit pour elle
 “ n’avoir rien fait que d’avoir résisté , ou à
 “ l’amour sans avoir d’amour , ou au tempéra-
 “ ment faute d’occasion. Sa vertu seroit tou-
 “ jours incertaine tant qu’elle n’auroit pas été
 “ attaquée en même temps avec toutes les armes
 “ qui pouvoient la vaincre. On pourroit tou-
 “ jours dire que , si elle eût été d’une autre
 “ constitution , elle n’auroit pas résisté à l’amour
 “ ou que s’il s’étoit présenté une occasion favora-
 “ ble , sa vertu n’auroit été qu’une feinte.

A ce compte , lui dis-je , il n’y auroit pas une
 seule femme vertueuse ; car je ne crois pas
 qu’on puisse en trouver une qui ait jamais eu
 tant d’ennemis à combattre à la fois. “ Cela
 “ peut être , me répliqua-t-elle ; mais en sça-
 “ vez-vous la raison ? C’est qu’il n’en faut pas
 “ tant

“ tant pour nous vaincre ; un seul de ces enne-
“ mis suffit.

J'insistai. Vous prétendez donc que notre vertu ne dépend pas de nous , puisque vous la faites dépendre de l'occasion , & d'autres causes étrangères à notre volonté ? “ Sans
“ doute ; je vous le demande : êtes-vous la
“ maîtresse de vous donner une constitution vive
“ ou tranquille ? Etes-vous libre de vous dé-
“ fendre d'une passion violente ? Dépend-il de
“ vous d'arranger toutes les circonstances de vo-
“ tre vie de façon à ne jamais vous trouver seule
“ avec un Amant que vous adoriez , qui con-
“ noisse ses avantages , & qui en profite ? Dé-
“ pend-il de vous d'empêcher que ses empressé-
“ mens , je les suppose même innocens d'abord ,
“ ne produisent sur vos sens l'effet qu'ils doivent
“ nécessairement y faire ? Non assurément :
“ soutenir le contraire , ce seroit dire que le fer
“ est le maître de ne pas céder à l'aimant. Et
“ vous prétendez que votre vertu est votre ouv-
“ rage ? Que vous pouvez-vous attribuer la
“ gloire d'un avantage qui peut à tout instant
“ vous être enlevé ! La vertu des femmes ,
“ comme tous les autres biens dont nous jou-
“ issons , est un don du ciel : c'est une faveur
“ qu'il pouvoit nous refuser. Sentez donc com-
“ bien vous êtes déraisonnable , en vous en glo-
“ rifiant ; connoissez toute votre injustice , lors-
“ que vous maltraitez si cruellement celles qui
“ ont

“ ont eu le malheur d’apporter en naissant un
 “ penchant indomptable à l’amour , qu’une
 “ passion violente a surprises , ou qui se sont
 “ trouvées dans ces malheureux instans d’où
 “ vous ne seriez pas sortie avec plus de gloire.

“ Voulez-vous que je vous donne une autre
 “ preuve de la justesse de mes idées ? Je la
 “ puiserai dans votre propre conduite. N’êtes-
 “ vous pas dans la persuasion la plus intime
 “ que toute femme qui veut rester vertueuse ne
 “ doit jamais donner prise sur elle ? qu’elle doit
 “ s’observer exactement sur les moindres бага-
 “ telles , parce que vous sçavez qu’elles con-
 “ duisent à se permettre des choses plus impor-
 “ tantes ? Il est bien plus sûr pour vous d’ôter
 “ aux hommes l’envie de vous attaquer , en
 “ affectant un dehors sévère , que de vous dé-
 “ fendre de leurs attaques. La preuve de ce
 “ que je dis , c’est qu’on donne aux filles dans
 “ l’éducation le plus de frein pour les retenir
 “ qu’il est possible d’en imaginer. On fait
 “ plus : une mere prudente ne se repose , ni
 “ sur les principes de sa fille , ni sur la crainte
 “ du déshonneur , ni sur la mauvaise opinion
 “ qu’elle lui donne des hommes ; elle la met
 “ dans l’impossibilité de succomber à la tenta-
 “ tion. Quelle est la raison de tant de précau-
 “ tions ? Cette mere craint la fragilité de son
 “ élève , si elle l’expose un instant au danger.
 “ Et malgré tous les obstacles dont elle l’en-
 “ vironne ,

“ vironne , combien de fois n'arrive-t-il pas
“ que l'amour les surmonte tous. Une fille bien
“ élevée , disons mieux , bien gardée , s'enor-
“ gueillit de sa vertu , parce qu'elle imagine ne
“ la devoir qu'à elle-même ; mais presque tou-
“ jours c'est un esclave rigoureusement en-
“ chaîné , qui veut qu'on lui sache gré de ce
“ qu'il ne prend pas la fuite.

“ Dans quelle classe trouvez-vous les filles
“ perdues ? Dans celle où elles ne sont pas assez
“ riches , ou assez heureuses pour être envi-
“ ronnées sans cesse de tous les obstacles qui
“ vous ont sauvée. Dans celle , où les hom-
“ mes les ont attaquées plus hardiment , plus
“ facilement , plus fréquemment ; par consé-
“ quent avec toutes sortes d'avantages ; dans
“ celle où les impressions de l'éducation , l'ex-
“ emple , la fierté , le desir d'un établissement
“ heureux ne les soutenoient pas. Deux por-
“ tes plus bas , vous naissiez cette femme que
“ vous regardez avec tant de dédain : peut-être
“ dans deux jours tous les secours étrangers qui
“ soutiennent cette vertu dont vous vous enor-
“ gueillissez , ne seront que des barrières im-
“ puissantes , & vous deviendrez plus mé-
“ prisable qu'elle , puisque vous aurez eu
“ plus de moyens de vous garantir de ce mal-
“ heur.

“ Je

“ Je ne vous enleve cependant pas le mérite
 “ de votre vertu , pour vous empêcher d’y
 “ rester attachée ; en vous convainquant de
 “ votre fragilité , je ne veux obtenir de vous
 “ qu’un peu d’indulgence pour celles qu’un
 “ penchant trop impétueux , ou que le mal-
 “ heur des circonstances a précipitées dans un
 “ état si humiliant à leurs propres yeux. Mon
 “ seul but est de vous faire sentir que vous
 “ devez moins vous glorifier de posséder un
 “ avantage que vous devez pas à vous-mê-
 “ me , & dont peut-être demain vous ferez
 “ privée.”

Elle alloit continuer , quelqu’un nous inter-
 rompit. Bientôt ma propre expérience me fit
 connoître que je ne devois pas avoir si bonne
 opinion de bien des vertus qui m’en avoient
 imposé auparavant , à commencer par la mi-
 enne.

L E T T R E XXXIX.

JE l'ai senti comme vous , Marquis ! Quoique les idées que je vous communiquai hier , paroissent vraies dans la spéculation , il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages , mais par l'intime conviction qu'elles sont libres & maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadent au soldat qu'il sera vaincu , qu'on l'excite à se battre avec courage ? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma Lettre avoit un intérêt personnel à faire recevoir son système ? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnemens avec des yeux philosophiques , ils paroîtront au moins spécieux : mais il seroit à craindre qu'en nous permettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu , nous ne parvinssions à mettre en problème des règles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Persuader aux femmes , que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu , ne seroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver , je veux dire la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale ; aussi ne peut-elle guères servir
dans

dans l'usage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, des révolutions éprouvées, vous êtes sûr que l'on vous aime. Vous avez excité un de ces momens d'attendrissement, où la Comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre. On a fait plus, on a laissé échapper mille temoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître; vous êtes le plus heureux des hommes.... Si vous sçaviez avec combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore.

Cependant, voulez vous que je vous le dise? la façon dont cette affaire tourne, commence à m'allarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavalierement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût léger & passager, & non pas une passion en règle, & je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous vous conduisez avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connoissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractère entrent dans les motifs de votre liaison, & se réunissent

unissent aux charmes de la personne pour vous rendre éperduement amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laisse pas assez d'aisance ; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop-tôt de nouvelles prétentions , & la Comtesse par de nouveaux combats ranimera sans doute votre liaison. Une paix trop constante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur , la passion disparoît , la langueur succede , l'ennui perce , & le dégoût termine tout.

L E T -

L E T T R E X L.

MADAME de Sévigné ne se trouve donc pas de mon avis sur les causes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connoissent que du beau côté, & que les sens ne sont jamais entrés pour rien dans leurs liaisons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *système*, seroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conséquence.

Affurément voilà, Marquis, des reproches bien graves; mais sont-ils fondés; c'est ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lû mes Lettres dans l'esprit qu'elles ont été écrites. Moi, des systèmes! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur. je n'ai jamais été assez appliquée pour en composer. J'imagine d'ailleurs qu'un système n'est autre chose qu'un songe philosophique; regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? en ce cas nous sommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité; &, pour y réussir, mon dessein n'est point de surprendre l'esprit, j'inter-
roge

roge le sentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la singularité de quelques-unes de mes propositions , qui m'auront parues si évidentes , que je n'aurai pas pris la peine de les prouver : mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie le plus ou le moins de vérité ?

Au surplus , je crains si fort les discussions en forme , que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît , dites-vous, nombre de Métaphysiciennes ; tenez , je lui passe ses exceptions pourvû qu'elle me laisse la thèse générale. J'avouerai même , si vous l'exigez , qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espece. Je ne les critique point ; on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer ; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les , vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas , ou ne les porte plus à la galanterie , leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît insensible à l'amour , que parce qu'elle a dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude * , dit-on , n'a pas toujours été indifférent

* *Grand-Maitre de l'Artillerie.*

fèrent à Madame Sévigné. Sa tendresse extrême pour Madame de Grignan l'occupe à présent toute entière.

Suivant elle, au reste, je suis donc bien coupable envers les femmes ? En personne charitable j'aurois dû dissimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon sexe, où, si vous l'aimez mieux, que mon sexe m'a fait découvrir en moi. Mais de bonne foi croyez-vous, Marquis, que si ce que je vous ai dit là-dessus devenoit public, les femmes en fussent offensées ? Connoissez-les mieux ; toutes au contraire y trouveroient leur compte. Leur dire que c'est par un instinct mécanique qu'elles sont portées à la galanterie, n'est-ce pas les mettre à leur aise ? n'est-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de sympathie, qu'elles sont si charmées de donner pour excuses de leurs égaremens, & auxquels je crois cependant si peu, parce que je suis très-persuadée qu'on peut leur résister ? En soutenant que l'amour est l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité : vous les rendriez responsables de leur bon ou de leur mauvais choix.

Oui, je le répète, toutes les femmes seroient contentes de mes Lettres. Les Métaphysiciennes, c'est-à-dire, celles que le Ciel a favorisées d'une heureuse constitution, y reconnoîtroient

avec plaisir leur supériorité sur les autres femmes ; elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une matiere moins délicate , croiroient sans doute me devoir quelque reconnoissance d'avoir révélé un mystere qui leur pesoit en secret. On leur a fait un devoir de dissimuler leur penchant : elles sont aussi jalouses de ne pas manquer à ce devoir , qu'attentives à ce qu'il ne leur fasse cependant rien prendre du côté des plaisirs ; leur intérêt est donc qu'on les devine , sans qu'elles se compromettent : ainsi quiconque développera leur cœur , leur rendra un service essentiel : je suis même très-convaincue que celles qui dans le fond auroient les sentimens les plus conformes aux miens , seroient les premières à se faire un honneur de les combattre , & je leur aurois fait ma cour de deux façons qui leur seroient également agréables ; en adoptant des maximes qui flattent leur penchant , & en leur fournissant l'occasion de paroître les combattre.

Enfin , Madame de Sévigné prétend que mon *système* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité , je ne comprends pas comment , avec la justesse d'esprit qu'on lui connoît , elle a pû se livrer à cette idée. En dépouillant , comme je le fais , l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire , en le faisant envisager comme l'effet du tempérament , du caprice

price & de la vanité ; en vous détrompant sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité ; n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le fera-t-il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu : je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Législateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affaiblir le pouvoir des femmes sur ses Concitoyens qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort : puis-qu'on me prend pour une femme à système, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc, pour un instant, sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matieres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion ? Les gens sévères ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est ce pas dans ce dessein que les Platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siècles, pour justifier les passions, n'en a-t-on pas fait l'apothéose ? Que fais-je, moi ? J'ose décrier la superstition accréditée ! je brise l'idole. Quelle témérité ! Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont

j'attaquois le culte favori ? Il me semble voir tous les Pédants du pays Latin crier à l'hérésie contre Descartes , parce qu'il décrioit les facultés occultes de l'ancienne Philosophie. Conséquemment ce ne seroit pas comme faux , que mes principes pourroient être combattus ; mais comme capables de détruire l'empire des femmes sur les cœurs , & de dissiper des illusions qu'elles ont tant d'intérêt de conserver. J'en suis fâchée pour elles ; il étoit beau , lorsqu'elles ressentoient les impressions de l'amour , d'être exemptes d'en rougir , & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre humanité ? Pourquoi la méconnoître , & chercher dans les Cieux la cause de leurs foiblesses ? Restons sur la terre , nous l'y trouverons , & c'est-là sa place.

A la vérité , je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour ; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils ; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour ; j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire , j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous , & l'expérience me justifiera. Je sçais parfaitement qu'on en euse tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode ? On commence par les tromper :

per : on veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits. On leur dépeint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait, qui étale des sentimens délicats, qui prenne un dehors modeste & respectueux, la jeune personne à laquelle on aura tenu ces discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, vous verrez, si elle est sincère, que les sentimens que ce monstre a excités dans son cœur, ne seront point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon, & le malheur est qu'on ne peut guères faire autrement. On évite avec un soin infini de les avertir, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens, & que ce seront-là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t-il de-là? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défenses. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable étoit celui dont on ne leur avoit point parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui? Ce n'est pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh ! que pourroit un

Amant , si la Belle qu'il attaque n'étoit pas d'abord séduite par ses propres desirs ?

Ainsi , Marquis , quand je dis aux femmes que c'est le physique qui chez elles est la principale cause de leurs foiblesses , il s'en faut beaucoup que je leurs conseille de suivre ce penchant ; au contraire c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors ; que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant ; mais qu'il se verra trahi par les siens. En un mot , en réduisant à leur juste valeur les sentimens auxquels les femmes attachent une si haute idée , en les éclairant sur le véritable but des Amans qui paroissent les plus délicats , ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées , leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ? comptez-vous que la vertu pût y perdre , si l'on pouvoit une fois intéresser leur vanité à résister au penchant qu'elles ont à la galanterie ?

J'ai eu des Amans ; jamais ils ne m'ont fait illusion. Je sçavois à merveille les pénétrer : j'étois très-persuadée que , si ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractère , entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer , ce n'étoit que parce
que

que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi , parce que j'avois de la figure , & qu'ils avoient des desirs. Aussi n'ont-ils obtenu que la seconde place dans mon cœur. Mes amis y ont tenu la première. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences , la constance , le respect même que mérite un sentiment aussi noble , aussi digne d'occuper une ame élevée , & jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradait à mes yeux ; elle me les faisoit croire incapables de s'élever aux sentimens d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient désirée.

Vous voyez , Marquis , la conséquence qu'on doit tirer de mes principes : elle est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher , ce seroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique ; mais votre peu d'expérience & votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit à ce sujet ? . . . Quelle Lettre , bon Dieu ! Mais vouloir justifier sa longueur , ne seroit-ce pas y ajouter encore ?

L E T T R E X L I.

V O U S êtes un des plus aimables hommes
 que je connoisse , disois-je un jour à M. de Cou-
 langes : tous les momens que l'on passe avec
 vous sont marqués par quelques nouveaux agré-
 mens ; mais je ne vous ai jamais vu si séduisant
 que le jour que nous soupâmes chez Madame..
 Vous vous surpassâtes vous même. Satisfaites
 un peu ma curiosité. J'imaginois que vous
 aviez quelque raison particulière de montrer tant
 de gaieté : me suis-je trompée ? “ Non assuré-
 “ ment, reprit-il d'un air satisfait : j'avois mes
 “ raisons , & je ne vous en ferai point mystère
 “ On me soupçonne d'avoir des vûes sur la
 “ Marquise . . . Ces soupçons sont assez fondés
 “ Avant le souper , j'avois trouvé un instant
 “ favorable pour lui parler de ma passion. Je
 “ l'avois pressée de me donner les moyens de la
 “ voir avec plus de facilité que je n'avois pu
 “ faire jusqu'alors. J'eus beau protester qu'il
 “ n'entroit dans mes instances aucun motif qui
 “ pût blesser sa gloire , elle s'offensa de ma
 “ proposition , prétendit que je lui manquais ,
 “ & alla même jusqu'à me menacer de m'im-
 “ poser silence sur mes sentimens , puisque
 “ j'abusais de ses bontés. Enfin l'on me quitta ,
 “ non pas avec dépit , j'en aurois bien auguré ,
 “ mais avec un dédain qui me piqua. Le pre-
 mier

“ mien dessein que ma vanité blessée m’inspira,
“ fut de la négliger le reste de la soirée. Ce-
“ pendant, toute réflexion faite, je crus de-
“ voir prendre un autre parti. Je fis attention
“ qu’en montrant de l’humeur, j’allois causer
“ de l’ennui à tout le monde, & donner de moi
“ à la Marquise une idée peu favorable. J’ai-
“ mai mieux la forcer à se reprocher sa sévé-
“ rité, & la traitai avec un respect mêlé d’une
“ douleur tendre & timide, qui ne pouvoit que
“ flatter. Je mis en jeu mes foibles talens, ils
“ produisirent le couplet le plus tendre que
“ j’aye composé de ma vie. Mon but étoit de
“ paroître aimable non seulement à ses yeux,
“ mais à ceux de toutes les autres femmes; le
“ suffrage des hommes même me parut néces-
“ saire à mon dessein. Je voulois forcer la
“ cruelle à se glorifier intérieurement d’être
“ aimée d’un homme qui n’étoit pas indigne de
“ quelque retour. J’espérois tout gagner, si
“ je lui faisois craindre que quelqu’une de nos
“ Convives, plus judicieuse qu’elle, ne sentît
“ le prix d’une conquête qu’elle paroïssoit dé-
“ daigner. Quel avantage ne trouve-t-on pas
“ à donner a propos de la jalousie? Jamais une
“ femme ne vous sçait mauvais gré de plaire à
“ plusieurs, pourvû qu’elle soit toujours pré-
“ férée: ce sont autant de triomphes de plus.
“ tout répondit à mes espérances. La Présiden-
“ te, vous vous en souvenez, m’invita avec
“ instance à souper chez elle le lendemain. Ses
“ agace-

“ agaceries inquiéterent la Marquise , qui bien-
“ tôt joignit ses applaudissemens à ceux que je
“ recevois : ses yeux devinrent animés. On
“ répéta plusieurs fois mon couplet ; on insulta
“ par-là aux autres femmes ; en un mot on fut
“ contente de soi-même. Le souper fini , l’on
“ entra dans le jardin ; j’offris mon bras , on le
“ cherchoit. Je parlai d’amour , on m’écouta
“ sans colere ; je redoublai les instances qui deux
“ heures auparavant avoient causé ma disgrace ;
“ on m’accorda un rendezvous , mais a condi-
“ tion que je n’irois point souper chez la Prési-
“ dente.

“ Il ne tenoit qu’à moi , continua M. de Cou-
“ langes , de reculer mes affaires par de l’hu-
“ meur , des reproches , du refroidissement.
“ Tout cela révolte la fierté d’une femme.
“ Cette conduite annonce un homme qui croit
“ avoir des droits , & qui veut en abuser. De
“ tout temps les rigueurs furent l’aiguillon de
“ l’amour ; l’Amant intelligent en tire de nou-
“ velles armes ; ses progrès ne sont jamais plus
“ rapides que lorsque des obstacles ont redoublé
“ la vivacité de ses attaques. Ne disons jamais
“ à une femme qu’elle a tort de nous maltraiter ,
“ ne nous plaignons point ; mais paroissions-lui
“ si aimables , qu’elle se reproche elle-même
“ son injustice , & qu’elle s’en punisse , en vou-
“ lant nous la faire oublier.

Vous

“ Vous penetrez sans doute, Marquis, quel est
 “ mon but en vous faisant ce recit. Vous avez
 “ deplu à la Comtesse par des empressemens
 “ trop marqués, au lieu de la boudier; suivez
 “ l'exemple de M. de Coulanges, c'est le meilleur
 “ conseil que je puisse vous donner.

LET-

L E T T R E X L I I .

VOUS ne vous trompez pas , Monsieur ; le goût & le talent de la Comtesse pour le Clavecin ne feront qu'augmenter votre amour , & retarder sa défaite. Les femmes ne connoissent point assez les avantages qu'elles peuvent retirer de leur talens : est-il un instant où ils ne leur soient pas d'une extrême utilité ? La plupart se figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il est vrai quelles ont alors deux ennemis à combattre , leur amour & leur Amant. Mais l'Amant a-t-il disparu ? l'amour n'en reste pas moins dans le cœur ; les progrès qu'il fait dans la solitude , quoique moins sensibles , n'en sont pas moins dangereux. C'est alors que l'exécution d'une Pièce de Lully , le dessein d'une fleur , la lecture d'un bon Ouvrage , détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant , & fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations ou l'esprit est appliqué , sont autant de larcins faits à l'amour.

Que son penchant ramene un Amant à nos genoux , que peut-il faire avec une personne qui ne'st que tendre & jolie ? S'il ne trouve dans son entretien nul agrément , aucune variété , de quoi peut-il s'occuper auprès d'elle ? L'amour est un sentiment actif ; c'est un feu qui dévore , qui exige toujours de nouveaux alimens ; s'il ne
peut

peut exercer son activité que sur des objets sensibles , il s'y attache , & s'y attache uniquement. Dirai-je tout ? Quand l'esprit n'est pas occupé , il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule ; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connoît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises , ni en s'offensant d'une caresse trop vive , qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon , tout en se défendant , les sens s'allument , l'agitation que cause la résistance même , hâte la défaite , l'on succombe en combattant. Mais c'est en détournant l'attention de son Amant sur d'autres objets qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises , ou de s'offenser des libertés , auxquelles on a soi-même donné lieu ; car c'est une chose bien certaine , les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un , à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation , qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué , ne me touchent-elles guères. Examinez-les bien ; leurs étourderies , leurs imprudences auront tout occasionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconvéniens : avec une femme sans esprit , sans talens , que faire

faire autre chose que d'entreprendre ? Le seul moyen de tuer le temps avec elle , c'est de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté , que de l'impression qu'elle a faite sur les sens ; l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour , elle n'y repond , ne vous en récompense que par le secours des sens , en vous y laissant àppercevoir une agitation égale à la vôtre , ou bien sa sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer , dernier retranchement d'une femme sans esprit ; & quel retranchement ! Quel est au contraire l'avantage d'une femme spirituelle , & qui a des ressources ? Une répartie vive , une raillerie piquante , une querelle assaisonnée par un peu de malignité , une citation heureuse , un récit fait avec grace , ne sont-ce pas pour elle autant de distractions , & le temps qu'elle y employe , autant de gagné pour la vertu ?

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention ; c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes ; mais elles ont un sentiment qui , bien dirigé , peut leur servir d'antidote. Toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc pour la vanité corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme
s'occu-

s'occupera du desir de plaire autrement que par la figure , elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant* , (il faut bien , Marquis , que vous me passiez quelque terme de l'art) mais il ne fera plus l'objet actuel & présent à son attention , & c'est déjà beaucoup. Livrée toute entiere au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir , ce même desir , dont l'amour sera la source , tournera contre l'amour même , en partageant l'attention de l'esprit & les affections du cœur ; en un mot , il fera diversion.

Voilà donc , me direz-vous , les femmes avec de l'esprit & des talens à l'abri de toutes atteintes ! Vous en concluez peut-être encore que les hommes , ne haïssant pas la facilité , devroient fuir de pareilles femmes ; que cependant on voit les fots , comme les gens d'esprit , s'y attacher. Cela est vrai : mais les fots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoissent pas la difficulté de réussir ; les gens d'esprit , parce qu'ils aiment à la surmonter.

Au reste , vous qui êtes un Militaire , ne devez-vous pas sçavoir apprécier tout ce que je viens de vous dire. Je suppose que pendant la Campagne que vous allez commencer , on vous a donné le siège d'une Ville à conduire ; serez-vous content si le Gouverneur , persuadé que sa
Place

Place n'est pas imprenable , vous ouvre ses portes , avant que de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler ? Non sans doute , il faut qu'il résiste ; il faut que par les manœuvres les plus adroites , il vous donne occasion de faire briller votre valeur , vos talens. Plus il prend soin de sa gloire , plus il travaille à la vôtre. Hé bien, Marquis, en amour comme en guerre , le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles ; & si vous me fachez , j'irai jusqu'à dire qu'à bien apprécier les choses , la véritable gloire d'une femme consiste peut-être moins à ne point se rendre , qu'à faire une belle défense pour mériter les honneurs de la guerre.

Allons encore plus loin : qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre , quel moyen lui reste-t-il pour fixer un Amant heureux , si les agrémens de l'esprit , si les talens ne viennent plus à son secours ? Je sçais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages ; cependant est-il une femme qui , si elle le vouloit comme il faut , ne pût pas s'en procurer quelques-uns ? la différence ne seroit que du plus au moins. Mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application d'esprit ; elle voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont ! elles ne voyent pas que la beauté , les talens
leur

leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possède ; les talens lui procurent de quoi se défendre. Qu'elles y fassent attention . presque toujours cette beauté dont elles font tant de cas , ne prépare que des regrets , un ennui mortel pour le temps où elle n'existe plus ; en voulez-vous sçavoir la raison ? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat , une femme se voit considérée , recherchée , célébrée , une brillante cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse , quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir ! Je voudrois (mon expression ne sera pas noble , mais elle rendra ma pensée) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Ainsi , Monsieur , en amour l'esprit est-ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la pièce du monde où les actes soient les plus courts , les entr'actes les plus longs. De quoi voulez-vous , dites-moi , remplir les intermèdes, si ce n'est par les talens ? La jouissance met toutes les femmes de niveau , & les expose également à l'infidélité. La belle , la jolie , quand elles ne font que cela , n'ont à cet égard aucun avantage sur celle qui ne l'est pas ; l'esprit seul en ce cas fait entr'elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne
cette

cette variété si nécessaire pour prévenir le dégoût. Enfin il n'y a que les talens qui puissent remplir le vuide d'une passion satisfaite , & c'est ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque situation que l'on nous suppose , soit pour éloigner notre défaite , & la rendre plus flatteuse , soit pour assurer nos conquêtes. Les Amans eux-mêmes en profitent. Que de choses ils doivent chérir , quoi qu'elles paroissent contr'eux ! Eh ! que la Comtesse , en cultivant son talent décidé pour le Clavecin , entend bien ses intérêts & les vôtres !

Je relis ma Lettre , mon cher Marquis , & je tremble que vous ne la trouviez un peu sérieuse. Voilà ce que c'est que de se livrer à la mauvaise compagnie. Je soupai hier avec M. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là , au moins pour trois ou quatre jours.

L E T .

L E T T R E X L I I I .

JE pense comme vous , Marquis ; la Comtesse vous punit trop sévèrement de l'aveu que vous lui avez surpris. Est-ce votre faute si son secret lui est échappé ? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raison ; mais aller jusqu'à refuser pendant trois jours de vous voir , faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois , renvoyer les billets tendres sans daigner les ouvrir , c'est , à mon avis , un vrai caprice de vertu. Mais , ne désespérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente , comptez qu'elle seroit moins sèvere.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occasions c'est souvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur , que contre elle-même. Elle ne sent qu'avec dépit qu'à tous momens sa foiblesse est prête à la trahir. Elle vous en punit , & s'en punit elle-même en vous maltraitant. Mais soyez bien persuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de soins & d'affiduités. Bientôt une femme se reproche de l'avoir maltraitée ; elle se croit injuste , veut réparer sa faute , & finit par être bienfaisante. Vous ne vous appercevez point au reste que l'on vous préfère personne ? Dans ce cas il faut suivre l'avis de Montaigne : “ Un
“ galant

“ galant homme , dit-il , n’abandonne point sa
“ poursuite pour être refusé , pourvû que ce
“ soit un refus de chasteté & non de choix.

Mais je ne reviens point de mon étonnement , lorsque vous m’assurez que depuis que la Comtesse a paru vous aimer , son caractère a totalement changé. Quand vous commençâtes à la connoître , elle étoit vive jusqu’à l’étourderie , inattentive , décidée , coquette même ; elle paroissoit incapable d’un attachement raisonnable. Aujourd’hui vous la trouvez d’un sérieux mélancolique ; elle est distraite , timide , affectueuse ; le sentiment a succédé aux airs , un ton naturel a pris la place de l’affectation. Tout ceci mettroit ma philosophie en défaut , si je ne reconnoissois à cette métamorphose les effets de l’amour : n’en doutez point , c’est lui qui a produit une révolution aussi prompte ; devez-vous en être fâché ? L’orage que vous essuyez vous annonce la victoire la plus complète ; victoire d’autant mieux assurée , qu’on aura fait tout son possible pour vous la disputer. Soyez donc plus tranquille ; les femmes ont un fonds inépuisable de bonté pour les hommes qui les aiment. Ceux qui nous connoissent ne l’ignorent pas , & c’est ce qui les rassure toutes les fois qu’on les maltraite. Ils savent que leur présence , leurs soins , la douleur qu’ils affectent , font leur effet , & désarment à la fin notre fierté. Ils se persuadent que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur

hauteur , sont précisément ceux qu'elle redoute davantage ; & par malheur ils ne rencontrent que trop juste ; elle ne les éloigne que parce qu'elle n'est pas assez sûre de leur résister. Pour peu qu'une femme soit raisonnable , elle débute presque toujours par une belle défense ; il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer. Mais malheureusement vous persévérez à l'attaquer ; elle n'est pas infatigable , & vous êtes si peu délicats , que , pourvû que vous obteniez son cœur , peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement.

Encore un coup , Marquis , l'excès des précautions que l'on prend contre vous , fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent , prendroit-on la peine de vous craindre ? Mais je sçais combien les Amans sont déraisonnables. Toujours ingénieux à se tourmenter , l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet , est chez eux si puissante , qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains ; épris comme vous l'êtes , votre situation ne peut manquer d'être douloureuse.

L E T T R E X L I V .

ENTREPRENDRE de séduire la fille de son homme d'affaires pour se consoler des rigueurs de sa Maîtresse ! le joli passe-temps que vous vous proposez-là , Monsieur ! Je serois bien surprise si vous croyez trouver dans mes principes de quoi justifier un projet de cette espece. Rien de si aimable à mes yeux qu'un homme séduisant ; mais rien de plus odieux qu'un séducteur. Le premier , entraîné par un penchant qui le maîtrise , cherche à toucher le cœur de celle qui possède le sien ; d'est un échange , non un vol qu'il se propose. S'il joint à l'amour le plus tendre tout ce qui peut en inspirer pour lui peut-on lui faire un crime de vouloir profiter de ses ses avantages ? Il étudie les goûts , l'humeur , le caractère de l'objet aimé ; il y conforme ses sentimens , ses procédés ; sa façon d'être , découvre enfin la route de son cœur , & parvient à lui communiquer le feu dont il est épris ; l'ivresse devient égale de part & d'autre : que peut-on lui reprocher ? S'il occasionne des foiblesses , elles sont le prix de l'amour , la récompense du mérite.

Mais qu'un séducteur est différent ! Sans amour , sans aucune sorte de délicatesse ; uniquement conduit par les sentimens les moins délicats , ce n'est
poin

point la possession du cœur qui flatte , c'est celle de la personne ; bien plus jaloux d'obtenir une faveur que de faire naître un sentiment ; plus attentif à exciter les sens qu'à toucher le cœur ; pourvû qu'il jouisse , tous les moyens d'y parvenir lui sont égaux ; rien pour lui n'est difficile , injuste , ni humiliant. Le bonheur , la reputation de celle qui devient le malheureux objet de ses tentatives , sont les choses du monde auxquelles il songe le moins : l'artifice , la fausseté forment son caractère : il joue de sang-froid l'homme amoureux , il n'affecte une passion feinte que pour en exciter une véritable ; & pour en profiter. Il s'annonce en esclave , il regne en tyran ; l'abus pu'il fait d'un crédit usurpé décèle ses véritables sentimens ; il finit par être détesté.

Je suis fâchée de vous le dire , Marquis ; mais voilà l'idée que vous me donnerez de vous , si vous persistez dans votre dessein. Personne n'est plus indulgent que moi sur toutes les folies des Amans ; mais quand les choses sont de la conséquence de celle-ci , je me figure qu'elles touchent l'honneur ; & dès-lors je me souviens que si je n'affecte pas toutes les vertus de mon sexe , j'ai du moins celle d'un honnête homme ; que ne puis-je vous les inspirer dans cette occasion !

L E T T R E X L V .

JE sens bien , Marquis , que vous vous conduiriez avec plus de délicatesse que je n'en supposois hier dans un séducteur ordinaire ; mais , quoi que vous fassiez , pourriez-vous jamais vous flatter d'être aimé ? Je suppose que vous ayez réellement plû à la jeune personne dont vous me dites vous devoir sa liberté : vous l'aurez soustraite à l'empire de parens durs & peu aisés , vous lui aurez procuré l'abondance ; vous compterez sur sa reconnoissance ; vous vous figurerez que ce sera par un excès d'amour qu'elle vous aura confié son fort. Pures illusions , qui la séduiront elle-même ! Elle croira comme vous n'avoir suivi que son goût ; mais elle ne sentira que trop tôt qu'elle n'a cédé qu'au penchant que nous avons tous à l'indépendance. Si elle a des principes , la faute que vous lui aurez fait faire ne sera pas commise que sa vertu reprendra ses droits. Eh ! croyez-vous qu'elle puisse voir long-temps avec plaisir celui qu'elle ne pourra voir sans remords ? La fierté seule de la Belle peut devenir un obstacle à vos plaisirs : vos bienfaits l'humilieront ; elle craindra que vous ne regardiez son attachement pour vous comme le prix de vos largesses , & rougira peut-être de recevoir de son Amant. On ne peut se croire
avili ,

avili , sans que toutes les facultés de l'ame n'en soient dégradées : un cœur qui n'ose fixer ses regards sur lui-même , peut-il avoir assez d'élévation pour vous rendre parfaitement heureux ? Je vois donc qu'il arrivera de deux choses l'une : si la personne dont vous me parlez est sans délicatesse , elle ne sera point à la vérité en état de sentir l'espece d'injure qu'il y aura dans vos bienfaits ; mais aussi sera-t-elle incapable de donner aux marques de sa reconnoissance les charmes que l'homme qui pense espere d'y trouver ? Si elle a de la délicatesse cette délicatesse même fermera son cœur à l'amour : elle sentira que vous voulez acheter une chose qui ne peut se mettre à prix , & dès ce moment se croira d'autant plus dispensée de la reconnoissance , qu'elle imagineroit , en suivant vos intentions , déroger à la délicatesse dont elle fait profession : heureux encore , si elle ne va pas jusqu'à penser qu'elle s'aviliroit en donnant par intérêt ce qui ne peut être que le prix de l'amour. En vain vous flattez-vous de lui faire oublier vos bienfaits , de les oublier vous-même , elle s'en souviendrait pour vous. Vous croirez avoir des droits ; vous ne pourriez vous empêcher de les faire sentir ; au lieu de demander , de mériter , vous exigeriez , & dès lors adieu l'amour. Les faveurs n'ont de prix qu'autant qu'elles sont gratuites ; l'Amant n'est flatté de les obtenir , la Maîtresse ne trouve de douceur à les accorder

K

que

que lorsqu'elles font un don , & non l'acquit d'une dette.

Enfin , seriez-vous déterminé par l'espérance de trouver dans l'arrangement que vous projettez des plaisirs faciles ? Vous les y trouverez en effet ; & ce n'est pas ce qui peut vous arriver de mieux. Ignorez-vous donc ce qu'on a dit tant de fois : ce n'est point la possession tranquille d'un bien qui nous rend heureux , c'est l'agitation que nous cause sa recherche ; ce sont les soins qu'il nous coûte à acquérir & à conserver.

Il faut cependant vous dire tout ce que je pense à ce sujet. Je ne prétends pas qu'il soit absolument impossible d'être aimé dans le cas dont nous parlons. Mais que peu d'hommes sont capables de traiter alors une femme comme il conviendrait pour obtenir son cœur ! Avec quelle dextérité ne faudroit-il pas qu'il se conduisît pour lui faire oublier le bien qu'il lui fait , & la reconnoissance à laquelle elle se croit obligée ? Quelles inquiétudes ne doit-elle pas avoir sur l'opinion qu'il a de ses sentimens ? “ Ah !
“ disoit un jour une de mes amies au Comte
“ de. . . . je ne doute point que vous ne trou-
“ viez mille charmes à partager votre fortune
“ avec une femme que vous aimez ; mais cela
“ ne suffit pas pour mon bonheur : rassurez-
“ moi ;

“ moi ; j’ai cent fois le jour des inquiétudes
 “ sur la cause que vous donnez à mon attache-
 “ ment pour vous. Que vous me feriez injure
 “ si vous soupçonniez le devoir à la reconnois-
 “ sance ! Je ne sçais quelle idée je vais vous
 “ donner de ma façon de penser ; mais soyez
 “ sûr que vos bienfaits n’entrent pour rien
 “ dans mes sentimens. L’amour seul peut ac-
 “ quitter l’amour , & ce n’est que par-là que
 “ je vous suis attachée. Je ne murmure point
 “ de n’être pas riche ; au contraire , j’aime à
 “ vous devoir mon bien-être , parce que j’ima-
 “ gine que vos bienfaits sont autant de nouveaux
 “ liens qui vous attachent à moi. J’aime à
 “ à voir que vous multipliez chaque jour ces
 “ bienfaits , quoique dès le premier moment
 “ votre générosité dût être satisfaite ; qu’en les
 “ multipliant vous vous donniez au tant de peine
 “ pour les cacher , ou pour en diminuer la va-
 “ leur , que d’autres s’en donneroient pour les
 “ exagérer ; que vous les assaisonniez de tout ce
 “ qui peut me les rendre encore plus agréa-
 “ bles , comme s’ils ne l’étoient pas déjà assez
 “ en partant de la main de qui je les reçois ;
 “ que lorsque je les ai reçus vous vous chargiez
 “ de toute la reconnoissance , comme si je vous
 “ obligeois vous-même en les acceptant....
 “ Vous le dirai-je cependant ? j’ai des reproches
 “ à vous faire. L’état où je me trouve répand
 “ quelque amertume sur les fleurs que vous
 “ semez sur mes pas : votre générosité m’en-

“ leve, je ne dirai pas le mérite de vous aimer
“ gratuitement, (en est-ce un de vous rendre
“ justice?) mais la douceur de vous prouver
“ que c’est pour vous-même que je vous aime,
“ que ce n’est qu’à l’amour le plus tendre que
“ vous devez mon cœur, que vous posséderiez
“ également ce cœur & la personne, que vous
“ seriez également l’objet de tous mes desirs
“ & l’auteur de ma félicité, si le sort me met-
“ toit à votre place, & vous à la mienne.”
Trouverez-vous, Marquis, beaucoup de fem-
mes qui pensent avec cette délicatesse?

A mon égard, si la fortune m’avoit assez
maltraitée pour m’obliger à voir un bienfaiteur
dans un Amant, tout ce que j’aurois craint da-
vantage, ç’auroit été qu’il ne fît de moi la plus
ingrate de toutes les créatures. Quel désintér-
essement n’auroit-il pas fallu qu’il eût montré
dans les efforts qu’il auroit faits pour adoucir ma
situation? Que d’adresse pour m’offrir des ser-
vices si capables d’humilier, quand on en ap-
perçoit l’objet! Que de ménagemens pour me
faire accepter des secours que j’aurois voulu ne
devoir qu’à la générosité! Combien de circon-
spection, lorsqu’il m’auroit fait entrevoir des
sentimens plus tendres que ceux de la simple
amitié! Que de timidité dans les progrès qu’il
auroit tentés! Enfin, quel respect dans les
choses qui s’en éloignent le plus! Mais s’il est
peu

peu d'hommes capables de ces procédés , est-il beaucoup de femmes qui les méritent ? Dans ces occasions , on se prend pour l'ordinaire sans se connoître suffisamment. C'est le hafard , les convenances , la nécessité , qui décident plutôt que l'amour. De-là le peu de sincérité & de fidélité qui regnent dans ces sortes d'arrangemens. Au reste , Marquis , vous êtes encore trop jeune pour être si rangé , & j'imagine que vous serez revenu de ce projet avant que ma Lettre vous soit parvenue. Un regard de la Comtesse l'aura fait évanouir.

L E T T R E XLVI.

JE suis enchantée d'apprendre avant mon départ pour la campagne , que vous êtes plus tranquille. Je vous avouerai franchement que, si la Comtesse avoit persévéré à vous traiter avec la même sévérité , j'aurois imaginé , non pas qu'elle fût insensible , mais que vous aviez un rival heureux. Sçavez-vous pourquoi ? C'est qu'une femme n'est jamais moins traitable que lorsqu'elle prend dans les bras d'un Amant favorisé , de la vertu contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé , & que vous l'êtes seul. Je scaurai vous en donner incessamment des nouvelles certaines ; je veux moi même examiner la Comtesse. Cette résolution vous surprend sans doute. Votre étonnement cessera dès que vous ferez attention que la maison de Madame de la *Sabliere* , où je vais passer huit jours , est voisine de la Terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre ; joignez au voisinage l'envie démesurée que j'ai de la connoître , & vous ne ferez point étonné de la promesse que je viens de vous faire. On ne
me

me donne pas le temps d'achever ma Lettre , ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'instant ; ma Compagne de voyage me lutine d'une façon étrange , & prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre , & mets ce papier sur moi pour continuer ma Lettre à la compagne. Adieu. Quoi ! la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra pas de nous venir voir dans notre solitude ?

Du Château de.....

Je vous écris de chez la Comtesse , mon cher Marquis ; voilà la troisième journée que je passe à sa Terre ; je ne suis pas mal avec la maîtresse du Logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous mériteriez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente ; elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous , & je ne désespère pas de découvrir , avant notre retour à la Ville , les raisons du changement que vous avez remarqué dans son caractère. Je n'ose pas vous en dire davantage ; on pourroit venir dans mon appartement , & je ne veux pas qu'on sache que je vous écris d'ici. Adieu.

L E T T R E XLVII.

QUE j'ai des choses à vous dire , Marquis ! Je me préparois à vous tenir parole , & je projettois d'user de finesse avec la Comtesse pour lui tirer son secret ; mais le hasard m'a bien servi. Vous n'ignorez pas sa confiance pour M. de la Sabliere. Elle étoit tantôt avec lui dans un des bosquets du jardin : je traversois une charmille pour aller les joindre ; sur le point de les aborder , votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche , je n'étois point apperçue ; j'ai tout entendu , & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

“ Puisque je n'ai pu dérober à votre péné-
 “ tration mon penchant pour M. de Sévigné ,
 “ disoit la Comtesse , il ne faut point vous faire
 “ confiance à demi. Il n'est pas surprenant
 “ que vous ne puissiez concilier le sérieux d'une
 “ passion aussi décidée avec le caractère de fri-
 “ volité qu'on me connoît dans le monde. Vous
 “ vous étonnerez bien davantage , lorsque je
 “ vous avouerai que mon caractère extérieur
 “ n'est pas le véritable ; que la gravité , qui
 “ vous frappe aujourd'hui , qu'un retour à
 “ mon premier état , & que je ne suis devenue
 petite-

“ *petite-Maitresse* que par réflexion. Peut-
 “ être imaginiez-vous que les femmes ne sçavo-
 “ ient dissimuler que leurs défauts : elles vont
 “ quelquefois plus loin , Monsieur , j’en suis
 “ un exemple ; elles déguisent jusqu’à leurs ver-
 “ tus. Il me prend envie , puisque le mot m’est
 “ échappé , de vous apprendre par quelle gra-
 “ dation singuliere je suis parvenue jusques-là.

“ Pendant mon mariage j’ai vécu dans la re-
 “ traite. Vous connoissiez M. le Conte, &
 “ son goût pour la solitude. Devenue veuve ,
 “ il fut question d’entrer dans le monde ; mon
 “ embarras ne fut pas médiocre sur la facon de
 “ m’y présenter. Je m’interrogeai moi-même :
 “ ce fut en vain que je voulus me le cacher , je
 “ me trouvai du goût pour les plaisirs de soci-
 “ été ; mais j’étois en même temps bien réso-
 “ lue d’y joindre la pureté des mœurs. Com-
 “ ment concilier tout cela ? Il me parut très-
 “ difficile de me former un système de con-
 “ duite , qui , sans me compromettre , me
 “ procurât les douceurs de la vie.

“ Voici comme je raisonnai : destinées à vivre
 “ parmi les hommes , faites pour leur plaire ,
 “ pour partager leur bien-être , nous devons
 “ aussi souffrir de leurs travers , & nous avons
 “ surtout à craindre leur malignité. Il semble
 “ qu’ils n’aient eu pour objet dans notre édu-
 “ cation que de nous rendre propres à l’amour ,
 “ c’est même la seule passion qu’ils nous aient

“ permise , & par une contradiction bizarre ,
“ ils ne nous ont laissé qu’une forte de gloire
“ à acquérir , c’est précisément celle de résister
“ à ce penchant. J’examinai donc ce qu’il y avoit
“ de mieux à faire pour rapprocher dans l’usage
“ deux extrémités si fort opposées , & je ne
“ trouvai de toutes parts qu’inconvéniens.

“ Nous sommes , me disois-je , assez sim-
“ ples , lorsque nous entrons dans le monde ,
“ pour imaginer que la plus grande félicité d’une
“ femme seroit d’aimer & d’être aimée , nous
“ supposons alors que l’amour est fondé sur
“ l’estime , soutenu par la connoissance des
“ qualités aimables , épuré par la délicatesse
“ des sentimens , dégagé de toutes les fadeurs
“ dont on le défigure , entretenu par la confi-
“ ance & par les épanchemens de cœur , mais
“ malheureusement ce sentiment si flatteur pour
“ une femme sans expérience , n’est rien moins
“ que cela dans l’usage. On se désabuse tou-
“ jours trop tard.

“ Lorsque j’entrai dans le monde , ce qui
“ me révolta davantage dans les hommes , c’est
“ leur inconstance & leur fausseté. Cependant
“ avec un peu plus d’expérience , j’ai vu que
“ le premier de ces défauts les rend plus mal-
“ heureux que coupables. De la façon dont
“ le cœur est formé , font-ils maîtres d’être tou-
“ jours remplis du même objet ? Non , mais
“ leur

“ leur fausseté mérite-t-elle la même indulgence ?
“ La plupart attaquent les femmes de sang-
“ froid , dans le dessein de les faire servir à leurs
“ amusemens , ou de les sacrifier à leur vanité ;
“ pour remplir le vuide d’une vie oisive , ou
“ pour s’acquérir une sorte de réputation fon-
“ dée sur la perte de la nôtre. Ceux-là sont le
“ grand nombre ; le moyen de les distinguer des
“ véritables Amans ? Tous ont les mêmes de-
“ hors ; l’homme qui feint d’être amoureux est
“ quelquefois plus séduisant que celui qui l’est
“ en effet.

“ Nous sommes d’ailleurs assez dupes pour
“ nous faire de l’amour une affaire capitale.
“ Vous autres hommes , vous vous en faites un
“ jeu ; rarement nous y livrons-nous sans pen-
“ chant pour la personne ; vous êtes assez peu
“ délicats pour vous y prêter sans goût. Nous
“ nous faisons un devoir de la constance , vous
“ cédez sans scrupule au moindre dégoût. A
“ peine gardez-vous les bienséances , en quittant
“ une Maîtresse , dont six mois auparavant la
“ possession faisoit votre bonheur & votre gloire.
“ Heureuse encore , si par les indiscretions les
“ plus cruelles , vous ne la punissez pas de ses
“ bontés.

“ J’avois donc envie de prendre les choses au
“ tragique , & je disois : si l’amour entraîne tant
“ de malheurs , une femme qui chérit son re-
“ pos

“ pos & sa réputation , ne devrait jamais ai-
“ mer. Cependant tout me dit que nous avons
“ un cœur , que ce cœur est fait pour l'amour,
“ & que l'amour est involontaire. Pourquoi
“ donc vouloir détruire un penchant qui fait par-
“ tie de nous-mêmes ? Le parti le plus sage ne
“ feroit - il pas de travailler à le rectifier ?
“ Voyons comment il est possible d'y réussir.

“ Quel est l'amour dangereux ? Je l'ai re-
“ marqué : c'est celui qui occupe l'ame toute
“ entiere , qui absorbe toutes les autres passions ,
“ qui nous rend incapables d'être occupés d'au-
“ cun autre sentiment, enfin qui nous fait tout
“ sacrifier à l'objet aimé.

“ Quels sont les caractères susceptibles de
“ pareils sentimens ? Ce sont précisément les
“ plus solides ; ceux qui se manifestent le moins
“ au dehors , qui réunissent le plus de raison à
“ beaucoup de noblesse & d'élévation dans la
“ façon de penser.

“ Quels sont enfin les hommes les plus re-
“ doutables pour des femmes de cette trempe ?
“ Ceux qui ne possèdent des qualités brillantes
“ que ce qu'il en faut pour mettre en valeur un
“ mérite essentiel. Il faut en convenir , ces
“ hommes - là sont une très-mauvaise compa-
“ gnie pour une femme qui pense. Il est vrai qu'ils
“ sont rares à présent : y eu-t-il jamais de siècle plus
propre

“ propre que le nôtre à nous garantir des gran-
“ des passions ? mais le malheur peut vouloir
“ qu’on en rencontre un dans la foule.

“ Les Moralistes prétendent que chacune de
“ nous possède un fond de sensibilité , destiné
“ à s’exercer sur quelques objets que ce soit.
“ Une femme raisonnable ne s’affecte point de
“ mille petits avantages qui plaisent dans les
“ hommes aux femmes ordinaires. Lorsqu’elle
“ rencontre un objet digne de son attention , il
“ est tout naturel qu’elle en sente le prix ; son
“ affection se mesure sur l’étendue de ses lumi-
“ eres , elle ne peut en être médiocrement oc-
“ cupée. C’est précisément à ces caractères-là
“ qu’il faut éviter de ressembler , ce sont les
“ hommes dont je viens de parler , dont on doit
“ fuir & la rencontre & le commerce , pour
“ peu que l’on ait soin de son repos. Formons-
“ nous donc un caractère qui nous procure deux
“ avantages ; l’un , de nous préserver de trop
“ fortes impressions ; l’autre , d’écarter les
“ hommes qui pourroient nous en donner.
“ Composons-nous des dehors qui puissent du
“ moins les empêcher de se montrer par les
“ endroits estimables. Mettons-les dans la né-
“ cessité de vouloir nous plaire par la frivolité ,
“ par les ridicules. Tout affectés qu’ils seront ,
“ leurs défauts nous donneront des armes con-
“ tr’eux. Que état heureux peut nous pro-
“ curer

“ curer tous ces préservatifs ? C’est sans contre-
“ dit celui de *petite-maitresse*.

“ Vous êtes étonné de la conséquence singu-
“ liere , à laquelle des raisounemens aussi sérieux
“ m’ont conduite. Vous le ferez bien davan-
“ tage , si je vous prouve que j’ai raison ; é-
“ coutez jusqu’ au bout. Je connois la justesse
“ de votre esprit ; je me pique aussi moi , toute
“ frivole que je vous ai parue, de n’en pas
“ manquer ; vous finirez par être de mon
“ avis.

“ Croyez-vous que les dehors de la vertu ga-
“ rantissent le cœur des atteintes de l’amour ?
“ Pauvre ressource ! Quand une femme devi-
“ ent capable d’une foiblesse , “ n’est-elle pas
“ humiliée à proportion de l’estime qu’elle avoit
“ voulu surprendre ? Plus le faste de sa vertu a
“ été grand , plus elle donne de prise à la maligni-
“ té.

“ Quelle idée d’ailleurs se forme-t-on dans le
“ monde d’une femme vertueuse ? Les hommes
“ ne sont-ils pas assez injustes pour croire que
“ la plus sage est celle qui cache le mieux ses
“ foibleses , ou qui par une retraite forcée se
“ met dans l’impossibilité d’en avoir ? Ne por-
“ tent-ils pas même la méchanceté , tant ils ont
“ peur de nous accorder quelque perfection ,
“ jusqu’à supposer que nous sommes tou-
“ jours

“ jours dans un état violent toutes les fois
 “ que nous entreprenons de leur résister ? Il
 “ n’est point d’honnête-femme, dit un de nos
 “ amis, qui ne soit lassé de son métier. Et
 “ quelle est la récompense des tourmens aux-
 “ quels ils nous croient condamnées ? Elevent-
 “ ils du moins des autels à des efforts aussi héroï-
 “ ques ? Non. La plus honnête-femme est,
 “ selon eux, celle dont on ne parle point :
 “ c’est-à-dire, qu’une indifférence parfaite de
 “ leur part, un oubli général est le prix de no-
 “ tre vertu. Ne faut-il pas en avoir beaucoup
 “ pour la conserver à ce prix ? Qui ne seroit
 “ tenté de l’abandonner ? Mais il est des choses
 “ graves qu’on ne sçauroit se dissimuler.

“ Le deshonneur suit de près une foiblesse,
 “ La vieillesse est affreuse par elle-même, que
 “ doit-ce-êtré lorsqu’il faut la passer dans les
 “ remords ? Je sentis la nécessité d’éviter ce
 “ malheur : je me figurai d’abord ne pouvoir y
 “ réussir qu’en me condamnant à une vie fort
 “ austère, & je ne me sentoie pas assez de cou-
 “ rage pour l’entreprendre. Mais bientôt, com-
 “ me je l’ai dit, l’état de *petite-Maitresse* me
 “ parut seul capable de concilier les plaisirs avec
 “ la vertu. Au sourire qui vous échappe, je
 “ vois que cette idée vous paroît toujours un
 “ paradoxe ; elle est plus raisonnable que vous
 “ ne pensez.

“ Une

“ Une petite-Maîtresse est-elle obligée , di-
“ tes-le-moi , d’avoir un attachment ? Ne la
“ dispense-t-on pas d’être tendre ? Il suffit qu’-
“ elle soit amiable , & qu’elle donne tout à
“ l’extérieur. Dès qu’elle joue bien le rôle
“ dont elle s’est chargée , on ne se défie seule-
“ ment pas qu’elle ait un cœur. De la figure ,
“ des airs , des caprices , du jargon à la mode ,
“ des fantaisies , des goûts singuliers , c’est tout
“ ce qu’on exige d’elle. Elle peut être au fond
“ vertueuse impunément. Quelqu’un s’avise-t-
“ il de l’attaquer ? S’il trouve de la résistance ,
“ bientôt il renonce à l’inquiéter. Il suppose
“ que la place est prise il attend patiemment son
“ son tour. Sa persévérance lui feroit tort ; elle
“ annoncerait un homme qui ne connoît pas les
“ déférences qu’on doit à des arrangemens pris
“ avant qu’il se fût proposé : en sorte que la
“ belle est garantie précisément par la mauvaise
“ opinion qu’on a d’elle.

“ Je lis dans vos yeux ce que vous allez me
“ dire : l’état de *petite-Maîtresse* peut nuire à
“ ma réputation , & me jeter dans les incon-
“ véniens que je veux éviter. N’est ce pas-là
“ votre pensée ? Mais sçavez-vous pas , Mon-
“ sieur , que la conduite la plus austère ne nous
“ sauve pas des traits de la malignité ? L’opini-
“ on des hommes fait notre réputation ; la bonne
“ ou la mauvaise idée qu’ils prennent de nous
“ est presque toujours également fausse. C’est
“ la

“ la prévention , c’est une espece de fatalité
“ qui détermine leur jugement ; en sorte que
“ notre gloire dépend beaucoup moins d’une
“ vertu réelle , que du bonheur des circonstan-
“ ces. L’espérance d’occuper une place hono-
“ rable dans leur imaginations , ne doit donc
“ pas seule nous animer dans la pratique de la
“ vertu ; ce doit être sur-tout le desir d’être
“ bien avec soi-même , & de pouvoir se dire ,
“ quelle que soit l’opinion du Public à notre
“ égard , *je n’ai rien à me reprocher*. Eh !
“ qu’importe après tout à quoi l’on doive sa ver-
“ tu , pourvu qu’on la conserve en effet ?

“ Ainsi je demeurai convaincue que je ne
“ pouvois pas mieux choisir , en débutant dans
“ le monde , qu’en prenant le masque que je
“ crus le plus favorable à mon repos & à ma
“ gloire. Je m’attachai encore plus étroitement
“ à l’amie qui m’avoit aidée de ses conseils.
“ C’étoit la Marquise de.... ma parente. La
“ conformité de nos sentimens étoit parfaite.
“ Nous fréquentâmes les mêmes sociétés. La
“ charité pour le prochain n’étoit pas à la vérité
“ notre vertu favorite. Nous entrions dans un
“ cercle comme dans une salle de bal , où seules
“ nous aurions été masquées. Nous nous y
“ permettions toutes sortes de folies , nous ex-
“ citations les ridicules à se montrer. Après nous
“ être beaucoup amusées de cette comédie , sa
“ fin n’étoit pas celle de nos plaisirs , ils se re-
“ nouvellent

“ nouvelloient dans le tête-a-tête. Que les
“ femmes nous y paroissent sottes ! Et dans
“ les hommes , quel vuide quelle fatuité ! que
“ d'impertinence ! Si dans le monde que nous
“ voyons il en paroist un capable de se faire
“ craindre , c'est-à-dire , de se faire estimer ,
“ nous le désolions par nos airs , par le peu de
“ cas que nous affections d'en faire , & par les
“ agaceries dont nous accablions ceux qui le
“ méritoient le moins. Enfin , pour rester in-
“ sensibles , nous étions presque parvenues à
“ croire que nous devions voir mauvaise com-
“ pagnie.

“ Cette conduite nous a long-tems garanties
“ des pièges de l'amour , & nous a sauvées de
“ l'ennui mortel qu'une vertu triste & plus
“ grave avoit répandu sur notre vie. Frivoles ,
“ impérieuses , décidées , coquettes même , si
“ vous voulez , en présence des hommes , mais
“ solides , raisonnables , vertueuses à nos pro-
“ pres yeux , nous étions heureuses avec ce
“ caractère. Il ne se présentait aucun homme
“ que nous puissions craindre. Ceux qui pou-
“ voient se faire redouter étoient obligés de se
“ donner des ridicules pour être soufferts & fêtés
“ parmi nous.

“ Mais ce qui m'a fait douter de la vérité de
“ mes principes , c'est qu'ils ne m'ont pas tou-
“ jours préservée des dangers que je voulois évi-
“ ter.

“ ter. J’ai vu par ma propre expérience que
 “ l’amour est un traître avec lequel il n’est pas
 “ sûr de badiner. Je ne sçais par quelle fatalité
 “ le Marquis de Sêvigné a sçu rendre mes pro-
 “ jets inutiles. Malgré toutes mes précautions,
 “ il a trouvé la route de mon cœur. Quelque
 “ résistance que je lui aye opposée, il a fallu
 “ l’aimer ; ma raison ne me sert plus qu’à justi-
 “ fier à mes yeux le goût que j’ai pris pour lui.
 “ Heureuse s’il ne me fournit jamais l’occasion
 “ de changer de sentiment ! Je n’ai pu m’em-
 “ pêcher de lui laisser entrevoir ma véritable
 “ façon de penser : j’aurois craint à la fin qu’il
 “ ne me crût aussi ridicule en effet que je le pa-
 “ roissois. Et quand ma sincérité devoit me
 “ rendre moins aimable à ses yeux, (car je sçais
 “ que la frivolité captive plus les hommes que
 “ le mérite réel) je veux me montrer à lui telle
 “ que je suis. Je rougirois de ne devoir son
 “ cœur qu’à un mensonge perpétuel de toute
 “ ma personne.

“ Je suis encore moins surpris, Madame, dit
 “ alors M. de la Sabliere, de la nouveauté de
 “ votre projet, que de l’adresse avec laquelle
 “ vous êtes parvenue à rendre plausible une idée
 “ aussi singuliere. Souffrez que je le dise, il
 “ n’est pas possible de de s’égarer avec plus d’es-
 “ prit. Aussi avez-vous éprouvé le sort de tous
 “ les gens à systême. Ils prennent de longs dé-
 “ tours pour s’écarter de la route battue : ils
 “ n’en

“ n'en viennent pas moins échouer contre les
“ mêmes écueils. Et pour user de privilège que
“ vous m'avez donné de vous dire ouvertement
“ ma pensée; croyez, Comtesse, que le seul
“ moyen de conserver votre repos, c'est de
“ prendre ouvertement l'état de femme raison-
“ able. Jamais on ne gagna rien à composer
“ avec la vertu.

Quand je vis que la conversation prenoit cette tournure, je sentis qu'elle alloit bientôt finir, je m'éloignai promptement, & ne songeai plus qu'à satisfaire votre curiosité. Je suis excédée d'écrire.

L E T.

L E T T R E X L V I I I .

ET vous aussi, Marquis, vous donnez dans les fadeurs des Amans à grands sentimens ? L'absence est pour vous le plus cruel des maux ? Vous pouvez vivre qu'aux lieux embellis par l'objet qui vous enchante ? Vous ne scauriez croire combien la façon lamentable dont vous nous peignez votre situation nous a diverties. Ce qu'il y a de plus plaisant encore, c'est que j'ai vû la Comtesse prête à vous plaindre en lisant votre Lettre. Mais bientôt je l'ai fait rire elle-même de sa foiblesse, & convenir que les Amans qui entendent leurs véritables intérêts, loin de s'alarmer d'une absence de quelques jours, savent au contraire combien elle est nécessaire à leur bonheur.

Interrogez-les, demandez-leur s'ils voudroient cesser d'aimer ; tous vous répondront que les sentimens dont ils sont affectés sont pour eux le bonheur suprême. Mais comment parviendront-ils à entretenir ces mêmes sentimens ? Sera-ce en ne perdant point devûe l'objet aimé en ne s'en privant jamais ? Non sans doute. Le cœur ne veut point être long-tems affecté de la même façon, l'uniformité l'accable. Et d'ailleurs quelques ressources qu'on ait dans l'esprit, quelque douceur qu'on mette dans son caractère, croyez-vous qu'il soit possible de ne pas toujours
perdre

perdre à être vû trop souvent , trop facilement , & de trop près ? Sachons tout apprécier : quel est le premier mobile de tous les engagemens de cœur ? Vouloir se lier avec quelqu'un ; c'est espérer qu'il nous offrira des nouveautés , c'est se flatter d'en avoir à lui présenter. Mais avons-nous une fois rempli ces deux objets , nous tombons dans une tiédeur que l'ennui fuit de près , & bientôt nous ne cherchons qu'un prétexte de nous dégager d'un commerce , où de part & d'autre on n'a plus rien à mettre , plus d'amusement à espérer ou à procurer , & sur-tout plus d'illusion à faire. La variété dans les situations est donc essentielle au bonheur de deux Amans ; quel événement peut mieux que l'absence vous procurer cet avantage ? N'avez-vous jamais goûté les douceurs d'un tendre adieu ? Les inquiétudes , les regrets , les larmes mêmes qui l'accompagnent ne sont-elles pas délicieuses pour une ame délicate & sensible ? Les Amans ordinaires regardent comme un mal la douleur que leur cause une séparation de quelques jours. Mais qu'ils examinent un instant la nature de cette douleur prétendue , bientôt ils reconnoîtront que loin de donner à l'ame des impressions désagréables , elle y répand au contraire une volupté qui l'enchanté. Cette douleur est remplie d'un charme délicieux , & nous prouve que , de quelque façon que le cœur soit affecté , il est toujours dans une situation douce dès qu'il exerce sa sensibilité.

Soyez

Soyez de bonne foi. A-t-il jamais été d'instant où vous ayez été plus occupé de la Comtesse que depuis que vous en êtes éloigné ? En a-t-il été où vous l'avez cru plus remplie de vous ? Regardez-vous comme un malheur de pouvoir vous dire à vous-même : ma chere Adelaïde ne peut goûter de vrais plaisirs où je ne suis pas ; quoi qu'éloigné d'elle , elle ne s'occupe que de moi , elle ne voit que moi , elle ne parle qu'à moi ; toutes ses actions , ses pensées n'ont que moi pour objet ! Enfin quelle douceur de lui faire sa part de tous les plaisirs que vous ressentez !

Nous voilà prêtes à retourner à Paris. Eh bien ! je suis persuadée que vous jouirez d'avance du plaisir que vous causera le retour de la Comtesse , & de celui qu'elle ressentira en vous voyant. Cette réunion vous fournira l'occasion de faire éclater vos transports , votre cœur se trouvera dans une agitation douce & satisfaisante. Avec quel empressement ne vous questionnez-vous pas tous les deux ; jugez de l'empressement que vous aurez à vous raconter tout ce que vous aurez pensé , projeté , désiré ! Vous croirez ne vous être jamais tant aimés. Eh ! comptez-vous pour rien une pareille decouverte ? A quoi la devez-vous cependant ? à l'absence. Après cela , vous plaindrez-vous encore des maux qu'elle cause ? Non , je ne vous crois pas assez injuste ; dans votre premiere Lettre vous vous felicitez du séjour que nous avons fait à la campagne.

L E T-

L E T T R E X L I X.

J'Avois deviné qu'il ne seroit pas aisé de vous tirer de votre erreur , ni de vous faire regarder comme heureuse la situation où vous vous trouvez. Vous prétendez qu'un amour tel que le vôtre n'a pas besoin , pour être durable , des raffinemens dont ma dernière Lettre est remplie : tout ce que vous voyez dans mes conseils , c'est que je suis coquette & voluptueuse. Pour vous, vous n'êtes que tendre & assez amoureux , pour que l'absence de la Comtesse vous rende le plus malheureux des hommes.

Hélas ! Marquis , quel est l'Amant qui n'a pas tenu le même langage au commencement d'une passion ? Tous se flattent comme vous de ressentir le véritable amour ; tous imaginent que mêler la réflexion dans une affaire de cœur , ce n'est pas connoître l'amour. Mais n'avons-nous donc pas le cœur fait sur le même modèle ? De quelque délicatesse que nous nous piquions , nous sommes toujours forcés de convenir qu'une habitude trop constante d'être ensemble produit à la fin le dégoût. En voici un exemple que M. de la Sabliere nous racontoit tantôt.

Vous connoissez la petite Julie de l'Opéra ,
vous ne vous seriez jamais douté qu'il y eût
dans

dans cette tête-là un germe de Philosophie. Le Comte de. . . . lui fit le mois passé une fortune au-dessus de ses espérances. Pension raisonnable, appartement honnête, nippes étoffées, bijoux de prix, équipage lesté, en un mot, la petite personne alloit être souverainement heureuse, lorsque le Commandeur est venu troubler cette félicité. Et comment le cruel y est-il parvenu? En offrant le double de la pension, des bijoux, &c.

Ses propositions ont d'abord été rejetées avec hauteur. Julie avoit pris dans son opulence de la fierté. Le seul bien que la fortune puisse procurer c'est peut-être de mettre de l'élévation dans les sentimens. Cependant notre Héroïne, mieux conseillée, en vint à un accommodement: vous allez voir qu'au fond elle étoit fille d'honneur. Elle ne voulut point manquer à ses engagemens, mais elle craignoit pour le moins autant de perdre le fruit des bienfaits de son Amant. Quel embarras pour elle, si la connoissance qu'elle avoit acquise du cœur ne l'eût tirée d'un pas aussi délicat. Voici la réponse qu'elle fit au Commandeur.

“ Votre personne me plaît infiniment, (il faut bien mêler un petit mot de passion dans les choses qui lui ressemblent le moins,) “ mais
 “ j'ai des engagemens avec le Comte. Je
 “ serois au désespoir de lui manquer: je me
 L “ connois

“ connois en procédé , je ne veux point qu’il
“ ait à se plaindre de moi ; & vous êtes trop
“ juste même pour me conseiller une trahison.
“ Je ne vois qu’un moyen de concilier la bien-
“ séance avec l’intérêt de mon cœur & le soin
“ de ma fortune ; car j’avoue que je ne suis pas
“ riche : c’est , Monsieur , de me donner
“ quinze jours , & je suis sûre d’être alors en
“ état d’accepter vos offres sans lui déplaire , &
“ sans qu’il ait rien à me reprocher. Je vais
“ exiger de lui qu’il vienne passer ce tems à sa
“ terre avec moi , & qu’il y vienne seul , afin
“ que nous soyons sans cesse tête à tête. Je lui
“ dirai si souvent que je l’aime , je le lui dirai si
“ long-tems de la même façon , j’exigerai de lui
“ tant de passion que bientôt je lui serai aussi in-
“ supportable qu’actuellement je lui paroissais aimable.
“ Jusqu’ici j’ai eu des caprices , de l’humeur ,
“ je l’ai brusqué , désolé. Avec cette recette
“ je le rendois amoureux fou. Pendant cette
“ quinzaine je serai d’une égalité , d’une
“ douceur d’une complaisance à lui faire perdre
“ patience. Enfin je veux le réduire
“ à chercher le premier un prétexte de se dé-
“ faire d’une ombre qui le désespérera , & l’a-
“ mener à se croire trop heureux de me laisser
“ pour prix de mes vertus ce qu’il me donna
“ pour un autre usage. Alors , mon cher Com-
“ mandeur , je serai toute à vous , & mon
“ procédé avec le Comte doit vous faire pres-
“ sentir combien je vous serai fidèlement atta-
“ chée.”

“ chée.” Auriez-vous cru , Marquis , devoir un jour recevoir d’une Fille d’Opéra une regle de conduite ?

Mais après tout , je connois le véritable moyen de vous convaincre. Le voici : dans deux jours nous ferons à Paris. Ne manquez pas de baiser mille fois cet endroit de ma Lettre : les extravagances sont de l’essence du véritable amour.

L E T T R E L.

Nous voilà de retour ; mais les nouvelles que nous vous apportons pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'eûtes une si belle occasion d'accuser les femmes de caprices. Je vous écrivois , il y a quelques jours , pour vous dire qu'on vous aimoit , aujourd'hui c'est pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous . tremblez , c'est une chose bien décidée , la Comtesse ne veut plus vous aimer qu'à son aise , & sans qu'il en coûte jamais rien à sa vertu. Elle a vû les conséquences d'une passion telle que la vôtre : comment les envisager sans effroi ? Elle a donc pris le parti d'en arrêter le progrès & que les preuves qu'elle vous a données de son penchant , ne vous rassurent point. Vous vous imaginez , vous autres hommes , que dès qu'une femme vous a fait un aveu , jamais elle ne pourra briser ses chaînes : détrompez-vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez , & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conseils une partie de sa fermeté. Ne comptez plus sur mes Lettres : aussi-bien vous n'avez plus besoin des secours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des
armes

armes contr'elles ; sans cela seriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur que vous avez attendri ? Il faut l'avouer , j'ai jugé mon sexe avec trop de rigueur ; vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le sens bien à présent : il est plus de femmes estimables que je ne l'avois cru. Quel assemblage des meilleures qualités dans la Comtesse ! Non , Marquis , je n'ai pu lui refuser des sentimens d'amitié ; & sans consulter vos intérêts , je me suis unie contre vous avec elle. Vous en murmurez, sans doute : mais la confiance qu'elle avoit prise en moi , n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclairée , soutenue , encouragée , mon zele pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts. On avoit alors trop d'avantages sur vous. Les choses ont bien changé de face. Toute la fierté de la Comtesse fustit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence , & , ce qui valoit mieux encore , votre mal-addresse. Aujourd'hui vous avez de l'expérience , & elle a sa raison de moins. Après cela me joindre à vous contre elle , trahir la confiance qu'elle a prise en moi lui refuser les secours qu'elle droit d'en attendre , si vous êtes sincere , vous l'avouerez vous-même , ce seroit une chose criante. Je veux désormais réparer le mal que je puis avoir fait vous eu révélant nos secrets , en vous initiant dans nos mysteres. Je veux travailler moi-même à détruire le système de

cette prude dont je vous écrivois un jour les sentimens , & prouver qu'il n'est pas impossible de trouver une femme qui résiste , quoi-qu'attaquée & bien attaquée ; & pour que notre triomphe soit plus beau , je ne vous dissimulerai rien de tout ce que j'ai fait contre vous : j'ai porté la trahison jusqu'à instruire la Comtesse des avantages que vous pouviez avoir tiré des Lettres que je vous ai écrites sur les femmes. Sentez , lui disois-je encore ce matin , combien est redoutable un Amant qui joint à tant de connoissance du cœur le talent de s'exprimer d'une façon noble & délicate. Quels avantages n'a-t-il pas avec une femme qui pense & qui raisonne ? C'est par le raisonnement même qu'il la séduit. Il a l'art d'employer l'esprit qu'il lui trouve à justifier aux yeux de sa raison les egaremens dans lesquels il l'entraîne. Une Amante se croit obligée de proportionner les sacrifices à la connoissance qu'elle a de ses bonnes qualités. Avec un homme ordinaire , une foiblesse est une foiblesse ; on en rougit : avec un homme d'esprit , c'est un tribut qu'on croit devoir à son mérite , c'est même une preuve de notre discernement , elle fait l'éloge de notre goût ; on s'en applaudit. C'est ainsi qu'en faisant tourner au profit de la vanité ce qu'il enlève à la vertu , cet enchanteur dérobe à vos yeux la gradation de vos foibleses. Tels sont , Monsieur , les conseils que je donne à la Comtesse ; je ne sçais s'ils vous laissent beaucoup d'espérance.

L E T.

L E T T R E L I.

J'A V O I S cru vous étonner , Marquis , en vous apprenant tout ce que nous projettons contre vous ; mais vous connoissez vos avantages , & tout ceci commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous de grace. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre Lettre en y faisant entendre que j'agissoit dans cette occasion par jalousie , & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comtesse que pour en profiter ? Ou vous êtes le plus méchant des hommes ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant si vous avez jamais pû me soupçonner de cette noirceur ; le plus adroit , si vous n'avez jetté ce soupçon que pour me rendre suspecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela , c'est que l'alternative m'est également injurieuse , puisque la Comtesse a pris la chose très-sérieusement. Je viens de me trouver avec ella dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes , que vous connoissez bien votre ascendant sur son cœur ! Vous ne pouvez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma dernière Lettre ; rester trois jours sans nous voir ; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide ! Oh ! je vous l'avoue franchement , c'est se conduire en homme consommé

Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La Comtesse n'a pû tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez essuyer des larmes que vous faites couler, venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête ? Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer ! Comment donc ? à entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse ; de vos prétentions une faussée idée, & je vous ai supposé des desseins critiques, pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle, que sçais-je moi de quelles épithètes on ne m'a pas accablée ? Quels emportemens ! Oh ! je vous le proteste, ce sera le dernier orage que j'essuierai pour m'être mêlée de vos affaires ; je renonce très-cordialement à la confiance dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis no'nt pas le beau rôle en pareils cas ; toujours ils restent chargés de ce qu'il peut y avoir de fâcheux dans la querelle ; les Amans profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serois bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfans, dont les folies

lies m'amuseront : je dois les regarder d'un œil philosophique , & finir par rester l'amie de tous les deux ; venez donc sur le champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons , ne faites plus le petit cruel , venez faire la paix. Ces pauvres enfans ! l'un a des vues si innocentes , l'autre est si sûre de sa vertu , que vouloir gêner leur penchant , c'est assurément les affliger sans raison.

L E T T R E LII.

JE le vois , Marquis , le seul moyen de bien vivre avec la femme la plus raisonnable , c'est de ne jamais enter trop avant dans ses confidences. Mon parti est pris : désormais je ne parle plus de vous à la Comtesse , que quand elle m'y forcera ; je n'aime pas les traceffaries. Cette résolution ne changera pourtant rien à mes sentimens pour vous , ni même à l'amitié que je veux conserver pour elle. Mais quoique je reste son amie , pourquoi me ferois-je scrupule d'en user avec vous comme par le passé ? Je continuerai donc , puisque vous l'exigez , à vous communiquer mes idées sur les situations où vous vous trouverez ; à condition cependant que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens : liberté que je ne prendrai pas aujourd'hui ; car si la Comtesse suit le plan qu'elle a formé , si en effet elle persiste à ne point vous voir tête à tête , je ne crois pas que vos affaires avancent sitôt. Elle se souvient de ce que je lui ai dit , connoît son cœur , & a raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puisse se fier à ses forces , & qui s'expose sans inquiétude aux empressemens d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence , que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime , le feu dont toute sa personne est comme embrâsée , excitent

nos

nos sens , allument notre imagination , appellent nos desirs. Nous ne ressemblons pas mal au clavecin : quelque bien dispose qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher , jusqu'à ce qu'il sente l'impression de cette main , il reste dans le silence : touchez le clavier , les sons se font entendre. Achevez le parallele , & tirez les conséquences.

Mais apres tout , de quoi vous plaignez-vous , Monsieur le Métaphysicien ? Voir la Comtesse , entendre le doux son de sa voix , lui rendre des petits soins , pousser auprès d'elle la délicatesse des sentimens à perte de vue , s'edifier de ses discours sur la vertu , n'est-ce pas pour vous la suprême félicité ? Laissez à des ames terrestres ces sentimens grossiers qui commencent à se développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de soutenir que l'amour étoit l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raison , je n'en suis pas fâchée : soyez puni de votre injustice. Adieu.

Le Chevalier , votre ancien rival , s'est donc vengé des rigueurs de la Comtesse , en s'attachant à la Marquise sa parente. Ce choix fait assurément l'éloge de son goût ils sont faits l'un pour l'autre. Et je ferai charmée de voir où cette belle passion pourra les conduire.

L E T T R E L I I.

LA langueur dont vous vous plaignez , Monsieur ; ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente ; votre cœur est resté pendant trois jours dans la même situation ; c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comtesse ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions on éprouve de ces situations de tiédeur , qui étonnent ceux mêmes qui les ressentent , soit que le cœur à force d'être agité du même mouvement , se lasse à la fin , ou qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet ; il est des momens d'indifférence dont on chercheroit vainement la cause. Plus ses mouvenens ont été vifs , plus le calme qui leur succede est profound , ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une résistance trop sèvere ou trop uniforme. La femme ordinaire ne sçait que résister ; la femme intelligente fait plus ? elle varie sa facon de résister , & c'est-là le sublime de l'art. Chez la Comtesse d'ailleurs , les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son Amant ; c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle

elle. L'amour est un sentiment jaloux & tyrannique ; il n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts , toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui , si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfère le devoir , l'amitié , &c. il se croit en droit de se plaindre. Il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de en sont la preuve. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comtesse ; votre embarras , lorsqu'elle vous a demandé si vous étiez resté long-temps chez la Présidente , l'envie que vous avez eu de la tromper par une réponse équivoque , le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons , m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites , & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comtesse sent les conséquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le Chevalier ? Oh ! pour le coup , vous ne retombez pas fitôt dans ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalousie va vous fournir de quoi vous occuper long-temps. Et comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise ? Vous le verrez dans peu ; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul. Son humeur sera bien différente , lorsqu'elle connoîtra toute son infortune. Que je la plains , que je plains

plains toutes les femmes ! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer ! La Comtesse est sa meilleure amie , le sera-t-elle encore longtemps ? Elle est si jolie , son teint est si capable d'enlaidir celui des autres ! Que d'orages je prévois !

LET-

L E T T R E L I V .

LA rougeur que la petite verole a laissée sur le visage de la pauvre Marquise, la rend donc bien farouche ? Sa résolution de ne se montrer de long-temps ne me surprend pas. Comment paroître en cet état ? Si l'accident qui l'humilie ne lui étoit pas arrivé, combien de temps n'auroit-elle pas encore fait souffrir ce pauvre Chevalier ? Hé bien, douterez-vous encore que la vertu des femmes dépende des circonstances, & qu'elle diminue avec leur fierté ? Mais que je crains pour la Comtesse un pareil exemple ! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les foiblesses de son amie : l'amour déjà trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si j'ose le dire, par contagion ; ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend sa force ; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice : je ne suis plus étonnée de tout ce que la Marquise dit en votre faveur ; jusqu'ici elles se sont conduites sur les mêmes principes ; quelle honte pour celle-ci, qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie. Elle est devenue laide,

par

par conséquent obligée pour conserver un Amant , à quelques complaisances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le sien à moins de frais ? Ce seroit reconnoître une supériorité trop humiliante ; elle feroit les choses du monde les plus singulieres pour amener votre aimable veuve à son but. Y fera-t-elle parvenue , que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme , ne l'être plus , tandis qu'elle embellit tous les jours , la souffrir sans cesse auprès de soi , c'est , je vous le jure , un effort au-dessus des forces de la femme la plus raisonnable , de la Philosophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité. J'entends la rivalité des charmes seulement : ce seroit trop d'y joindre celle du sentiment.

L E T -

L E T T R E L V.

HE bien, Monsieur, les tracasseries de la Marquise ne justifient-elles pas mes prédictions ? Je le prévois à regret ; mais je dois vous le dire. Quelque précaution que prenne la Comtesse pour ménager l'amour-propre de la convalescente, elle n'en fera jamais qu'une ingrate. Je ne sçais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagemens, & qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure ; en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celleci paroît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnaissance ; & quand celle qui parle feroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour scavoir s'il est sincère, examine bien moins ce
que

que l'autre lui dit , que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit & on l'aime ; aussi jolie que nous , on la remercie froidement , & on la dédaigne. Plus jolie ; on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût parlé. Tant que deux figures ont quelques choses à démêler ensemble , il est impossible qu'entre les femmes qui les portent il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter , peuvent-ils devenir de bons voisins ? Mais on ne pénètre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paroissent les plus intimement liées se brouillent quelquefois pour un rien. Croyez-vous que cette minutie soit le vrai sujet de leur querelle ? Elle n'en est que le prétexte ou l'occasion. On cache le motif qui nous fait agir , lorsqu'en le faisant connoître , il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie , qui nous donne de l'éloignement pour elle ; on paroîtroit jalouse , on passeroit pour envieuse ; c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner ; on aime mieux paroître injuste. Aussi deux jolies femmes sont-elles assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre ; elles le saisissent avec une vivacité , qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Vous

Vous parle-je avec assez de franchise ? Vous voyez jusqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout , même à mes propres dépens : car je ne suis assurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que tout ceci demeurera enseveli entre nous deux , je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon sexe : il se croiroit peut être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comtesse est cependant au-dessus de toutes ces petiteesses ; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais il y a tant de *femmelettes* !

L E T T R E L V I.

L'EXEMPLE de la Marquise n'a donc rien fait encore sur le cœur de son amie ? Au contraire l'on est plus en garde contre vous ; une faveur légère que vous avez dérobée , vous a mérité des reproches très-sérieux. Comment auroit-elle manqué dans ce moment de vous rappeler les protestations de respect & de désintéressement que vous fîtes en déclarant votre passion ? C'est l'usage en pareil cas. Mais arrêtez un instant votre attention sur la singularité de nos idées : ces mêmes empressements qu'une femme prend pour une preuve de mépris , tant que l'on n'est pas encore parfaitement d'accord avec elle , se convertissent dans son imagination en preuve d'amour & d'estime , dès que tout est réglé. Ecoutez les femmes mariées , & toutes celles qui , ne l'étant pas , se permettent de jouir des mêmes privilèges ; écoutez-les , dis-je , dans leurs plaintes secrètes contre des maris infideles , ou des amans refroidis. *C'est qu'ils les méprisent* : voilà l'unique raison qu'elles imaginent dans leur refroidissement. Cependant , entre nous , ce qu'elles regardent alors comme une marque d'estime & d'amour , est-ce dans un homme autre chose que la preuve de sa bonne santé ? Je vous le disois , il y a quelque tems , les femmes elles-mêmes , quand elles

elles veulent être de bonne foi , font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une Amante dans le commencement d'une passion : l'amour est un sentiment purement métaphysique , auquel les sens n'ont pas le moindre rapport : semblable à ces Philosophes qui , au milieu des tourmens , ne vouloient pas convenir qu'ils ressentoient de la douleur , elle sera long-temps martyre de son propre système ; mais enfin tout en combattant pour sa chimere , la pauvre femme se sera-t-elle laissée toucher : son Amant aura beau lui répéter que l'amour est un sentiment métaphysique & divin , qu'il vit de belles phrases , de discours spirituels , que ce seroit le dégrader , que d'y mêler quelque chose de matériel & d'humain ; il aura beau vanter son respect & sa délicatesse , je vous réponds de la part de toutes les femmes , sans exception , que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra son respect pour une insulte , sa délicatesse pour une dérision , ses beaux discours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire , c'est de lui chercher querelle sur ce qu'ayant été sans doute moins délicat avec quelqu'autre , il se sera mis par-là dans la triste nécessité de venir étaler les grands sentimens auprès de la Maîtresse en titre ; & ce qu'il y a d'admirable , c'est que l'excuse qu'on lui prête fort toujours du même principe.

L E T T R E L V I I .

NON, Marquis, quoi que vous en disiez, je ne vous passerai point l'espece de fureur avec laquelle vous desirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que, lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-tems de sa défaite, avant qu'elle soit entiere? Ne ferez-vous jamais convaincu que de tous les biens ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'œconomie? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme, telle que la Comtesse, avec quelle discrétion j'userois de mes avantages! Par combien de gradations je m'imposerois la loi de passer successivement & même lentement! De combien de plaisirs inconnus aux hommes ne serois-je pas le créateur! Pareil à l'avare, je voudrois sans cesse contempler mon trésor, connoître combien il est précieux, sentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le posséder, à considérer qu'il est à moi, que j'en puis disposer, & cependant m'affermir dans la résolution de ne pas m'en priver par l'usage! Quelle satisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez sur elle; de voir naître dans ses moindres actions
une

une impression de tendresse , dès qu'elles ont quelque rapport à vous , d'entendre sa voix s'attendrir , dès que c'est à vous , ou de vous qu'elle parle ; de jouir de son trouble à vos moindres empressements , de son inquiétude aux caresses les plus innocentes ! Est-il de situation plus délicieuse que celle d'un Amant sûr d'être aimé , & l'est-on jamais plus que dans ces fortes d'instans ? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus , d'être reçu avec un empressement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié ! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer ; on prend le maintien , le ton , le maniere d'être qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroît autrefois ; on ne fait plus de toilette que pour lui ; c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette , ce ruban , ce bracelet ; il est l'objet de tout ; on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi ; trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse , qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien , en un mot , de plus séduisant qu'une voix presque étouffée par l'émotion , que ces refus qu'une Amant se reproche , dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres , avant même qu'on s'en soit plaint ? Quoi ! vous pouvez consentir à voir finir sitôt un pareil enchantement ?

tement ? je ne puis le concevoir. Cependant , dès que l'on cède à vos empressements , tous ces plaisirs s'affoiblissent à proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger , de les augmenter même , en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur , & de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfait que la possession ne soit entière , facile & continue ; & vous êtes surpris après cela de trouver de l'indifférence , de la froideur , de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassasier de l'objet aimé ? Je l'ai toujours dit ; l'amour ne meurt jamais de besoin , mais souvent d'indigestion. Je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de . . . Vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité ; vous apprendrez par mon exemple que l'économie des sentimens & des plaisirs est peut-être en amour la seule Métaphysique raisonnable , & vous conviendrez que vous entendez bien peu vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse.

L E T-

L E T T R E L V I I I .

MOI, vous plaindre, Monsieur ! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils : comment serois-je fâchée de vous voir un peu maltraité ? Vous avez cru qu'il n'étoit question que de brusquer la Comtesse. La façon aisée dont elle traitoit l'amour, la facilité de son commerce, son indulgence sur nombre de vos folies, sa franchise à railler les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait espérer de trouver en elle moins de sévérité ; mais vous venez d'éprouver combien vous vous êtes trompé. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainsi la bonne foi des gens... il faut en convenir, c'est un procédé qui crie vengeance, qui mérite tous les noms que vous lui donnez : mais méritai-je, moi, l'injustice que vous me faites ? Quoi, vous me rendez responsable des rigueurs qu'on a pour vous ; & vous n'êtes malheureux, dites-vous, que parce que vous avez suivi les conseils que je vous ai donnés au commencement de notre correspondance. Mais ne vous ai-je pas déjà dit que toutes les vérités sont relatives ; les meilleurs conseils deviennent funestes ; dès qu'on ne sçait pas en faire une application juste. Apprenez donc à vos dépens à distinguer les femmes ; vous êtes dans une erreur qui n'est

M

que

que trop générale parmi les hommes. Toujours séduits par les dehors , ils imaginent qu'une femme , dont la vertu n'est pas toujours sur le *qui-vive* , sera plus facile à vaincre qu'une prude ; l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois aussi sont-ils exposés à des rigueurs d'autant plus piquantes qu'elles sont moins attendues ! Leur ressource alors est d'accuser ces femmes de caprice & de singularité ; tous tiennent le même langage , & disent comme vous : pourquoi , cet équivoque procédé ? Quand une Belle est décidée à rester intraitable , à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant , & se faire des dehors si peu conformes à ces sentimens ? Pourquoi se laisser aimer , quand on veut se dispenser du retour ? N'est-ce pas être bizarre & fausse ? N'est-ce pas se jouer du sentiment ?

Vous vous trompez , Messieurs , c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change ; elle seule est offensée , & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennoblir des choses qui ne lui ressemblent guères. N'est-ce pas vous-même au reste qui nous forcez à vous traiter ainsi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence , elle sçait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher , c'est l'espérance ; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une sévérité capable de la faire regarder comme invincible , dés-

dés-lors plus d'amant pour elle. Quelle solitude ! quelle honte même ; car la femme la plus vertueuse au fond n'en est pas moins sensible au-desir de plaire ; elle ne fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais, n'ignorant pas que ceux dont elle les attend ne sont portés à les lui rendre que par des vûes qui blessent sa fierté , ne pouvant réformer ce défaut, le seul parti qui lui reste à prendre, c'est d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle sçait les conserver en ne détruisant point ces mêmes espérances, qu'elle est cependant bien résolue de ne jamais remplir. Avec de l'adresse , elle réussit. Ainsi , dès qu'une femme entend ses véritables intérêts , elle ne se dissimule point ce que signifie le *je vous aime* des hommes. Il ne tiendrait qu'à elle de s'en offenser ; mais les a-t-on pénétrés , on n'a besoin que de sa vanité pour déconcerter leurs desseins. Notre colere, quand ils nous offensent , n'est pas ce que nous pouvons leur opposer de plus redoutable. Quiconque a besoin de sortir de soi-même , de se fâcher pour leur résister , décele sa foiblesse. Une fine ironie , une raillerie piquante , une froideur humiliante ; voilà ce qui les décourage. Jamais de querelles avec eux ; par conséquent point de raccommodement. Eh ! quels avantages ce procédé ne leur enleve-t-il pas !

La prude fuit à la vérité une route toute différente : se voit-elle exposée à la moindre entreprise ? elle ne se croit raisonnable qu'à proportion du ressentiment qu'elle fait éclater. A qui cette conduite en impose-t-elle ? Tout homme qui connoît la carte se dit : " Je ne suis mal-
" traité que parce que j'ai été malheureux dans
" le choix du moment. C'est ma maladresse
" que l'on punit , & non ma témérité. Dans
" un autre instant , on me scaura gré de ce qui
" fait mon crime aujourd'hui : ces rigueurs sont
" un avertissement de redoubler de soins , pour
" mériter plus d'indulgence , & désarmer la
" fierté : on veut être apaisée ; & le seul
" moyen dans ce cas de faire oublier l'offense ,
" c'est tout en demandant grace de devenir cou-
" pable une seconde fois." Avec ma recette je
suis bien sûre qu'aucun homme ne se donnera
jamais les airs de raisonner ainsi.

L E T T R E L I X .

AH, Marquis je n'eus jamais tant d'envie de
vous haïr que depuis que la Comtesse m'a écrit la
Lettre que je joins ici ; lisez , & voyez si vous
méritez d'être aimé comme vous l'êtes.

Lettre

*Lettre de la Comtesse de à Mademoiselle
de L'Enclos.*

“ Votre absence ne doit être que de huit jours,
“ ma chere Ninon. Je ne sçais pourquoi votre
“ éloignement m’inquiète. Ne seroit-ce point
“ parce que votre aimable philosophie me prê-
“ toit souvent des secours contre un penchant
“ dont la violence augmente chaque jour , &
“ dont les suites me font trembler ? Quel est donc
“ le secours que nous offrent dans l’occasion la
“ vertu, la fierté la crainte du deshonneur ? Quel
“ est au contraire le pouvoir de l’imagination, la
“ tyrannie des sens ? Qu’il est cruel de ne con-
“ server assez de raison que pour connoître
“ toute l’étendue de sa foiblesse , & de sentir
“ trop d’amour pour pouvoir espérer d’y résister !
“ Ce début vous annonce les agitations où je
“ suis : jè ne me connois plus moi-même ; de
“ grace expliquez-moi mon cœur ; il est une
“ enigme pour moi.

“ Vous connoissez mes sentimens ; vous sca-
“ vez combien est sincere mon aversion pour
“ tout ce qui peut blesser la délicatesse d’une
“ femme raisonnable. Mes principes n’ont point
“ changé : mais ; grand Dieu ! quelles décou-
“ vertes les emportemens du Marquis ne m’ont-
“ ils pas fait faire ! Je le vois , ma chere amie,
“ ce n’est point notre volonté qui décide , ou
“ qui consent dans ces occasions ; ce n’est point
“ l’ame qui opere , elle n’en a pas la liberté.
“ Quelle humiliation pour nous ! Les sens au-

“ roient-ils en effet autant de pouvoir que vous
“ leur en supposez ? Quoi ! ne peut-on plus
“ rien se promettre de la vertu , dès qu’un
“ amant les a mis en jeu ? La colere , l’indig-
“ nation , la honte même du trouble qu’ils
“ causent , rien n’est-il capable de nous mettre
“ à l’abri de leur séduction ? L’on n’ose pas
“ s’avouer à soi-même l’empire qu’ils ont sur
“ nous ; on rougit de la victoire qu’ils obtien-
“ nent , & on la leur cède !

“ Combien de fois n’ai-je pas fait rougir le
“ Marquis , en appréciant à sa juste valeur le
“ bien auquel il met plutôt encore sa gloire
“ que son honneur ! Mais rien n’est capable de
“ le ramener à des sentimens raisonnables : au
“ contraire , tous les jours il prend moins de
“ soin à me dissimuler ses veritables intentions.
“ Il va jusqu’aux entreprises. Quel avenir se
“ presente à mes yeux ! Je forme mille résolu-
“ tions contre lui : je lui montre tout le mépris
“ que méritent ses sentimens , je crois le haïr.
“ Dans son absence la raison rentre dans ses
“ droits ; je me flatte de le braver. Paroît-
“ il ; je ne songe plus qu’à l’aimer & à lui plaire
“ Je me reproche un instant de froideur. Il veut
“ me persuader que l’amour ne se prouve que
“ par le sacrifice que je lui refuse : je suis con-
“ vaincue que l’on peut aimer sans cela ; je veux
“ lui prouver qu’il m’offense , & ne puis trou-
“ ver de véritable colere contre lui ; il s’en ap-
“ perçoit ,

“ perçoit , redouble d’empressement , & tout
“ mon courage , tous les obstacles dont j’ai soin
“ de nous environner peuvent à peine me sauver
“ du danger : j’allai même hier jusqu’à me re-
“ procher tant de prudence Toutes les
“ facultés de mon ame sont renversées. Je me
“ fais compassion à moi-même Je me
“ plains souvent à lui qu’il ne m’aime pas com-
“ me je l’aime , qu’il est avec moi plus galant
“ que tendre , que c’est moins par amour que
“ par vanité qu’il m’attaque , enfin que je ne
“ lui vois point les transports dont mon ame est
“ remplie ; il se justifie mal : & prête à me
“ voir certaine de la vérité que je cherchois ,
“ je m’empresse à le justifier moi-même , ou
“ plutôt je l’aide à perpétuer , à fortifier une
“ erreur qui m’enchant. Mes inquiétudes re-
“ naissent bientôt ; il me reproche mon injustice.
“ Hélas ! lui dis-je quelquefois , je crains tou-
“ jours que vous n’ayez essayé sur moi vos
“ talens à séduire les femmes ; vos desirs se bor-
“ nent peut être à faire une conquête qui com-
“ mence votre réputation. Ah ! s’il faut tôt ou
“ tard que je sois punie de ma foiblesse que je
“ puisse à moins me dire , je n’ai pas cédé
“ sans être aimée. Je veux bien être la vic-
“ time de l’amour ; mais quelle honte si
“ j’étois le trophée d’un séducteur !

“ Jugez , ma chere Ninon , si l’on doit être
“ heureuse avec toutes ces agitations , & si je

“ n’ai pas besoin de tous les secours que je tirois
 “ de votre séjour à Paris..... Adieu. On m’an-
 “ nonce le Marquis : que je crains sa presence !

L E T T R E L X.

SANS doute, Monsieur, il seroit fort plaisant que les efforts de la Comtesse pour établir la métaphysique d’amour, eussent eux-mêmes prouvé qu’elle a dans le cœur un penchant décidé pour des plaisirs moins délicats. Je l’ai pensé comme vous à la premiere lecture de sa Lettre, & aux discours qu’elle nous tint hier : elle peint les délices de l’ame, avec une volupté qui me l’a fait soupçonner de n’être pas tout-à-fait sincere; mais ne vous trompez pas : tout ce qui décele chez les femmes une sensibilité excessive, n’est pas toujours une preuve qu’elles ayent le goût que vous entendez par *tempérament*. Elles peuvent en avoir de deux facons bien différentes. Le tempérament chez les unes réside uniquement dans l’imagination, abstraction faite de tout ce qui a rapport au sens ; chez les autres, ce sera ce que vous entendez, c’est-à-dire, un besoin physique.

Quand je dis que le tempérament des femmes peut être dans l’ame ou dans l’imagination, je conçois par-là une espece de femme fort singuliere, & qui existe cependant, car j’en connois. Elles ne sont plus, j’en conviens, de la premiere jeunesse : soit que leur caractère soit l’ouvrage de l’habitude, ou de la nature de leur

leur constitution, elles ont un cœur sensible, & qui ne peut supporter le vuide ni l'oïveté. Il lui faut un objet d'attachement; sa disposition à être occupé est si violente qu'il ne peut se passer d'un sujet sur lequel il exerce son activité. Ce penchant n'est point de l'amour proprement dit: ce n'est point un tel homme qu'elles aiment, ce n'est point lui qui les a déterminées à s'attacher; mais c'est parce que leur cœur avoit un besoin invincible d'un attachement, qu'un tel homme en devient l'objet. Aussi leur est-il assez indifférent quel il soit; pourvu que ce soit un homme, elles sont contentes. Elles n'ont besoin que de l'ombre d'un Amant; tout ce qu'elles desirerent, c'est qu'il soit assez complaisant pour être l'objet de leurs soins & de leurs inquiétudes, assez paresseux & assez froid pour s'occuper de chimères, & passer les jours dans les dissertations sur l'amour & sur la façon de le sentir, assez patient pour essuyer de bonne grace toutes leurs tracasseries; elles le dispenseroient d'aimer, si la vanité ne s'y opposoit pas: son amour ne leur est pas nécessaire pour être heureuses; elles tirent tout leur bonheur de leur propre fonds. Ce n'est donc point un homme passionné qu'elles demandent: qu'il se laisse aimer, qu'il soit un être purement passif, voilà ce qu'il leur faut; elles se chargent de tout le reste: aussi les femmes de ce caractère sont-elles des trésors pour les paresseux. Mais n'allez pas croire, Marquis, que, quoique ces femmes ne s'occupent que des petits soins de l'amour,

elles soient plus tranquilles , ou qu'elles tracasent moins un amant : ne vous figurez pas non plus qu'elles ayent plus de prudence ou de modération dans leurs goûts que les autres femmes qui s'occupent d'objets plus réels. Les choses n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination : leur attachement à ces minuties est aussi vif que s'il s'agissoit des plus grands plaisirs. la privation d'une Lettre , un regard sans expression , une simple inattention dans un cas où elles comptoient sur une complaisance , sont pour elles ce qu'une infidélité , une longue absence , un mépris marqué seroient pour d'autres. Elles haïront aussi sincèrement leur mari , ou tout autre qui les privera de l'entrevue la plus innocente que si l'on employoit les violences et les outrages pour les empêcher de jouir du tête à tête le plus suspect. En un mot, toujours occupées de détails , elles apportent à les traiter la même attention , s'en affectent avec la même vivacité que s'il s'agissoit des choses les plus importantes : elles sont en amour ce que les Religieuses sont dans la société , toujours profondément & vivement affectées de petites passions ; & c'est précisément ce qui fait que ces femmes paroissent plus tendres , plus voluptueuses que les autres ; elles sont avec sensibilité , avec un plaisir marqué , des bagatelles que les autres font avec indifférence , parce que celles-ci gardent leur sensibilité pour des plaisirs plus analogues à leur constitution. Les lettres , les discours des premières , leurs procédés ordinaires ,

naires , vous paroîtront plus touchans , plus affectueux : la raison en est simple ; moins elles font de dépense de passion à certains égards , plus chez elle le fonds de sensibilité est riche & fécond dans les détails. Leurs moindres politesses portent une telle empreinte de tendresse , que vous les croiriez sensibles à l'excès aux plaisirs des sens , & vous êtes tout étonné de leur trouver à l'examen non-seulement une parfaite indifférence de ce côté-là , mais même quelquefois de l'aversion. Elles ont cependant du tempérament : car ce que j'entends par ce mot est un besoin pressant , un penchant presque invincible ; mais ce tempérament est , comme je viens de le dire , bien différent de celui que l'on entend dans l'usage. C'est un besoin , mais c'est un besoin de l'ame : c'est en quelque façon un sentiment romanesque , qui cependant chez elles est naturel : c'est sans effort , sans artifice que ces femmes sont telles que je les peins. Si vous ne les voyez point s'occuper des plaisirs des sens , c'est que rien chez elles ne les porte de ce côté-là ; & si l'on pouvoit dire que c'est-là de l'amour , si la jeunesse étoit susceptible d'un penchant de cette espèce , je serois tentée de croire que la métaphysique d'amour n'est pas toujours une chimere. Convenez après cela , Marquis , combien il est aisé de se tromper dans le jugement que l'on porte de nos penchans. Vous serez bientôt en état de voir par vous-même si celui que vous avez porté de la Comtesse est juste. Au moment que vous me quit-

tâtes

tâtes hier pour vous rendre auprès d'elle , je crus voir dans vous yeux des présages certains. . . j'ai pensé rire de son malheur , & Dieu sçait si vous auriez été content de moi.

L E T T R E L X I.

QUOI ! Marquis , tous vos lauriers sont changés en cyprès , & pour avoir eu trop de vivacité , vous voilà réduit au rôle d'un homme qui en manque ! Faire naître un moment favorable , & , le cœur plein d'amour , ne pouvoir pas en profiter. . . Quelle humiliation ! je conçois votre désespoir ; mais malgré la compassion que vous m'inspirez , je n'ai jamais ri de si bon cœur qu'en lisant le récit touchant de votre lamentable histoire ; rien ne m'a paru si plaisant que la confidence que vous en avez faite à Madame de Sévigné. J'aurois bien voulu voir la contenance qu'elle faisoit à la peinture de ce qu'elle appelle * *vosre déconvenue* , & lorsque vous l'assuriez *qu'il falloit qu'on vous eût enforcé*. J'aime à l'entendre vous dire *qu'elle est bien-aise que vous soyez puni par où vous avez péché*. Voyez comme l'on vous plaint ! Le plus grand de tous les malheurs , suivant vous , est la chose du monde la plus risible

* *Voyez les Lettres de Madame de Sévigné, Tome I.*

risible à nos yeux ; je ne doute point que la Comtesse ne la regarde du même œil que nous. Comment oserez-vous désormais vous présenter devant elle ? Croyez-moi , réconciliez-vous , le plutôt qu'il sera possible , avec les *Sorciers* , ou plutôt , hâtez-vous *de vous faire restaurer par Pecquet*. Je crois que vous aviez raison de me dire l'autre jour que vous étiez comme le bon-homme Eson , & que vous aviez besoin *de vous faire bouillir dans une chaudiere , avec des herbes fines, pour vous ravigoter un peu*. L'idée n'est pas à négliger , & de quelque façon que ce soit , sortez de l'état d'opprobre où vous vous trouvez ; rien de si piquant pour nous que d'avoir des foiblesses en pure perte : nous ne nous pardonnons que celles dont un Amant sçait profiter. Demain je serai de retour à Paris ; ne vous trouverai-je pas aussi glorieux qu'actuellement vous êtes humilié ?

L E T T R E L X I I .

QUE m'apprenez-vous , Monsieur ? voilà précisément ce que je redoutois. Après avoir mérité la confiance de la Comtesse , je suis donc devenue tout-à-coup l'objet de sa jalousie. Notre commerce l'inquiète ; elle ne voit point sans allarme le crédit qu'une autre conserve sur votre esprit ? Je l'avois distinguée des autres femmes. Je m'étois imaginé que , me sçachant
sans

sans prétentions sur votre cœur , il n'y auroit jamais entre nous de rivalité. Mais une Amante craint jusqu'à son ombre ; l'excès de sa passion la rend injuste , & lui fait croire comme réel tout ce qui lui paroît possible. Ses allarmes cependant m'offensent moins dès que je réfléchis qu'elles sont de nouvelles preuves de son penchant pour vous , & je serois désespérée d'apporter le moindre trouble dans votre liaison. Ainsi si , comme je le prévois , elle exige de vous le sacrifice du peu d'avantage que vous trouvez dans mon commerce , ne balancez pas à lui obéir : l'amitié doit-elle , chez un homme de votre âge , balancer un instant le pouvoir de l'amour ?

Je ne finirai cependant point sans vous féliciter sur l'état actuel de vos affaires , & sans applaudir à votre discrétion. Je vous vis hier avec la Comtesse à l'Opéra ; vos yeux & les siens m'en apprirent plus que vous n'eussiez pu m'en dire. Je ne sçais si vous le faisiez exprès ; mais à travers l'air attentif & respectueux que vous preniez auprès d'elle , on appercevoit une sérénité , un fonds d'assurance qui vous dévoient. L'attention qu'on avoit de détourner les yeux de dessus vous , ou de ne les y fixer que comme sur tout autre homme , n'étoit pas moins expressive pour quiconque vous examinoit ; convenez-en de bonne-foi , vous seriez fâché qu'on ne vous eût pas deviné !

L E T -

L E T T R E L X I I I .

SONGEZ-VOUS , Marquis , que votre persévérance à m'écrire & à me voir , malgré des défenses expresses , va vous exposer à tous les emportemens dont une femme jalouse est capable ? Je suis désolée de troubler le repos de deux personnes au bonheur desquelles j'aurois de si bon cœur voulu contribuer. Je ne laisse cependant pas , je vous l'avouerai , d'être intérieurement scandalisée de l'injustice de la Comtesse , & je ne vous cacherai pas que je n'ai pu me défendre d'un plaisir secret , quand j'ai vu l'amie balancer dans votre cœur le pouvoir de l'amante : je suis fort incertaine sur ce que je dois vous dire a cette occasion vous viendrez me voir tantôt , nous tiendrons conseil. Tout ce qui me console , c'est que la pauvre Présidente n'a pas été plus épargnée que moi ; mais que son sort est différent du mien , puisque vous l'avez sacrifiée sans ménagement ! Prendre pour la quitter un jour aussi solennel que celui où la Marquise reçut compagnie pour la première fois ; choisir le moment où la femme de robe s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité , ne s'occuper en sa présence que du plaisir de fêter sa rivale ; rien de plus offensant qu'un pareil procédé ; soyez sûr qu'on ne lui par donnera jamais cet outrage ; je vous donne ma parole qu'on s'en vengera , & le plus cruellement qu'il sera possible.

L E T-

L E T T R E L X I V.

VOUS me demandez si la dernière faveur , ou plutôt la dernière faute que nous puissions commettre , est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui , & non.

Oui , si vous aimez une femme dont vous fassiez la première passion , & qui ait de la délicatesse & de la vertu. Mais dans ce cas-là même cette preuve ne sera ni plus certaine ni plus flatteuse pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime , les choses les moins essentielles en apparence , sont des marques aussi sûres de sa passion que celle dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même que , si cette femme vertueuse est d'une complexion tendre , la dernière faveur prouvera moins que mille autres petits sacrifices que vous comptez pour rien : elle agit alors pour elle beaucoup plus que pour vous ; elle est trop intéressée à vous écouter pour que vous puissiez vous faire gloire de l'avoir persuadée : tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'est laissée vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas ; & celui dont elle étoit prise , n'a jamais rien obtenu. * Il peut donc arriver que la

dernière

* Nous en voyons un exemple dans l'histoire de la Baronne du Luz.

derniere faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient. Au contraire , souvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous respectons davantage que devant ceux que nous estimons ; & soyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raisonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Ainsi votre prétendu triomphe peut avoir quelquefois des causes qui , loin d'être glorieuses pour vous , ne serviroient qu'à vous humilier , si vous les connoissiez.

On voit , par exemple , un amant prêt à se rebuter ; on craint qu'il ne nous échappe , pour s'adresser à quelqu'autre plus accommodante , on ne veut pas le perdre , il est toujours humiliant de se voir abandonnée ; on cède , parce qu'on n'imagine pas d'autre moyen de le garder : on veut n'avoir rien à se reprocher. S'il vous quitte après cela , on l'aura du moins mis dans tout son tort ; car , comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elles accorde , elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoissance : quelle folie ! D'autres se rendront par des motifs différens ; la curiosité détermine celle-ci ; elle veut sçavoir ce que c'est que l'amour. Celle-là , peu avantagée du côté de la figure , voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir : l'une se mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte sa vanité :

elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié , à l'occasion , aux importunités , au plaisir de se venger d'un infidèle. Que sçais-je moi ? Le cœur est si bizarre , les raisons qui le déterminent si singulieres & si variées , qu'il est impossible de découvrir les véritables ressorts qui le font mouvoir. Si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer , convenez aussi que les hommes ne se trompent pas moins souvent sur les preuves de nos sentimens. Avec plus de délicatesse , ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées. Les rigueurs elles-mêmes , dès qu'elles deviennent des distinctions , sont chez les femmes raisonnables les marques les plus certaines de leur penchant , & n'allez pas prendre ceci pour un paradoxe : elles accordent sans scrupule aux indifférens des faveurs innocentes qu'elles refusent à celui qui les a rendues sensibles. Avec ceux-là tout est sans conséquence ; mais les moindres bagatelles deviennent importantes avec celui-ci. Les premiers n'obtiennent rien que de l'usage : l'autre obtient tout du cœur. Quelle différence ! Ce ne sont donc point les faveurs par elles-mêmes qui prouvent l'amour : c'est le motif qui nous détermine : c'est le goût que nous attachons aux choses qui paroissent en soi les plus indifférentes.

Je ne sçais en vérité comment j'ai le courage de vous écrire des Lettres si longues & si folles.

Je

Je trouve à vous entretenir un charme secret dont je pourrois me défier, si je ne connoissois pas bien mon cœur. Cependant, réflexion faite, il est actuellement sans affaire, & désormais je veux prendre garde à vous. Très-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres, & je m'aviserois peut-être, moi, de les croire.

L E T T R E L X V.

Seroit-il possible que j'eusse dit si vrai, en soutenant que l'amour est plutôt le Dieu des sensations que des sentimens, & que la Comtesse vous le prouvât aussi ouvertement que vous le dites; elle, qui se piquoit jadis de tant de mépris pour les plaisirs des sens? Comment! vous lui proposez de s'en tenir aux soins de la simple amitié, de renoncer aux folies de l'amour, & vous ne lui trouvez plus assez de délicatesse pour sentir combien elle gagneroit au change? Vous ne concevez pas ce que sont devenus ces grands sentimens qui vous ont autrefois coûté tant de soins à combattre. Il est cependant sans comparaison plus glorieux de jouer le rôle d'amie que celui d'amante. Seroit-elle de ces femmes qui préfèrent la vaine gloire d'exciter des desirs, au précieux avantage de mériter l'estime d'un Amant? En tout cas, cette façon de penser ne seroit guères conséquente aux principes

principes dont d'abord elle ne vouloit point se départir. Je suis obligée d'en convenir ; la Comtesse est une femme. Presque toutes regardent l'amitié qui suit l'amour , comme un pis-aller qui les dégrade ; elles préféreront de tout perdre , plutôt que de s'y réduire ; car il leur en coûte bien moins pour rompre avec un Amant que pour soutenir son commerce de sang-froid. Eh ! comment n'être pas humiliée , de ne trouver dans le même homme que de simples égards au lieu d'empressements , de la considération au lieu de tendresse , de l'estime au lieu d'amour ? Ses yeux sans expression , son cœur sans agitation , sa sincérité , son respect éternel ne semblent-ils pas vous dire à chaque instant , que vous n'êtes ni jeune ni jolie ? Imaginez-vous quelque chose de plus offensant pour une femme qui a des prétentions , que dis-je , qui croit avoir des droits ? Après cela pouvez-vous encore être surpris des emportemens & des larmes que votre proposition a causés ? La Comtesse vous aime , elle est jolie femme. Vos discours ont blessé en même temps son cœur & sa vanité.

Vous souvient-il avec quelle adresse vous lui protestiez autrefois que vous ne vouliez auprès d'elle que le titre d'ami ? Rappelez-vous avec quel soin elle vouloit vous y fixer , lorsque vous prétendîtes à la qualité d'Amant. Hé bien , quand on veut quitter une femme , il faut autant de ménagement pour substituer insensiblement

ment l'amitié à l'amour , qu'il en falloit six
mois auparavant pour faire passer l'amour sous
le nom de cette même amitié qui lui paroïssoit
alors si préférable : & vous devez être bien cer-
tain que votre proposition dans l'état actuel de
vos affaires , est aussi offensante pour une fem-
me , qu'elle lui paroïssoit flatteuse dans un autre
temps. Si elle l'osoit , vous l'entendriez vous
dire : “ Eh ! de grace , Monsieur , faites moins
“ d'attention à ces qualités solides , auxquelles
“ il vous plaît aujourd'hui de mettre un si grand
“ prix : oubliez-les , j'y consens , pour vous
“ souvenir seulement que je suis encore aimable :
“ peu touchée des avantages de l'amitié , sa
“ supériorité sur l'amour même paroît pas aussi
“ bien décidée qu'à vous ; peu jalouse d'ailleurs
“ d'exciter votre admiration , je me borne à
“ mériter des sentimens moins nobles que ceux
“ que vous m'offrez. Je choisis mal peut-être ;
“ mais notre bonheur étoit si parfait , l'amour
“ nous a procuré des momens si délicieux , pour-
“ quoi l'abandonner ? Vous allez me
“ soupçonner de peu d'élévation ; mais je vais
“ vous parler avec franchise ; si mon repos , si
“ ma vie vous sont chers , le dirai-je ? conti-
“ nuez à m'aimer , & ne m'estimez pas tant.

L E T-

L E T T R E L X V I.

LE pere de la Comtesse apprend vos liaisons avec elle , juge à propos de s'en formaliser , la menace de la deshériter si elle persiste à vous voir : elle brave tous ces malheurs , & vous sacrifie trente mille livres de rente ; vous au contraire par un effort de générosité , vous préférez ses intérêts à ceux de votre amour. Pour conserver sa fortune & son repos , vous consentez à ne plus la voir. Qui pourra dire après cela que vous ne l'aimez pas véritablement ?..... C'est moi , Monsieur , qui le dirai , & le dirai avec vérité ; votre délicatesse ne m'est pas moins suspecte qu'à elle : le véritable amour n'est pas si généreux ; un homme bien épris sacrifiera tout , consentira à tout , pour le bonheur de la personne aimée , excepté seulement à se voir séparé d'elle pour toujours ; c'est-là le seul effort où son courage l'abandonne ; on ne soutient ce malheur que lorsqu'on y est peu sensible.

Répondez de bonne foi ; si l'on vous eût forcé de quitter la Comtesse au moment où vous espiérez , après avoir touché son cœur , de triompher de sa vertu , vous seriez-vous trouvé pour l'abandonner autant de raison que vous en montrez aujourd'hui ? Dans ce moment , tout
entier

entier occupé de votre malheur , vous vous seriez livré au désespoir le plus violent , vous auriez accusé le sort , exagéré l'injustice d'un pere cruel , plaint la situation de votre Amante ; mais ce que vous n'auriez jamais fait , ç'auroit été de renoncer à elle ; plutôt la mort qu'un pareil sacrifice. Car quand les Amans se mettent en dépense de magnanimité , la fortune , une Couronne , la vie même , tout n'est rien pour eux. Vous n'auriez cherché qu'à prendre les mesures les plus justes pour éviter les yeux de ceux qui pourroient vous nuire ; vous auriez essayé d'appaier un pere irrité , mais toujours sans renoncer au plaisir de la voir en secret. Eh ! quel prix ce mystere même n'auroit-il pas mis aux moindres bagatelles ? Cette gêne auroit tourné au profit de l'amour , elle auroit redoublé votre attachement ; vous ne vous seriez jamais juré de si bon cœur de vous aimer toujours , & de plutôt tout risquer que de jamais vous séparer.

Que les temps sont différens ! Aujourd'hui que votre vanité est satisfaite , que vos desirs sont remplis , vous saisissez avec empressement le prétexte d'une retraite honête ; votre générosité iroit même , si l'on vouloit vous en croire , jusqu'à faire envisager votre inconstance comme un effort , comme un sacrifice , dont on ne pourroit pas se dispenser de vous avoir une obligation

gation infinie. Mais, croyez-moi, ce'st pousser trop loin la fermeté; & puis nous autres femmes, nous sommes toujours tentées (voyez notre injustice) de taxer d'hypocrisie tant de raison & de courage; comme l'héroïsme dans ce genre passe nos forces, il nous est toujours suspect. Vous risquez donc avec nous de perdre le fruit de vos vertus, si vous les poussez si loin, & quelquefois même d'être soupçonné de fausseté. Ne feriez-vous pas mieux de préférer tout uniment un défaut de notre goût à des perfections qui nous offensent? Vous avez un malheur, Marquis, c'est d'avoir choisi pour confidente une femme qui, comme vous le voyez, ne croit pas aisément aux vertus. Je suis si accoutumée à voir les hommes vouloir faire passer sous ce nom de véritables travers, qu'en général on me trouve toujours très lente à admirer; & la Comtesse a raison de soupçonner le sacrifice que vous voulez lui faire: je n'y vois, comme elle, qu'une inconstance déguisée, un véritable abandon. Enfin nous vous rendons justice: Monsieur, un homme aussi raisonnable que vous, n'est plus guères amoureux: à la vérité, le moyen de l'être encore après quinze jours entiers de prospérité!

L E T T R E L X V I I .

LE calme a donc succédé à l'orage qui sembloit menacer la Comtesse, elle a trouvé le secret de calmer son pere. Qu'elle est heureuse si elle scait par la suite ménager votre cœur avec prudence ! Voyez combien ses procédés produisent des effets differens de ceux de sa parente ! les rigueurs ménagées de la premiere ont augmenté votre amour pour elle ; les facilités continuelles de la Marquise n'ont fait du Chevalier qu'un infidele. Tel est le commun des hommes ; leur ingratitude est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas sans remede, & je veux à cette occasion vous faire part d'une Lettre que je recus, il y a quelques jours, de M. de Saint-Evremont. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui. Le jeune Comte de..... venoit d'épouser Mademoiselle... dont il étoit éperduement amoureux. Il se plaignoit un jour à moi de ce que l'hymenée & la possession de l'objet aimé affoiblissoient presque toujours, détruisoient même souvent l' amour le plus tendre. Nous dissertâmes long-temps sur ce sujet ; j'écrivis le meme jour à M. de Saint-Evremont, & m'avisai de le questionner làdessus. Voici sa réponse *.

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de M. de Saint-Evremont, que ce qui concerne le sujet annoncé dans celle de Mademoiselle de L'Enclos.

2 LETTRE LXVII.

Lettre de M. de Saint-Evremond à Mademoiselle de L'Enclos.

“ Mon sentiment est exactement conforme au
 “ vôtre , Mademoiselle : ce n'est pas toujours ,
 “ comme on le croit , l'hyménée , ou la posses-
 “ sion de l'objet aimé , qui par eux-mêmes détrui-
 “ sent l'amour : le peu d'intelligence avec lequel
 “ on ménage ses sentimens , la possession trop
 “ entière , trop facile , trop continue , voilà
 “ les véritables sources des dégoûts qu'on éprouve
 “ en aimant. Dès qu'on se livre sans réserve à
 “ tous les emportemens d'une passion , ces
 “ grands sentimens de l'ame ne peuvent man-
 “ quer de la laisser bientôt dans une solitude
 “ profonde. Le cœur éprouve alors un vuide
 “ qui l'inquiète & la refroidit. En vain cher-
 “ chons-nous hors de nous-mêmes les causes du
 “ calme qui succède à nos emportemens ; nous
 “ ne voyons pas qu'un bonheur plus égal & plus
 “ durable auroit été le fruit de notre modération.
 “ Analysez ce qui se passe en vous lorsque vous
 “ desirés quelque chose vous trouverez que vos
 “ desirs ne sont qu'une véritable *curiosité*. Cet-
 “ te curiosité est le ressort du cœur. Est elle
 “ satisfaite , nos desirs s'évanouissent. Ainsi ,
 “ veut-on fixer en epoux , un amant , il faut
 “ lui promettre quelque nouveauté pour le len-
 “ demain. Diversifiez ses plaisirs , procurez-
 “ lui les agrémens de l'inconstance dans le même
 “ objet ; je vous réponds de sa persévérance &
 “ de sa fidélité. Suivez la morale de Mon-
 “ taigne

“ taigne. Apprenons, dit-il, aux Dames à se
 “ faire valoir, à s’estimer, à nous amuser, &
 “ à nous *piper*, faisant filer leurs faveurs & les
 “ étalant en détail : chacun, jusqu’à la vieilles-
 “ se misérable, y trouve quelque bout de lisie-
 “ re, selon selon son vaillant & son mérite.

“ J’avouerai cependant que l’hymen, ou la
 “ dernière faveur, est *dans une femme ordinaire*
 “ le tombeau de l’amour. Mais alors c’est
 “ moins à l’Amant qu’il faut s’en prendre qu’à
 “ celle qui se plaint du refroidissement : elle reje-
 “ te sur la corruption du cœur ce qui n’est l’effet
 “ que de sa propre maladresse, de son peu d’é-
 “ conomie. C’est elle seule qui a dépensé dans
 “ un jour tout ce qui pouvoit entretenir le goût
 “ qu’elle avoit excité. Elle n’a plus rien à off-
 “ rir à la curiosité d’un Amant, c’est toujours
 “ la même statue : point de variété à espérer ; il
 “ la sçait par cœur. *Mais dans une femme telle*
 “ *que je l’imagine*, c’est l’aurore du plus beau
 “ jour ; c’est où commencent les plaisirs les plus
 “ satisfaisans. J’entends les épanchemens du
 “ cœur, ces confidences réciproques, qui met-
 “ tent l’ame dans une situation si délicieuse ; ces
 “ ingénuités, ces aveux qui échappent, ces
 “ transports qu’excite en nous la certitude de
 “ faire tout l’estime de la personne que nous
 “ aimons. Cé jour est l’époque où l’homme
 “ délicat va découvrir des trésors intarissables,
 “ que jusqu’alors on avoit pris soin de lui déro-

“ ber : la liberté qu’une femme acquiert met en
“ jeu tous les sentimens que la contrainte tenoit
“ resserrés : son cœur prend l’essor , mais un
“ essor bien ménagé. Le temps loin d’amener
“ le dégoût , ne fournit que de nouvelles raisons
“ de la faire aimer davantage. Mais encore une
“ fois , je lui suppose assez d’esprit pour maîtri-
“ ser son penchant. Car pour fixer un Amant ,
“ ce n’est point assez , (peut-être même est-ce
“ trop) de l’aimer éperduement. Il faut sca-
“ voir l’aimer avec prudence , avec retenue ; &
“ là pudeur est par cette raison la chose la plus
“ ingénieuse que les gens délicats aient imagi-
“ née. Mais se livrer à l’impétuosité de son
“ penchant , s’anéantir , pour ainsi dire , dans
“ l’objet aimé , c’est la recette d’une amante
“ sans discernement. Ce n’est point-là l’amour ,
“ c’est aimer pour le moment , c’est vouloir
“ bientôt faire de son Amant un enfant gâté.
“ Je veux qu’une femme se conduise avec plus
“ de réserve & de ménagemens. L’excès de
“ son ardeur ne la justifie point à mes yeux ; le
“ cœur est presque toujours un courlier fou-
“ gueux dont il faut ménager la vivacité. Si
“ vous n’employez pas ces forces avec écono-
“ mie , cette vivacité ne sera plus qu’un empor-
“ tement passager. La même tiédeur que vous
“ appercevrez dans l’Amant après ces mouve-
“ mens convulsifs , vous l’éprouverez vous-
“ même , & vous sentirez bientôt tous les deux
“ la nécessité de vous quitter. On ne se doute
“ même

“ même pas combien il faut d’esprit pour aimer
“ & pour être heureux en aimant. Jusqu’au
“ moment du fatal *oui*, ou si vous l’aimez mieux,
“ jusqu’à la défaite, une femme n’a pas besoin
“ d’artifices pour conserver un amant. La curiosité
“ l’excite, le desir le soutient, l’espérance l’en-
“ courage. Mais est-il heureux une fois, c’est à la
“ Belle à se donner autant de soins pour le con-
“ server, qu’il en a mis en usage pour la vaincre.
“ Il faut que le desir de le fixer la rende ingéni-
“ euse; un cœur est comme les grandes Places,
“ l’acquisition en est moins difficile que la conser-
“ vation. Il ne faut que des charmes pour ren-
“ dre un homme amoureux; pour le rendre
“ constant, il faut plus que cela; on a besoin
“ d’adresse, d’un peu de manège, de beaucoup
“ d’esprit, & même d’une nuance d’humeur &
“ d’inégalité; mais malheureusement les fem-
“ mes, dès qu’elles ont cédé, sont trop tendres,
“ trop prévenantes. Il faudroit peut-être pour
“ le bien commun qu’elles résistassent d’abord un
“ peu moins, & dans la suite davantage. Je le
“ répète, jamais elles ne préviendront le dégoût
“ qu’en donnant au cœur le temps de souhai-
“ ter.

“ Je les entends continuellement se plaindre
“ de ce que notre indifférence est toujours le fruit
“ de leurs complaisances pour nous. Sans cesse
“ nous rappellent le temps, ou, pleins d’amour
“ & de sentimens, nous passions auprès d’elles

“ des jours tout entiers. Aveugles qu’elles sont !
“ elles ne s’apperçoivent pas qu’il est en-
“ core en leur pouvoir de nous ramener à ces si-
“ tuations , dont le souvenir leur est si cher !
“ qu’elles oublient ce qu’elles ont déjà fait pour
“ nous , elles ne seront point tentées de faire en-
“ core plus ; qu’elles nous le fassent oublier ,
“ nous exigerons moins : qu’elles réveillent no-
“ tre cœur par de nouvelles difficultés ; que nos
“ inquiétudes renaissent : enfin qu’elles nous
“ fassent désirer de nouvelles preuves d’un pen-
“ chant dont la certitude diminue tout le prix à
“ nos yeux. Elles auront dès-lors moins à se
“ plaindre de nous , & seront plus contentes
“ d’elles-mêmes. Voulez-vous que je vous
“ l’avoue franchement ? Les choses changeroient
“ bien , si les femmes se ressouvenoient à propos
“ que leur rôle est toujours de se faire presser ;
“ le nôtre de supplier & de mériter de nouvelles
“ bontés ; que , faites pour accorder , jamais
“ elles ne doivent offrir. Réservées dans l’excès
“ même de la passion, elles se garderoient bien de se
“ livrer sans ménagement ; l’amant auroit toujours
“ quelque chose à demander, par conséquent se-
“ roit toujours soumis pour obtenir. Des complai-
“ sances sans bornes avilissent les charmes les plus
“ séduisans , & révoltent à la fin celui même
“ qui les exige. C’est une vérité d’expérience ;
“ la satiété met toutes les femmes de niveau ; la
“ belle & la laide après leur défaite , ne se dist-
“ inguent plus que par l’art de conserver leur au-
“ torité ; mais qu’arrive-t-il le plus communé-
ment ?

“ ment ? Une femme croit n’avoir plus rien à
 “ faire d’être affectueuse, caressante, douce,
 “ égale, fidelle. Elle a raison dans un sens,
 “ ces qualités doivent faire le fond de son ca-
 “ ractere ; elles ne manqueront pas de la faire
 “ estimer ; mais ces memes qualités , tout es-
 “ timable qu’elles sont , si elles ne sont pas re-
 “ levées par une nuance d’inégalité , ne man-
 “ queront pas aussi d’éteindre l’amour , &
 “ d’amener la langueur & l’ennui , poisons mor-
 “ tels pour les cœurs les mieux constitués !

“ Sçavez-vous enfin pourquoi les amans se
 “ dégoûtent facilement dans la prospérité ? Pour-
 “ quoi l’on se plaît si peu après s’être plû beau-
 “ coup trop ? C’est que les deux parties in-
 “ téressées ont l’une & l’autre une idée égale-
 “ ment fausse. L’un croit ne pouvoir plus
 “ rien obtenir ; l’autre imagine n’avoir plus rien
 “ à donner. Il s’ensuit necessairement que l’un
 “ ralentit sa poursuite ; l’autre néglige de se
 “ faire valoir , ou croit ne pouvoir plus se faire
 “ valoir que par les qualités solides. On sub-
 “ stitue la raison , l’estime à l’amour ; dès-
 “ lors , plus de piquant dans le commerce ,
 “ plus de ces aimables querelles si nécessaires
 “ pour empêcher le dégoût en le prévenant.

“ Mais quand je veux que l’uniformité d’un
 “ commerce galant soit animée par quelques
 “ orages , ne croyez pas que je prétende que ,
 N 4 “ pour

“ pour être heureux , deux amans doivent tou-
“ jours se quereller. Je desirerois seulement
“ que leurs démêlés naquissent de leur amour
“ même ; que la belle n’oubliât point par une
“ bonté pufillanime les égards ni les soins qui
“ lui sont dûs ; que par une excessive sensibilité,
“ elle ne fît pas de son amour une source d’in-
“ quiétude capable d’empoisonner tous les mo-
“ mens de sa vie ; que par une fidélité scrupu-
“ leuse , elle ne rendît pas son amant trop cer-
“ tain qu’il n’a rien à redouter de ce côté-là ;
“ qu’elle se garde enfin d’une douceur , d’une
“ égalité inaltérable : il ne faut pas qu’une
“ femme ait la foiblesse de pardonner tout à
“ l’homme qui lui manque. L’expérience ne
“ le fait voir que trop souvent , les femmes ne
“ perdent leurs amans , ou le cœur d’un époux ,
“ que par trop d’indulgence & de facilité :
“ quelle mal-adresse ! En se faisant un mérite
“ de leur sacrifier tout , elles les gâtent , &
“ n’en font que des ingrats. Tant de généro-
“ sité tourne à la fin contre elles-mêmes ; bien-
“ tôt ils s’accoutument à regarder comme un
“ droit ce qui ne leur est accordé que comme
“ une grace.

“ Vous voyez tous les jours des femmes ,
“ (même parmi celles qu’on méprise avec le
“ plus de raison) régner avec un sceptre de fer ,
“ traiter en esclaves les hommes qui leur sont
“ attachés , les avilir à force de les maîtriser.
“ Eh

“ Eh bien ! ce sont ces femmes qui sont aimées
 “ le plus long-tems. Je sens qu’une personne
 “ sage & bien élevée ne s’avifera pas de suivre
 “ un tel exemple : cet air militaire répugne à
 “ la douceur des mœurs , & manque à la dé-
 “ cence qui fait le charme des choses mêmes
 “ qui s’éloignent de la vertu. Mais que cette
 “ femme raisonnable affoiblisse un peu la nu-
 “ ance , il en restera précisément ce qu’il faut
 “ pour conserver un amant. Nous sommes des
 “ esclaves que trop de bontés rendent quelque-
 “ fois insolens : nous demandons souvent à être
 “ traités comme ceux du nouveau monde. La
 “ règle de justice que nous avons au fond du
 “ cœur nous avertit que la main qui nous gou-
 “ verne s’appesantit quelquefois sur nous avec
 “ raison , & nous lui en sçavons gré.

“ Enfin voici mon dernier mot : dans tout
 “ ce qui est du ressort de l’amour , les Dames
 “ doivent être les Souveraines , c’est d’elles que
 “ que nous devons attendre notre bonheur : elles
 “ le feront infailliblement , dès qu’elles sçauront
 “ gouverner nos cœurs avec intelligence , mo-
 “ dérer leur propre penchant , & maintenir
 “ leur autorité sans la compromettre , & sans
 “ en abuser.

L E T T R E L X V I I I .

VOICI ce que je pense sur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puisse profiter des conseils de M. de Saint-Evre-mont, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande passion. Je crois même qu'il y a des caractères sur lesquels il pourroit être dangereux de faire l'application de ses maximes : nous en parlerons au reste plus amplement, quand il vous plaira. Je passe à ce qui vous regarde.

Vous vous êtes donc aperçu de mon silence ? Si depuis huit jours je ne vous ai pas écrit, c'est que je vous sçavois heureux ; cette idée me tranquillisoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits ; comme ordinairement son règne n'est pas long, & qu'après tout l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervalle de plaisir vous permît de lire mes Lettres. Scavez-vous ce que je faisois pendant ce tems-là ? Je m'amusois à combiner tous les événemens qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévu les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale, j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte ; j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la première, & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La femme
de

de Robe n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale ; raison décisive de se déclarer pour elle , & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit être la suite de tout cela , La désunion qui s'est mise entre toutes ces femmes. Que de révolutions , bon Dieu ! depuis si peu de tems ; il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raisons d'aimer cette aimable Comtesse. Croyez qu'une femme de son mérite & d'une figure aussi intéressante ne peut que gagner à se faire connoître de plus en plus. Vous voyez que je ne suis pas vindicative : je rends justice à ceux mêmes qui me la refusent. Que rien n'affoiblisse donc l'estime que vous conservez pour elle. Vous avez, j'en conviens , obtenu de son penchant pour vous la preuve que vous desiriez avec tant de passion ; mais en est-elle moins estimable ? Son cœur ne doit-il pas au contraire augmenter de prix à vos yeux , à proportion de la certitude que vous acquerez d'en être l'unique possesseur ? Je ne puis m'empêcher de dire , les hommes son bien injustes, lorsqu'ils s'imaginent pouvoir manquer à une femme , parce qu'elle les a trop aimés. N'est-ce pas la chose du monde la plus cruelle d'insulter encore à la douleur que nous cause leur changement ? Les procédés injurieux devroient-ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent ? Si nous sommes coupables , est-ce celui qui a profité de nos fautes , qui les a occasionnées , qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La
façon

façon dont nous nous sommes défendues , rendues & conservées , doit seule être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

L E T T R E L X I X.

O U I , Marquis , un homme de votre âge , un Militaire surtout est souvent exposé à voir mauvaise compagnie ; je sçais qu'il est quelquefois entraîné chez les Divinités dont vous me parlez ; mais dans l'état où se trouve votre cœur , des Héroïnes de coulisses ne sont guères dangereuses pour vous. Cependant la Comtesse en prend de l'ombrage : sa jalousie ne m'étonne pas : voilà nos Métaphysiciennes ; comptez sur leur sincérité. Toutes vous disent ; " Je ne desire que votre cœur & votre estime ; " le reste est fait pour des femmes méprisables : " je ne conçois pas comment on peut admettre " de pareilles choses dans une passion : quelle " horreur pour un cœur délicat !....." Paraissez-vous les prendre au mot , & porter ailleurs ce qu'elles semblent si fort dédaigner ? quels reproches ! quelle jalousie ! La Comtesse leur ressemble , & ses plaintes sont bien singulières ; car enfin que lui enleve-t-on ? Les Belles dont il s'agit ne sont rien moins que femmes à sentimens ; & si l'on eût voulu l'en croire , ce n'étoit qu'aux sentimens qu'elle étoit attachée. O nature , nature !.....

Mais

Mais ce n'est pas en cela seul que les femmes font peu d'accord avec elles-mêmes. Elles s'efforcent de paroître mépriser les filles de Spectacle ; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris. Après tout , ont-elles tort de les redouter ? N'êtes-vous pas plus sensibles à l'aisance de leur commerce qu'à celui d'une femme raisonnable , qui n'offre que de l'ordre , de la décence & de l'uniformité ? Avec les premières , les hommes font à leur aise ; il semble qu'ils soient dans leur état naturel : avec celles-ci , ils se contiennent , s'observent , représentent. L'on m'a fait le portrait de quelques-unes d'elles ; je vois qu'il en est de très-capables de vous faire faire une infidélité à la Maitresse la mieux aimée : mais dans un homme sensé , cette infidélité , si c'en est une , peut-elle être durable ? Capables d'exciter un goût vif , inspireront-elles jamais une véritable passion ? C'est un ragoût trop piquant pour qu'on en fasse son ordinaire.

Si les filles d'Opéra avoient dans l'esprit ou dans l'humeur de quoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premières fois que vous les voyez , elles seroient trop dangereuses. Pour peu qu'elles ayent de jargon , d'usage & de décence dans les dehors , il est impossible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicat ! La liberté de leur entretien , la vivacité de leurs faillies , leurs étourderies,

étourderies , tout cela vous met dans une situation qui vous plaît : une joie vive & folle s'empare de vous , les heures avec elles vous paroissent des instans ; mais heureusement pour vous , elles n'ont presque jamais assez de ressource pour soutenir un rôle si amusant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture , elles ont bien-tôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaisanteries , les mêmes recits , les mêmes fingeries , reviennent , & rarement rit-on deux fois de la même chose , surtout quand on mésestime les plaisans.

Que la Comtesse se tranquillise donc ; je vous connois assez pour lui répondre que ce ne sont point ces femmes-là qu'elle doit appréhender : il en est dans le monde de plus redoutables , ce sont les femmes galantes. Etres équivoques dans la société ! Elles tiennent le milieu entre les femmes sages & celles dont je viens de parler. Elles vivent avec les premières , & ne diffèrent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuses que tendres , elles séduisent en prêtant aux sentimens les moins délicats un air de passion qui les fait prendre pour de l'amour. Ingénieuses à donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs , elles vous font croire que c'est par choix , par la cannoissance de votre mérite qu'elles se sont rendues : si vous ne les connoissez pas pour galantes , la nuance qui différencie les véritables motifs

motifs qui les font agir , d'avec la sensibilité du cœur , est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion ce qui n'est chez elles qu'y-vresse des sens. Vous croyez être aimé , parce que vous êtes aimable ; vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois à la place de la Comtesse. La Présidente est de ce nombre ; elle a de la fraîcheur & de l'enjouement ; elle est dans cet âge où nous nous chargeons volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde , & de leur donner la première leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez fera son effet , prenez-y garde ; c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là , il arrive qu'on s'y attache ; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

L E T T R E L X X.

MO I , Marquis , être étonnée des nouvelles agaceries que votre Présidente vous a faites ? ... Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'employe tous les raffinemens de la coquetterie pour vous enlever à la Comtesse : elle peut avoir du goût pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour-propre : le plus puissant motif qui la conduise , est sans contredit le desir de se venger ; sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence

férence. Jamais les femmes ne se pardonnent ces tours-là : si celui qui fait le sujet de la querelle n'est pas le premier objet de leur courroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez au reste rencontré dans la rivale de la Comtesse précisément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui être attaché. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez , & dont peut-être on vous dispensera ; je tremble que vous ne soyez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes , *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelle femme encore paroissez-vous lui préférer ! Une femme sans délicatesse , sans amour , une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir ; plus vaine que sensible , plus vive qu'affectueuse , elle ne cherche & ne chérit en vous que votre jeunesse & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale , vous connoissez votre aveuglement , tous les torts que vous avez avec elle vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude , & cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Madame de Sévigné a raison* , lorsqu'elle

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.

qu'elle dit que son fils connoît ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien, mais que ses passions l'emportent : en sorte *que ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur.* Ce qui doit du moins consoler la Comtesse, c'est que le tems s'approche, où vous l'allez mettre en état de ne plus mériter les reproches de son pere à votre égard. Mais n'est-il pas ridicule à moi de vous exciter à la constance, après vous avoir pêché une morale toute opposée, & tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, & *que vous avez le cœur fou ?* Mes exhortations en faveur de la Comtesse ne me feront-elles pas même soupçonner d'hypocrisie ? Je renonce donc à vous en parler désormais, & vous abandonne à votre mauvais destin. Voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue ? Non assurément, nous y perdriions trop tous les deux. Je m'ennuyerois, & je ne vous reformerois pas.

L E T T R E L X X I.

COMMENT ! vous ne sçaviez pas qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une Maîtresse que de l'acquérir ! Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de Robe ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plutôt. Vous connoissez son caractère, & vous pouvez penser que son désespoir, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, est l'effet d'une passion véritable ? Vous pouvez

pouvez encore être la dupe de son manège; j'admire, & je plains votre aveuglement. Mais ne seroit-ce point aussi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illusion? A la vérité, ce seroit une vanité bien singulière que d'être aimé d'une pareille femme; mais les hommes sont si vains, qu'ils seroient flattés de l'amour de la courtisane la plus déterminée. En tout cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractère de votre belle, n'a dans sa douleur en vûe que son propre intérêt. Elle s'efforce par ses larmes, par son désespoir, de vous persuader que votre personne, votre mérite font tous ses regrets; que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager: tous ces sentimens-là sont faux. Ce n'est point une Amante affligée qui vous parle, c'est une femme vaine, désespérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ses charmes, inquiète sur la façon de vous remplacer promptement, jalouse de se donner un air de sensibilité, de paroître digne d'un meilleur sort. Elle justifie en un mot cette pensée de M. D. L. R. F. *Les femmes ne pleurent pas tant leurs Amans pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.* C'est bien à D..... à jouer le sentiment? En vérité, il faut qu'elle ait de vous une idée bien singulière, pour espérer de vous en imposer. Voulez-vous la connoître? Le Chevalier est actuellement sans affaire, engagez-le à vous remplacer auprès d'elle.

d'elle. Je ne recevrai pas deux Lettres de vous sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle elle se fera consolée de vous avoir perdu.

L E T T R E L X X I I .

QU o ! Marquis, vous n'êtes point encore assez bien guéri de la Comtesse pour voir de sangfroid son indifférence, & la conduite qu'elle peut tenir ? les hommes sont bien bizarres : ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéressans pour elle, tandis qu'eux, en la quittant n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh ! que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une personne que vous n'aimez plus ? Votre jalousie contre ceux qui l'approchent est si déraisonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. Ne'st-il pas tout simple, tout naturel qu'une femme se console de votre perte, en écoutant un homme qui sent mieux que vous le prix de son cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conscience ; convenez que Madame de Sévigné a raison : vous avez le cœur fou, mon cher Marquis.

Le seul intérêt que je vous permet de prendre désormais à la Comtesse ; c'est de l'empêcher de faire la folie que l'on dit qu'elle projette. La résolution qu'on lui prête d'épouser le vieux
Baron

Baron de... la met précisément dans la classe du nombre de femmes que je vous nommerois , si j'étois médisante. Il en est qui n'ont jamais connu la modération , & dont toutes les démarches sont autant de coups de désespoir. Prenons pour exemple notre Héroïne : pendant son mariage, elle a cru que la vertu étoit inconciliable avec la dissipation du grand monde ; elle a pris l'état de prude , & s'est enterrée vivante. Devenue libre , elle s'est figurée que cette même vertu ne pouvoit se conserver qu'en la déguisant sous le voile de la coquetterie , elle s'est faite *petite-maitresse* pour éviter les pièges de l'amour : rendue sensible , elle a passé de cet état à celui de femme solide & attachée : reconnoît-elle que son attachement pour un jeune-homme peut nuire à sa réputation , s'en voit-elle abandonnée , elle croit faire tout oublier en épousant un vieillard. Elle n'aura pas ouvert les yeux sur cette dernière folie que vous la verrez prendre pour Amant quelque jeune Militaire. Voilà bien les femmes qui , avec les meilleures intentions du monde , commettent autant d'imprudences par réflexion , que les autres par étourderie !

Après tout , le parti que vous me proposez m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y aurois de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidelle. Quand ce ne seroit que par dépit & pour la singularité du fait , nous devrions nous aimer. Mais ordinairement

nairement tous ces jeux-là tournent mal. L'amour est un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainsi, Marquis, conservez votre cœur : je me ferois scrupule d'ôter du commerce un effet si précieux. D'ailleurs, je suis si ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus désormais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un Amant. Je commence à sentir le prix du repos ; j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il seroit fort singulier si vous alliez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, & que ma situation exige le même secours, parce que le Comte..... est parti. Détrompez-vous : mes amis me suffisent ; & , si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas de me conter fleurettes davantage, sinon..... Adieu, Marquis.

Eh bien ; croirez-vous une autre fois à mes prophéties ? Que vous avois-je dit ? Le Chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à persuader votre Pénélope ? Cette femme désolée, prête à se percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un successeur, l'aime, le lui prouve, en est méprisée : est-ce perdre trop de tems ? Qu'en pensez-vous ?

L E T T R E L X X I I I .

OH ! pour le coup , je quitte la partie , si vous persistez à me parler sur le même ton. Quel démon vous a inspiré l'envie de remplacer les absens ? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fîtes hier au soir ? Je ne sçais comment vous vous y prîtes ; mais quelque envie que j'eusse de me fâcher de vos propos , il me fut impossible de trouver de la colere contre vous. J'ignore où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain , c'est que vous aurez beau faire , il est bien décidé que je ne veux point vous aimer , & que je ne vous aimerai jamais. Oui , Monsieur , jamais. Eh ! mais en vérité , c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée , qu'elle a besoin d'être consolée , quand elle vous assure que tout cela n'est pas , & qu'elle n'a besoin de rien. C'est pousser les choses jusqu'à la tyrannie. De grace , faites un peu de réflexion sur la folie qui vous passe par la tête. Seroit-il décent , dites-moi , que j'allasse prendre la place d'une ancienne amie ? Qu'une femme qui vous a servi de Mentor , qui a fait avec vous le rôle de Mere , prétendît à celui d'Amante ! Scélérat que vous êtes ! Si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie , que feriez-vous d'une
vieille

vieille fille telle que moi? * Peut-être voulez-vous tenter ma conquête pour sçavoir si pour moi l'amour est le même dans la pratique que dans la spéculation. Ne vous mettez pas dans les frais d'une seduction. Je vais satisfaire sur le champ votre curiosité.

Vous sçavez que tous , tant que nous sommes , nous n'agissons gueres suivant nos principes ; que , quand nous nous mêlons de conseiller , nous parlons comme des oracles , & que pour notre compte nous agissons comme des fous. Eh bien , c'est-là précisément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lier avec moi. Tout ce que je vous ai dit sur les femmes & sur l'amour ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occasion. Il y a bien de la différence entre sentir , parler pour soi-même , & penser pour les autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des singularités qui peut-être vous déplairoient. Mon cœur ne se mene point comme celui des autres femmes. Vous pourriez les connoître toutes sans connoître Ninon , & croyez-moi , ce que vous découvririez de nouveautés ne vous récompenseroit pas de la dépense que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le
prix

* *Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé. Elle pouvoit avoir alors 56 ans.*

prix que vous mettez à ma conquête : tenez-le-vous pour dit ; vous faites trop de déboursés en esperance : je ne me sens pas capable de vous en tenir compte. Restez dans une carrière plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas , comme avec moi , de vous ennuyer à philosopher , à avoir de l'esprit. Je vois cependant que je ne puis guères me dispenser de vous recevoir aujourd'hui , puisque vous m'annoncez votre visite par votre billet. Je vous attends donc ce soir. Vous plaindrez-vous ? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que certe facilité vous fasse appercevoir que je ne vous crains pas trop , & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne sera pas à moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connois si bien les hommes.....

L E T T R E L X X I V .

Vous allez lire une lettre qui doit , Monsieur , vous faire autant de plaisir qu'elle m'en a causé , quoique je ne convienne pas tout-à-fait des sentimens que l'on m'y suppose pour vous.

Lettre

[*Lettre de la Comtesse à Mademoiselle de L'Enclos.*

“ Vous attendiez-vous , ma chere Ninon , à
 “ recevoir la lettre que je vous écris ? Après
 “ les sujets de plainte que vous ont donné mes
 “ tracasseries , il n’y avoit guères d’apparence
 “ que nous puissions un jour nous raccommo-
 “ der ; mais c’est le sort de tous ceux qui vous ont
 “ connue , de vouloir rester vos amis . je suis
 “ toujours de ce nombre , & vous êtes trop ju-
 “ dicieuse pour ne pas rejeter toutes mes injusti-
 “ ces sur le compte de la folie dont j’étois alors
 “ occupée ; m’en voici trop bien guérie pour
 “ craindre qu’elle me fasse jamais faire de sem-
 “ blables écarts ; ma raison est assez forte au-
 “ jour d’hui pour me faire soutenir avec indiffe-
 “ rence la vûe du Marquis : je pourrois même
 “ en cas de besoin devenir la confidente de son
 “ amour pour une autre ; & si , comme je
 “ m’en flatte , vous me rendez votre amitié , je
 “ suis presque sûre d’en venir à ce point. Il est
 “ inutile de s’aveugler soi même , ma chere
 “ amie ; vous vous aimez tous les deux sans
 “ paroître le sçavoir. Telle connoît admirable-
 “ ment bien le jeu des passions dans les autres qui
 “ ignore son propre cœur. Mais je suis bien
 “ éloignée de vous reprocher la perte de celui du
 “ Marquis : je ne vous en ai fait un crime que
 “ parce qu’en femme sans réflexion , je ne
 “ croyois pas que l’amour fût , comme vous le
 “ dites , un jeu du caprice & du hazard. Vous
 “ m’avez appris à le réduire à sa juste valeur :

O

“ je

“ je le sens , un sentiment préférable doit tenir
“ la premiere place dans mon cœur , c’est l’a-
“ mitié , & je veux encore vous imiter de ce
“ côté-là ; ce sont, je crois, les meilleures dis-
“ positions où l’on puisse être pour entretenir
“ long-tems tous les trois celle qui va désormais
“ nous unir.

Avez-vous senti , Marquis , à la lecture de cette lettre , combien ceux qui nous épargnent des torts nous deviennent chers ? Pour moi , je ne sçais à quoi attribuer la joie que m’a causé la démarche de la Comtesse. Je vais sur le champ mettre les chevaux , pour l’aller embrasser.

L E T T R E LXXV.

SI vous n’y prenez garde , Marquis , je vous dirai ce qu’une femme fort laide , mais très-spirituelle , disoit un jour à quelqu’un de notre connoissance. Il jouoit auprès d’elle l’homme passionné ; je ne sçais par quel caprice il alla même jusqu’à être très-pressant : Monsieur le Chevalier , lui dit-elle , au moins prenez garde à ce que vous faites : si vous insistez , je me rendrai. Je suis tentée de vous faire la même menace : car enfin sçavez-vous à quoi vous vous engagez en persistant à me dire que vous m’aimez ? Vous sentez-vous capable d’avoir tout l’amour qu’il faudroit pour égaler celui que je pourrois prendre : jusques ici vous n’avez eu d’exemple que de goûts frivoles , de penchans ordinaires

dinaires : seroit-il réservé à Ninon de vous apprendre ce que c'est que le véritable amour ? Il y a bien moins de cœurs capables de le ressentir que l'on ne pense. Combien de gens le dégradent en croyant le connoître ! N'ai-je pas été moi-même de ce nombre jusques à présent ? Quelle profanation que de prendre pour lui un desir de jouir , un besoin machinal , un commerce de coquetterie ou de vanité ! Scavez-vous ce que j'entends par amour lorsque j'en parle pour mon propre compte ? C'est ce sentiment sublime , véhément , entrepreneur de grandes choses , qui vous enflamme & vous transporte , qui change les caractères , & vous rend aussi différent de vous-même que vous l'êtes des autres. C'est cette douce analogie de deux âmes qui semblent s'attirer & se confondre ; cette heureuse intelligence des cœurs , cette complaisance dans l'objet aimé , qui répandent dans l'âme une sérénité qui fait le comble du bonheur. Vous n'avez encore senti que l'amour de la jeunesse , c'est-à-dire , celui qui naît d'une grande fermentation du sang , qui n'a que la jouissance pour objet : c'est de celui-là que je vous vous ai parlé jusqu'à présent , étiez-vous capable alors d'en imaginer d'une espèce différente ? Il en est cependant une autre qui , quoique le même au fond , est mille fois préférable par la façon délicate dont il se fait sentir. Mais je ne veux vous en parler que lorsque je vous verrai digne de le connoître.

L E T T R E L X X V I.

N O N , Marquis , je n'ai point trahi la vérité en vous parlant autre fois de l'amour d'une façon qui paroît toute différente de ce que je le fais aujourd'hui. Chaque âge a sa maniere de l'envisager ; je ne vous entretiens successivement que de celle qui convient au vôtre. Je ne vous ai pas trompé davantage en vous parlant des femmes. Ce que je vous en ai dit est en général vrai ; mais il peut y avoir des exceptions. Permettez-moi de me proposer pour exemple, vous verrez que toutes ne sont pas du même caractère , & combien en particulier je differe de mes pareilles. Chez elles l'amour & ses progrès sont presque volontaires ; elles semblent se déterminer à aimer , paroissent craindre de se livrer à un penchant qui les entraîne , ne consentent à aimer que par degré , à proportion de l'ardeur qu'on leur marque : enfin elles rougissent d'avoir le cœur tel qu'il doit être , c'est-à-dire , sensible ; & pourquoi ? Parce que leur amour est médiocre , leur ame timide , & leur caractère foible ; elles n'osent pas paroître ce qu'elles sont. Est-ce donc là l'amour ? Sont-ce là des cœurs dignes de le ressentir ? Que le mien est différent ! Croyez-vous qu'il attendit le vôtre pour se décider ? Vous figurez-vous que ce seroit sur votre passion que la mienne se régleroit , ou que l'opinion ou l'exemple des autres influeroit sur mes sentimens ? Que vous me connoîtriez

connoîtriez mal ! Chez moi l'amour est généreux , excessif , impétueux , & sur-tout franc ; il est plus délicat , plus voluptueux que libertin ; mais il est trop vif pour connoître les règles de la galanterie. On a dit que les femmes étoient plus emportées dans leurs goûts que les hommes ; que leurs passions étoient plus vives : comptez que je serois encore plus extrême qu'elles ; je pousserois l'amour jusques au fanatisme : capable des extravagances les mieux conditionnées , je vous scandaliserois infalliblement , vous qui n'êtes accoutumé qu'à aimer avec ordre , vous dont l'amour passe par l'esprit & est subordonné à la réflexion , vous enfin dont l'amour est une pure coquetterie , & qui prenez toujours la galanterie , ou les plaisirs des sens , pour du sentiment. Croyez-vous que , si je voulois vous enflammer , ce fût par une résistance artificieuse ? C'est la ressource des femmes qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. Je commencerois par vous aimer & par vous le dire. Je vous étonnerois encore moins par cet aveu que par l'excès de ma passion ; & sans doute à l'exemple du Chevalier , dont je vous parlois hier , vous ne tarderiez pas à vous repentir de vous être si fort avancé.

LETTRE LXXVII.

A V O U S entendre , Monsieur , me voilà devenue tout-à-coup une Platonicienne décidée ,

& mes dernieres Lettres sont la preuve , ou de l'inconstance de mes sentimens , ou d'une contradiction bien avérée..... Que vous êtes prompt à me condamner ! Expliquons - nous de grace. Ne vous ai-je pas dit autre-fois qu'il y avoit plusieurs sortes d'amour , ou du moins que l'on décoroit de ce nom bien des liaisons qui ne lui ressembloient guères ? Mais par la peinture que je vous ai faite de celui que je desirois inspirer & ressentir , en ai-je formellement exclus les plaisirs des sens ? Je ne le crois pas ; eh ! que me serviroit de les en exclure y seroit-ils moins ? J'ai seulement donné la préférence à celui qui se montre avec délicatesse , qui a plutôt pour objet la jouissance de l'ame que de tout autre bien , & qui cependant n'en a pas moins la même cause que celle que je lui ai donnée dans mes premieres Lettres. Voulez - vous au reste que je vous parle franchement là-dessus ? vous allez voir combien la situation où l'on se trouve , influe sur la façon dont on envisage les objets. Je suis très-persuadée qu'en amour les sens ne tirent leur pouvoir que du secours que les hommes leur prêtent , & si une femme étoit assez heureuse pour en rencontrer un aussi délicat qu'elle , je ne doute pas un instant qu'elle ne résistât à la tentation. Ce n'est pas que j'aye envie de donner ici des avantages à notre sexe sur le vôtre. Mais je crois vos cœurs faits pour les désirs , les nôtres pour le sentiment. Plus sensibles aux plaisirs qu'à la volupté , les hommes suivent l'impression de leurs sens ; nous sommes destinées aux délices de l'ame.

l'ame. Leur bonheur est borné : comme leur attention & leurs esperances ne se fixent que sur un objet déterminé ; le possèdent-ils , voilà leur cœur satisfait , & de cette satisfaction à la satiété je ne vois qu'un pas. ~~Mais la félicité je ne vois qu'un pas.~~ Mais la félicité que se promet une femme délicate est sans bornes. Uniquement sensible au bonheur d'aimer & d'être aimée , l'union parfaite , les rapports intimes de deux cœurs bien épris sont son unique objet. Toute remplie de la personne aimée , toujours occupée de son image & de son mérite , elle jouit de tous les plaisirs de l'ame , de ces douces inquiétudes , de ces mouvemens tendres qui mettent le cœur dans une situation si agréable : par quelle fatalité les hommes ont-ils mis leur gloire à paroître si peu sensibles à de si grands plaisirs. Une vanité mal entendue qu'ils prennent souvent pour des désirs , les porte vers un bien dont l'être le plus méprisable peut jouir comme eux. Sont-ce donc là les véritables charmes de l'amour ? Est-ce là cette paisible volupté que produit l'harmonie des sentimens mutuels ? Il suffit d'avoir des sens pour goûter le bonheur qu'ils se proposent : il faut avoir une ame pour aimer comme nous. Que je suis éloignée de penser que les plaisirs des sens soient les seuls , ou même les plus satisfaisans , que deux cœurs délicats puissent goûter ! Combien l'amour leur en offre-t-il de mille fois préférables ; mais il n'est réservé qu'aux ames privilégiées d'en connoître le prix. L'Amant que

je conçois , enchanté d'être aimé de l'objet qu'il chérit , persuadé qu'aucun autre ne pourroit lui en tenir lieu , se livre aux épanchemens les plus tendres , son cœur s'ouvre à la gayeté , à la confiance , & semble se confondre dans la personne aimée. Le plaisir de lui parler de tout ce qu'il ressent , les inquiétudes qu'il affecte & qu'il condamne le premier , mais qu'il est bien-aise de montrer pour inspirer le désir de les dissiper : voilà ce qui le rend souverainement heureux ; toutes ces agitations ne jettent-elles pas l'ame dans un enthousiasme enchanteur ? A des transports si doux succède quelquefois le calme le plus voluptueux : alors l'ame comme accablée par son bonheur , livrée toute entiere à sa sensibilité , plus attentive à son état , plus capable de le connoître , aime à se plier , à fixer ses regards sur elle-même : elle aime à s'occuper dans le silence des délices dont elle est enivrée. Eh ! quel silence , grand Dieu ! des yeux attendris , une attitude touchante , un serrement de mains , le moindre geste , ne sont-ils pas un langage éloquent , ne peignent-ils pas en traits de feu les mouvemens intérieurs ? l'énergie de ce silence seroit affoiblie par toute autre expression.

Tel est pour moi l'amour par excellence ; voilà l'héroïque , le sublime de cette passion : c'est-là ce que j'appelle l'exquise volupté ; & jamais les plaisirs des sens , quelque vifs qu'on les suppose , n'auront rien de comparable , dès qu'on

qu'on les aura pour unique objet. . . . Eh bien ,
Marquis , vous sentez-vous capable d'aimer &
digne d'être aimé de cette manière ?

LETTRE LXXIII.

VOILA donc à quoi devoient aboutir toutes mes belles dissertations contre l'amour ? Qu'ai-je fait ? Quand il seroit vrai que mon goût pour vous fût aussi vif que je vous le dis hier , aurois-je dû vous en instruire ? De quel charme vous servites-vous pour m'attendrir jusqu'à ce point sans que j'en eusse eu le moindre pressentiment ? Quoi je vous ai dit que je vous aime ! je vous l'ai dit avec autant d'emportement que si vous étiez accoutumé à l'entendre. . . . Mais vous n'en avez rien cru. Une femme après vous avoir parlé de l'amour , comme je l'ai fait autrefois , peut-elle vous paroître capable de le ressentir ? Non sans doute. Vous m'aurez prise plutôt pour une folle que pour une amante passionnée. Mais pourquoi redoutai-je si fort que vous vous soyez formé de moi cette fausse idée ? Ah , si j'étois assez malheureuse pour que vous l'eussiez en effet , quel seroit mon désespoir ! Croyez que ma tendresse est réelle , sincère , excessive. Que mes yeux vous annoncent ce qui se passe dans mon cœur quand je le vous dis , peut-être ne pourrez-vous pas vous défendre de m'aimer à votre tour. Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ? C'est vous qui venez

de rendre à mon cœur le sentiment & la vie. Il languissoit dans la spéculation, tandis qu'il étoit destiné aux sentimens les plus tendres. Née pour aimer, & pour avoir de l'amour tous les emportemens, je perdois à vouloir l'examiner tous les momens que je ne devois employer qu'à le ressentir. Qu'il s'en est bien vengé ! Eh ! que sa vengeance m'est chère ! Quelle étoit mon erreur ! En cherchant à l'analyser, en m'efforçant même de le réprimer, je croyois pouvoir me soustraire à ses traits ; n'étoit ce pas toujours m'en occuper ? Je remplissois ma destinée en paroissant vouloir l'éviter. Combien de blasphêmes n'ai-je pas proférés contre lui ! Ah ! Marquis, il m'en punit ; le le sens à l'agitation extrême où je suis.

C'est Vénus toute entiere à sa proie attachée.

Que j'étois aveugle ! je préférois quelques lumieres, quelques vains raisonnemens au bonheur de ressentir une passion, & de la ressentir avec vivacité. Oui, je veux expier tant de crimes en livrant tout entier à l'amour ce cœur qui sans doute fut son ouvrage & son domaine, & qui va devenir sa demeure la plus chérie. Tout étoit languissant à mes yeux : mon ame étoit inaccessible à cette yvresse délicieuse qu'une passion vive peut seule nous procurer. Amour, je ressens ta divine fureur : mon trouble, mes transports, tout m'annonce ta présence. Aujourd'hui un nouveau Soleil se leve pour moi, tout

tout vit , tout est animé , tout paroît me parler de ma passion , tout m'invite à la chérir. Le feu qui me consume donne à mon cœur , à toutes les facultés de mon ame un ressort , une activité qui se répand sur toutes mes affections. Depuis que je vous aime , mes amis me sont plus chers , je m'aime moi-même davantage : les sons de mon théorbe & de mon luth me paroissent plus touchans , ma voix plus harmonieuse. Si je veux exécuter une pièce , la passion , l'enthousiasme me saisissent ; le trouble qu'ils me causent m'interrompt à tout moment. Alors une rêverie profonde , mais pleine de charmes , succède à mes transports. Vous êtes présent à mes yeux , je vous vois , je vous parle , je vous dis que je vous aime , & il me semble toujours vous le dire plus tendrement que l'orsque vous êtes en effet présent. Tantôt mon imagination vous est favorable tantôt elle vous est contraire. Je me félicite & me repens ; je vous souhaite & veux vous fuir ; je vous écris & déchire mes lettres , je relis les vôtres ; elles me paroissent tantôt galantes , tantôt tendres , rarement passionnées , & toujours trop courtes : je consulte mes glaces ; j'interroge mes femmes sur mes charmes. Enfin , je vous aime , je suis folle , & je ne sçais ce que je deviendrai , si ce soir vous me manquez de parole.

Eh bien , reconnoissez-vous à ce langage cette Ninon qui vous en tenoit autrefois un si fort opposé ? ... La Comtesse rit à son tour à
mes

mes dépens; elle fait avec moi le rôle de confidente que j'ai si long-tems fait pour elle; & c'est la seconde fois que ces révolutions arrivent dans ma société: vous vous souvenez qu'après avoir eu pour confidente Madame de Maintenon, je devins la sienne lorsqu'elle m'eut enlevé M. de Villarceaux. *

L E T T R E L X X I X.

Après vous avoir dit, répété, écrit juré, que je vous aime, & que je vous aime jusques à la fureur, quelle ressource me resteroit-il, si j'aimois comme les autres femmes? Mais il n'appartient qu'aux passions médiocres de produire, en se montrant, l'indifférence dans l'objet aimé. Loin de nous ces ames foibles, qui se reprochent d'aimer, ou qui cessent d'aimer, dès qu'elles ont excité les mêmes feux! Ce n'est point en dissimulant les miens que je veux vous enflammer; c'est au contraire par la vivacité de ma passion, par la sensibilité de mon ame que je veux appeller, échauffer, soutenir votre cœur..... Cependant je ne vous vois point les mêmes transports que j'éprouve, & si l'excès de ma passion ne me la rendoit pas chere, mille fois le jour je serois tentée de me la reprocher. Des sentimens aussi tendres, aussi vifs que les miens, me font paroître les vôtres si foibles & si tièdes, que votre amour est à mes yeux l'indifférence.

* Voyez la Vie de Ninon, page 20.

différence même , tout attentif que vous soyez à lui donner un air de passion. Que je vous plains si vous n'êtes pas sensible ! Eh ! que vous devriez envier mon sort ! Que de plaisirs vous sont inconnus ! Vous ne faites qu'entrevoir la félicité. Quelle seroit ma satisfaction , si je pouvois parvenir à rendre votre cœur capable de ressentir l'amour aussi vivement , aussi profondement que je le fais ; je croirois vous donner un nouvel être ! L'illusion , l'enthousiasme seuls peuvent nous rendre souverainement heureux. Que sont les autres plaisirs ? ils tiennent trop à la raison : jamais ils ne peuvent être piquans. Seroit-il rien d'aussi flatteur pour moi que de vous avoir procuré des délices , dont sans moi jamais vous n'auriez joui. Quels charmes d'être heureuse par le bonheur de la personne que l'on aime , & d'être l'auteur de sa félicité. Rien de plus doux que de rencontrer les yeux satisfaits d'un Amant , & de pouvoir se dire : Ses plaisirs , son bonheur sont mon ouvrage. On le dispenseroit volontiers d'être tendre , pourvu qu'il fût heureux.

L E T T R E L X X X.

J'AI beau vouloir vous croire amoureux , je ne puis y réussir. C'est à moi seule sans doute que je dois imputer votre tiédeur. Je ne vous aurai pas dit comme il faut, je vous aime.... Je ne vous l'aurai dit ! Eh , je le sens si bien ! J'avois peut-être en vous parlant un air plus emporté

emporté que tendre ; mes yeux trop animés par le feu qui me consume , vous aurez pris mes emportemens pour des desirs , les transports de mon ame pour des fureurs de tempérament. Grand Dieu ! que je serois malheureuse si , à force de vous avoir dit de vous défier des femmes, vous vous étiez fait une habitude de confondre les preuves d'une passion véritable avec le jeu de la coquetterie. Mais je me trompe , le calme le plus tendre succéda à mes emportemens : il n'aura pas manqué de vous persuader Cependant n'aurez-vous point pris ce changement pour un mouvement d'indifférence ou de regret de m'être si fort avancée ? Moi , me repentir de vous aimer, regretter de vous l'avoir dit ! quelle injure vous me feriez en me soupçonnant de cette foiblesse. Une autre se reprocheroit les discours que je vous tiens , elle croiroit en être humiliée ; moi, je serois avilie à mes propres yeux , si je n'osois pas me faire gloire de ma passion , si je réglois des mouvemens de mon cœur sur l'opinion des autres. Non , je ne veux être heureuse ou malheureuse que par moi , ou plutôt par vous. Si vous m'aimez , le reste de l'Univers est-il quelque chose pour moi ? Mais , quoique dégagée de toutes les vaines terreurs qui tourmentent mes pareilles , en suis-je plus tranquille ? un démon plus puissant , je n'ose dire , & plus cruel encore , m'agite & me tourmente : c'est l'Amour , c'est l'incertitude d'être aimée , c'est

la

la crainte de ne pas vous aimer comme vous voulez l'être. Ne viendrez-vous point calmer tant d'agitations ? Je ne sçais comment cela se fait ; vous avez toujours avec moi des torts infinis quand vous êtes absent ; mais ce n'est pas vous seul qui en avez , c'est tous ceux qui m'environnent , c'est moi-même , c'est le tems qu'il fait que je trouve sombre & mélancolique. Paraissez-vous ? de nouveaux rayons de lumiere embellissent le jour. Mon ame vole au devant de vous , elle se répand sur tout mon extérieur , passe dans ma bouche , dans mes yeux ; elle appelle la vôtre , l'interroge , lui demande si elle partage la joie qui me transporte : en un mot , votre présence est pour moi ce que le lever de l'aurore est au monde.

L E T T R E L X X X I.

SEROIT-CE à vous , ingrat , à me punir de ma foiblesse , vous qui en êtes l'auteur & l'objet ? Quoi ! vous voudriez aussi en devenir le châtiment ? Que vous ai-je fait pour me traiter avec cette politesse froide que vous eûtes pour moi hier pendant tout le Bal ? Est-ce-là ce que je mérite ? Encore si j'avois remarqué dans tout ce cérémonial cruel , la moindre empreinte de tendresse , la plus légère distinction ! Mais non , vous m'avez traitée avec les mêmes égards , la même indifférence que toutes les autres femmes. Le respect même est une offense pour moi , dès qu'il ne tourne pas au profit de l'amour. Par pitié

pitié pour mon état, dissimulez mieux votre froideur ; trompez-moi, mais trompez moi avec plus d'adresse : ne faites pas que j'aye à me reprocher en même tems & la fureur de vous aimer, & la honte d'aimer un ingrat en connoissance de cause. Si mon cœur vous est indifférent, du moins ménagez ma vanité. . . . Mais, que dis-je ? si vous m'aimiez davantage, si vous aviez pour moi plus d'empressement, j'aurois à la vérité la satisfaction de me croire plus aimée ; aurois-je le plaisir de vous aimer avec autant de générosité que je le fais, tant que vous serez si peu sensible ? . . . Que je suis injuste ! Vous m'aimez, & si vous le dissimulez, c'est par égard pour ma foiblesse : auriez-vous pû me donner la moindre marque de vos sentimens que je ne fusse devenue capable de quelque imprudence ? Le moindre signe de préférence de votre part m'auroit trahie, & nous avions un si grand intérêt de n'être pas reconnus ! Que vous êtes, dirai-je, heureux ou malheureux d'être capable de tant de circonspection ! C'est peut-être l'un & l'autre ensemble.

Mais que de contradiction entre ce que je vous écris & ce que je pensois moi-même dans le moment dont je parle ! Loin de m'en plaindre, je me félicitois de votre prudence & de votre modération. Je me faisois intérieurement un mérite du peu d'empressement que je vous marquois. Eh ! de part & d'autre n'étoit-ce pas nous dire dans un nouveau langage, que nous nous aimions ? Combien de preuves de ce genre

genre ne vous ai-je pas données ! Dans ces occasions mon silence , mon peu d'empressement ; ma froideur même doivent vous paroître des signes de mes sentimens. On croit que les prévenances , les soins , les attentions , les préférences sont des preuves d'amour : oui , sans doute , c'en sont : mais qu'est-ce que tout cela , en comparaison de la contrainte où l'on est , lorsqu'on veut s'en priver ? Est-il donc si facile de se déterminer à traiter avec indifférence , à confondre dans la foule celui que notre cœur chérit & distingue ? Que l'Amour est un grand Magicien ! Il tourne à son profit les choses mêmes qui lui paroissent contraires. Après cela je voudrois vous faire un crime de votre prudence ! je pourrois me plaindre des ménagemens que vous avez eus pour moi ! Que je serois déraisonnable ! Oui , vous m'aimez , puisque vous avez pris sur vous de ne pas m'en donner des marques lorsqu'elles pouvoient me nuire. Hélas ! qui sçait mieux que moi combien coûtent de pareils sacrifices ? Quiconque est capable de les faire , mérite d'être aimé comme vous l'êtes.

Je suis sûre que vous ne vous accoutumez point à voir aussi déraisonnable cette même Ninon qui ne vous parloit autrefois que connoissance du cœur morale et métaphysique vous croyez peut-être qu'il n'étoit réservé qu'aux hommes d'être en contradiction avec leurs principes , de faire des raisonnemens philosophiques ,

ques , & d'avoir des passions vives : vous voyez que j'anticipe sur vos droits. J'ai l'esprit mâle & le cœur tendre : je raisonne , & j'aime : j'affocie Minerve & l'Amour : en un mot je suis un galant homme , & je m'en trouve très-bien.

L E T T R E L X X X I I .

NON , Monsieur , je ne fais point la cruelle , mais j'ai de la fierté ; & si vous voulez que je parle avec franchise , vos entreprises d'hier au soir m'ont peut-être déplû , moins par l'objet qu'elles pouvoient avoir , que par l'air un peu trop libre qui les accompagnoit. Comme ces choses-là , quelle que soit votre façon de les envisager , doivent être une preuve de mon penchant pour vous , je veux que l'on paroisse en faire le cas , non pas qu'elles méritent en elles-mêmes , mais que leur donnent l'expression que j'y attache , & le prix que j'y mets. Jamais vous ne me verrez vous donner pour raison de mes refus une prétendue répugnance dont vous ne croiriez pas un mot ; mais je sçais que les faveurs sont le tombeau de l'amour , & celui que je ressens pour vous , celui que vous me montrez , me sont trop précieux pour m'exposer à les voir finir , & finir par ma faute. Ah ! n'en doutez point , la crainte d'un pareil malheur me fera la même impression que ce qu'on appelle la vertu fait sur les autres femmes ; & plutôt au Ciel que cet-

te

te crainte soit plus puissante sur moi que cette chimere ne l'est sur elles ! J'ai de la figure, des talens, on me trouve de l'esprit, j'aime les Sciences, les Arts, vous les aimez ; j'ai des amis choisis, une société charmante, vous êtes fait pour en connoître le prix : voilà les faveurs avec lesquelles je veux nourrir, augmenter & perpétuer votre amour & le mien. Gardez-vous bien d'en exiger d'autres. De la façon dont je pense, que vous payeriez cher un instant de foiblesse ! Que ne ferois-je point pour vous punir d'en avoir profité ! Chez les autres femmes, je le sçais, une faveur accordée est un droit pour aspirer à une autre plus considérable ; mais ne vous y trompez pas ; chez moi ce seroit un motif de vous priver des plus légères. Quiconque sentira comme moi le prix d'une passion vive, soyez-en persuadé, ne consentira jamais à la diminuer : les faveurs le feroient infailliblement ; je vous laisse donc à penser si vous devez en espérer. Eh ! que me demandez-vous ? Tant que je ne vous aurai rien accordé, n'aurai-je pas toujours quelque chose à vous donner ? N'aurez-vous pas toujours quelque chose à espérer ? Cruel, voulez-vous donc m'enlever le plaisir le plus délicat de l'amour ? quoi ! je ne pourrois plus me dire : Je possède un bien dont on n'a pas joui : il est en mon pouvoir de rendre celui que j'aime le plus heureux des hommes ! Mais ce précieux trésor, c'est l'espérance de le posséder

posséder qui lui donne tout son prix ; il dis-
paroît dès qu'on en est le maître. Conservons-
le donc pour son bonheur & pour le mien.
Quand j'y réfléchis cependant , combien peu
s'en fallut-il que tous ces beaux principes ne
m'abandonnassent ! Vous vous plaignez de
la colere avec laquelle je vous parlai.... Eh !
puis-je de sang-froid me défendre de vous ?
Quand on est aimé comme vous l'êtes , ce n'est
pas le courroux d'une Amante qui doit vous
allarmer ; tout chez elle , les rigueurs même ,
les injures sont des preuves de sa passion : mais ,
je le vois , ce n'est point ainsi que vous avez
interprété mes actions. Il y a deux jours que
je ne vous ai vû ; hélas ! peut-être êtes-vous
actuellement occupé à chercher des raisons de
m'aimer moins. Que vous seriez injuste & cru-
el , tandis que , moi , je ne suis occupée qu'à
me féliciter de mes sentimens pour vous , à
m'applaudir d'avoir mérité les vôtres ! Mais
non , vous n'êtes point absent , je me mettois
hier à la même place où vous étiez , lorsque
vous me dites des choses si passionnées que je
doutois lequel de nous deux aimoit le mieux.
J'entendois votre voix : je voyois ces yeux
que l'amour rendoit si expressifs , je sentois votre
main presser la mienne , je trouvois tant de
charmes & de graces dans votre attitude...
Grand Dieu ! que je suis heureuse que vous
ne deviniez pas de pareils momens !

LETTRE LXXXIII.

V O U S voulez donc , cruel, me punir de tout ce que je fais pour conserver votre cœur ? Quoi ! vous connoissez le désespoir où me jette un moment de votre absence , & vous êtes deux jours entiers sans me voir !... Non , rien n'est égal à ma désolation. Je sçais que je ne puis jouir de votre présence à tous les instans de ma vie , mais ces absences sont involontaires & forcées ; vous vous en êtes quelque-fois plaint vous-même , & dès-lors elles cessoient d'être si cruelles , mais que celle que je vous reproche aujourd'hui est différente ! Vous êtes absent , vous l'êtes volontairement & dans l'unique dessein de me désespérer. Barbare que vous êtes , sont-ce mes rigueurs qui vous blessent , sont-ce les motifs qui les produisent ? Vous vous plaignez d'être maltraité ; mais vous ne m'aimez donc pas ? Vous ne vous êtes donc attaché à moi que parce que je suis une femme , uniquement parce que vous avez des désirs ? ce n'est donc pas parce que je suis une telle femme , parce que mon ame, mon caractère, mon amour me rendent plus capable que toute autre de vous rendre heureux ? Vous ne me distinguez point de la plus sotte & de la plus vile des créatures. Que vous êtes injuste & peu délicat ! Ce n'est point que je veuille ici vous élever à des sentimens romanesques : qui sent mieux que moi que toutes les opérations de notre ame doivent
un

un tribut à l'humanité ? Lorsque le sacrifice que vous exigez est la preuve d'une confiance parfaite & la récompence de l'amour le mieux éprouvé , pourquoi vous le refuserois-je ? Mais prétendre que , parce que vous connoissez la foiblesse d'une femme , vous êtes en droit de tout entreprendre , & de le faire sans ménagement , n'est-ce pas lui marquer un mépris dont toute ame délicate sera révoltée ? Malgré cela , Marquis , si vous aviez besoin de preuves de mon penchant , si même les preuves que vous desirez aujourd'hui pouvoient par elles-mêmes plus que celles que je vous ai déjà données , vous n'auriez peut-être que trop peu de reproches à me faire de ce côté-là ; mais quand j'envisage que c'est infailliblement travailler à vous perdre que d'employer ce moyen pour vous conserver , je ne puis me résoudre à faire ce que vous appelez votre bonheur. En vous favorisant , une autre croiroit vous prouver son amour ; c'est en faisant le contraire que je veux vous prouver le mien. Mais quelle est celle de ces preuves qui vous paroît supérieure ? Les autres femmes travaillent à leurs plaisirs en faisant les vôtres , & moi , c'est par un sacrifice , par une résistance cruelle pour moi-même , puisque vous la désapprouvez , que je compte vous persuader. En un mot , je ferai tout pour conserver des sentimens qui font ma félicité suprême. . . . Quai-je dit ? ma félicité ! Ah ! disons plutôt le malheur de ma vie. Depuis que je vous aime , ai-je , passé un moment tranquille ? Ai-je goûté un instant de plaisir

plaisir qui n'ait été payé par les peines les plus vives?.... Vous venez, dites-vous, me voir le plus souvent qu'il vous est possible, vous vous trouvez avec plaisir dans tous les lieux où je puis être; mais songez-vous que tout cela n'est qu'un instant en comparaison du tems que nous passons éloignés l'un de l'autre? Que vous ai-je fait pour vouloir ma mort? car sans doute votre dessein est de me trouver expirante lorsque vous viendrez. Au nom de l'amour le plus tendre, ménagez-moi davantage. L'altération & la douleur sont peintes sur mon visage, je suis d'une pâleur qui me rend livide. Ah! ne venez pas aujourd'hui, vous me trouveriez horrible. Mais pourquoi me plaindre de ma laideur? pourquoi vous la cacher? Je serois un monstre à mes propres yeux, si je n'étois pas enlaidie; j'ai été deux jours entiers sans vous voir. Ah! plutôt que de vous éloigner de moi, venez, cruel, venez, *vous verrez votre ouvrage.*

L E T T R E L X X X I V .

IL est des maladies fort singulieres, Marquis, je ne sçais si vous les connoissez: jamais le malade ne promet une meilleure santé que quelques momens avant d'expirer. Il en est de même de la vertu d'une femme qui aime; je l'éprouvai hier au soir; vous ai-je jamais donné de meilleures raisons pour mettre fin à vos importunités? ai-je jamais mieux senti la nécessité de vous laisser des desirs que la satiété va rendre languissans,
ou

ou qu'elle va peut-être vous enlever tout-à-fait ? On a bien raison de dire que , pour persuader , il faut soi-même être fortement convaincu de ce qu'on veut prouver aux autres. Je ne m'étonne plus si mon éloquence eut si peu de succès. Quelle magie que celle de l'Amour ! Avant que vous vinssiez , j'avois pris contre vous les plus fermes résolutions , & dans le moment où je vous parlois avec le plus de raison , je craignois que vous n'allassiez vous laisser toucher de mes représentations. Je me souviens même d'un moment où , vous voyant prêt à céder , je me hâtai de terminer ma phrase par un coup d'œil qui n'étoit guères d'accord avec ma morale. Vous prîtes le bon parri , Marquis ; vous convîntes de l'excellence de mes principes , & vous redoublâtes d'empressement. Que vous sçavez bien répondre à une femme qui raisonne ! Je ne connois pas de meilleur moyen que celui dont vous vous servîtes..... Téméraire que vous êtes , vous souvient-il de la colere où vous me mîtes ? Allez , vous êtes un monstre , & vous mériteriez..... Mais je ne veux plus me fâcher contre vous ; toutes ces coleres-là finissent d'une façon si contraire à la haine..... A propos , sçavez-vous que vous étiez charmant hier au soir ? vous sortîtes d'un air satisfait & triomphant qui m'enchantait : vous m'avez écrit ce matin avec un empressement qui m'a transportée , & j'espère être assez heureuse pour que votre prospérité ne vous rende que plus amoureux.

L E T -

L E T T R E L X X V .

JE suis donc un objet bien méprisable à vos yeux , puisque vous voulez ne tromper , ou plutôt quelle opinion voulez-vous me donner de votre ame ? Vous la dégradez au point de vouloir feindre ; vous voulez surprendre ma crédulité. Ah ! ne vous en flattez pas ; rien n'est capable de tromper les yeux d'une Amante ; les prévenances , l'air le plus affectueux , les distinctions , les préférences , quand tout cela ne part pas du cœur , peuvent tromper des yeux indifférens ; mais feront-ils jamais illusion à ceux que l'amour éclaire ? Eh ! pourquoi vous abaisser à feindre ? c'est le partage des ames foibles , des caractères équivoques : si vous ne m'aimez pas , ce sera sans doute un grand malheur pour moi ; mais je préférerois encore mille fois votre indifférence aux marques d'un amour que je ne devrois qu'à l'artifice & au manège. Le véritable n'a besoin ni de soins ni de règle pour se manifester ; tout le décèle ; les efforts même que l'on fait pour le cacher , le prouvent mieux que ceux que vous faites pour le supposer. Pourquoi n'avoir pas le courage de paroître ce qu'en effet vous êtes ? Au nom de votre propre gloire , n'affectez rien : si vous êtes indifférent , ou foiblement épris , osez-le paroître. L'excès de ma passion vous met hors de tout danger. De quelque façon que vous voyez que je ne vous en aimerai pas moins. Songez combien il est peu digne de vous de recourir à la feinte & à l'exag-

ération. Hélas ! je ne suis que trop portée à croire tout ce que vous voulez me persuader ! Mais bientôt la réflexion me détrompe, l'illusion finit , & je deviens la plus malheureuse des femmes. Tout ce qui me persuade votre passion , ou tout ce qui m'en détrompe , n'est point ce que vous croyez. Scavez-vous ce qui fait de l'impression sur moi ? ce ne sont point les soins que vous prenez de me plaire : je me défie de tout ce que vous faites à dessein ; c'est de vos actions les plus indifférentes , & auxquelles vous faites le moins d'attention , que je tire toutes mes preuves. Par exemple , croyez-vous que j'aye été bien flattée du récit que vous m'avez fait ce matin des plaisirs que vous goûtâtes hier à la chasse ? Je n'étois point de ce divertissement , & vous vous y êtes livré avec joie , vous l'avez pris avec un plaisir , vous le dépeignez avec une satisfaction injurieuse à celle qui se croyoit plus nécessaire qu'elle ne l'est à votre bonheur. Et vous viendrez après cela me dire que vous m'aimez , que mon cœur vous tient lieu de tout ! Ah ! si des chevreuils peuvent vous transporter , qu'il vous est aisé d'oublier quelqu'un qui ne vit que pour vous , qui ne s'occupe que de vous , qui se reprocheroit le moindre plaisir si vous n'en étiez pas l'auteur , l'objet , ou du moins l'occasion ! Une autre vous diroit d'être heureux , & que cela lui suffiroit ; fausse générosité ! Je vous aime un peu pour moi-même , & les plaisirs que vous prendrez feront toujours mon supplice , dès qu'ils n'auront pas quelque

quelque rapport à moi.... Que je suis peu sincere en ce moment ! Ah ! plutôt puisse le Ciel retrancher de ma félicité ce qui peut augmenter la vôtre !

LETTRE LXXXVI.

C'EN est fait , Marquis , vous ne me verrez plus de doutes ni d'inquiétudes sur vos sentimens ; je vis hier que vous m'aimez , & que vous m'aimez comme je veux l'être : vous m'en avez enfin donné celle de toutes les preuves qui va faire sur moi le plus d'impression. Vous entrez tandis que j'écris ; je veux vous cacher le peu de mots que j'avois tracés : ce mystere excite votre curiosité ; vouloir l'éclaircir , étoit une conséquence de vos idées : je résiste ; vous insistez , je persiste dans mes refus : la colere vous emporte , vous faites mille reproches , les injures les suivent de près ; vous brisez de rage mon encrier , le papier m'est arraché des mains , & , sans vouloir le lire , vous le mettez en pièces J'aurois pû vous calmer d'un seul mot ; c'étoit à vous que j'écrivais ; mais votre colere avoit trop de charme à mes yeux pour la faire cesser. Je vous vois encore dans un fauteuil accablé des plus cruelles reflexions : vous vous levez avec vivacité ; un regard terrible est lancé sur moi : vous sortez en jurant que vous me détestez Jamais vous ne me parûtes si charmant ; jamais vous ne m'avez rien dit qui m'ait si fort convaincue que j'étois aimée , que

je l'étois avec fureur. Avec quelle avidité mon cœur observoit toutes vos actions ! Que de douceur il trouvoit dans vos injures ! Au moment que vous me juriez que j'étois un monstre à vos yeux , je sentoís qu'en m'assurant le contraire , vous m'aviez autrefois moins persuadée de votre passion. A peine étiez-vous sorti que je me suis empressée à ramasser les morceaux de l'encrier & du papier. Un conquérant ne foule pas avec autant de joie les remparts qu'il vient de foudroyer , que j'en avois à considérer ces précieuses marques de votre courroux , ou plutôt de votre amour. Si jamais vous venez à m'être infidèle , ce seront les témoins que je produirai pour vous rappeler les sentimens que vous eûtes pour moi. Ah ! ne vous reprochez point cet emportement ; je croirois n'être pas aimée si je l'étois avec modération Que l'air terrible avec lequel vous sortîtes avoit de charmes à mes yeux ! Il me sembloit voir le Dieu de la Guerre dire à Vénus qu'il l'aime , mais d'un ton à exciter chez toute autre la crainte & la terreur. Quel est donc mon bonheur ! J'ai enfin rencontré une ame élevée , fiere & hautaine , un cœur véhément , jaloux & emporté : je suis aimée comme je veux l'être.

L E T T R E L X X X V I I.

NO N , perfide , vous ne m'aimez point : je le vis hier à n'en pouvoir douter. Quoi ! je fais mille agaceries au Comte de je loue

sa figure , sa taille , son esprit , j'affecte de me placer à côté de lui , & je ne remarque pas la moindre altération sur votre visage ! Vous voyez de sang-froid les apparences d'une infidélité , & rien ne vous émeut ? je ne puis vous inspirer la crainte de me perdre ? . . . N'eûtes-vous pas pour moi les mêmes attentions , les mêmes prévenances que si vous n'aviez pas été en droit d'en manquer ? Pas le moindre mot d'aigreur de votre part ? rien qui sentît le reproche . . . Je suis furieuse contre vous. Quand nous fûmes seuls dans le jardin , me fîtes-vous la moindre plainte ? Vous me présentâtes des fleurs avec cet air satisfait qui annonce la plus parfaite tranquillité d'ame ; vous aviez même l'air si content de moi , que je ne sçais comment vous ne voulûtes pas vous-même placer le bouquet que vous m'offrîtes : avec quel empressement je vous aurois refusé , si la pensée vous en fût venue ? N'eûtes-vous pas la cruauté , quand le Comte me demanda de cette eau de senteur que j'avois vantée à table , d'en prendre après lui , & de la trouver aussi parfaite que s'il n'en avoit pas pris ? Vous voyez que rien ne m'est échappé : & vous viendrez encore me dire que vous m'aimez ! Je croirois vous déshonorer que de vous supposer amoureux : je vous fais moins d'injure en vous croyant sans passion que de vous en prêter une équivoque , molle , & sans vivacité. Les passions de cette espece ne doivent être le partage que des cœurs lâches & des ames ignobles. Quelle satisfaction pour moi , si , voyant mon

goût pour le Comte , vous eussiez paru sombre , inquiet ; si vous aviez pris de l'humeur , si vous m'eussiez dit des choses piquantes , ironiques , en un mot , si vous aviez paru vouloir vous venger avec cette jeune Veuve qui étoit à côté de vous ! à peine daignâtes-vous seulement faire attention à elle ; comme si elle n'eût pas été charmante , & que je n'eusse pas valu la peine d'avoir une rivale aussi aimable. Votre mépris pour moi est-il assez marqué , vos procédés sont-ils assez outrageans ? Pouvez-vous me dire plus clairement que vous ne m'aimez pas ? Ah ! que je vous ressemble peu ! Vous ne jettez pas un regard sur une autre femme qui ne m'alarme : avec quelle avidité ne cherchai-je pas à y démêler le degré de goût que vous y mettez ? Reçoivent-elles de vous lam oindre politesse , que la nuance qui la distingue de celles que vous faites ne vienne me frapper. Vous disent-elles une chose , ou flatteuse , ou même indifférente , que je n'examine à quel point vous y êtes sensible ? Je crois que c'est-là de l'amour ; & dès que vos sentimens diffèrent si fort des miens , convenez que vous n'aimez point , & que je dois moi-même cesser de vous aimer Me coûte-t-on assez d'inquiétudes & d'alarmes ? Ne devrois-je pas vous les reprocher ? Que j'en suis éloignée ! Vous gronder , me fâcher contre vous , me plaindre , n'est-ce pas toujours m'occuper de vous ? n'est-ce pas vous aimer ? Non , je ne donnerois pas les larmes que vous me

causez

causez pour la plus parfaite tranquillité , pour les plaisirs les plus piquans..... Ne viendrez-vous pas ce soir rétablir le calme dans mon cœur ?

L E T T R E L X X X V I I I .

MOI, jalouse, Marquis ? oh ! je vous proteste que jamais vous ne vous êtes mieux trompé. Eh ! de quoi le serois-je , bon Dieu ! M'avez-vous jamais aimée ? En tout cas, le moyen de trouver mauvais le choix que vous avez fait ? Celle que vous me préférez mérite à trop d'égards la préférence, pour ne la lui pas céder. Une autre feroit d'elle un éloge ironique , pire cent fois que la satire la mieux avérée : moi , à Dieu ne plaise que je veuille même en dire du bien ; cela vous paroîtroit du dépit , vous prendriez mon suffrage pour une fausse générosité , & c'est ce que je ne veux point. Continuez donc à faire là-dessus tout ce qu'il vous plaira ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que loin de me plaindre de vos procédés, je sens que je leur dois la reconnoissance la plus vive : ils m'ont défilé les yeux. J'avois cru sentir pour vous la passion la plus forte ; je m'étois trompée , je le vois au peu de dépit que me cause votre infidélité. Après tout , qu'aviez-vous donc fait pour m'attendrir à cet excès ? Rien assurément qui méritât des sentimens tels que je me figurois les avoir. J'étois bien bonne ! Je m'imaginois sottement que vous sentiriez le

prix de ces sentimens , & que vous les distinguerez de la coquetterie de ma rivale. Que l'on est folle de croire qu'il faille tant d'amour pour en exciter beaucoup , de supposer tant de discernement dans les hommes ! En effet , leur est-il possible de tenir contre une fille de théâtre , & contre une fille aussi célèbre que *la Chammelé* ? Quelle réputation une pareille conquête ne va-t-elle pas vous donner ! Le moyen de ne pas tout tout sacrifier à cet avantage ? Mais vous allez voir si je suis jalouse ; désormais je prends ma rivale pour modèle , je veux me réformer sur ses perfections , & je vais tâcher d'imiter ses graces. Bientôt ma voix ne sera plus naturelle , j'aurai toujours le ton d'une Princesse malheureuse & passionnée. Je vais substituer chez moi le manège au sentiment , l'art à la franchise , la basse flatterie à la fierté ; le rouge , le blanc , & mille autres agrémens semblables vont corriger les défauts que la nature a pu laisser en moi. Au lieu de ces grands yeux noirs & assez bien fendus , je vais les avoir petits & ronds comme les siens. Au lieu de cette blancheur que vous pourriez trouver fade , je prendrai la peau de ma rivale , cette peau que vous trouvez sans doute du plus beau brun du monde. * Après cela je pourrai peut-être lui disputer la conquête de votre cœur , du moins entreraï-

* *Mademoiselle Chammelé étoit en effet telle que Ninon la dépeint. Cette célèbre Actrice avoit fort peu d'esprit.*

entrerais-je en lice à armes égales. Mon Dieu, que les choses qu'elle vous disoit me paroissent spirituelles & majestueuses ! Il me sembloit toujours entendre Berenice dire à Titus . . . Aussi, aviez-vous l'air du monde le plus satisfait. Après tout, seroit il étonnant qu'elle eût de l'esprit ? Elle avoit dessein de vous plaire & de me braver. D'ailleurs, vous êtes si aimable que vous rendriez la plus idiote très-spirituelle. Eh bien, ne commencai-je pas à merveille à prendre son ton flatteur ? Vous seriez enchanté si vous voyiez mes yeux pleins de la dignité d'une Héroïne, ma voix embellie de mille cadences harmonieuses ; la plus tendre lueur succède à ces airs de majesté, une douce nonchalance se répand sur toute ma personne. Je tombe entre les bras de ma confidente & pour vous dire encore plus, je ne suis pas mieux quand je me trouve mal : en un mot, je vous paroîtrois adorable, tant je ressemble à la spirituelle, à l'incomparable Cham-melé. Cependant le Comte me disoit hier que je lui plaisois assez comme je suis. Il vient ce soir, tandis que vous serez à la Comédie ; &, comme il est toujours humiliant d'imiter, quelque parfait que soit le modèle, comme d'ailleurs j'ai la vanité de me croire passable telle que je suis, je ne me gênerai pas avec lui, & je serai moi-même si vous voulez bien le première Au reste, daignez faire attention au danger que vous courez ; je ne doute point que vos succès ne soient rapides, & je tremble pour vous. Vous m'entendez, je crois avec ces belles, ce ne sont

pas les rigueurs , mais les faveurs qu'il faut redouter.

L E T T R E L X X X I X.

Q U E j'étois peu sincere hier ! j'affectois l'indifférence , j'avois la rage dans le cœur. Ingrat , combien ne devriez-vous pas vous reprocher de m'avoir causé la moindre inquiétude pour un pareil objet ! Non , je ne vous ai jamais cru amoureux de *la Chammelé* , j' ai pris votre coquetterie pour un goût de passage ; votre discernement me rassuroit : mais comment ne pas être piquée du choix que vous aviez fait pour me donner de l'inquiétude ? c'étoit une femme charmante qu'il falloit choisir : Du moins dans votre injustice j'aurois vû le cas que vous faisiez de moi ? mais me donner pour rivale *la Chammelé* ! Rien de plus offensant pour une Amante dont la possession doit vous paroître d'un autre prix que celle d'une *coquette*. * Cependant je me crois pour toujours à l'abri des fureurs de la jalousie. Vous êtes persuadé , j'en suis sûre , qu'il n'y a pas au monde une femme capable de vous aimer comme je vous aime , ni de connoître tout ce que vous valez. Une autre sentiroit-elle comme moi ce qu'il y a d'expressif dans vos yeux , de fin dans vos pensées , de tendre dans vos sentimens ? Ah ! convenez que si nos ames ne s'étoient pas rencontrées , elles se feroient continuel-

* *L'on a substitué ce mot à une expression plus forte qui étoit dans le manuscrit.*

lement cherchées. Au milieu de la félicité même, s'il eût été possible qu'elles en eussent goûté, il leur auroit toujours manqué quelque chose. Cet accord, cette sympathie, cette confiance qui nous unissent, auroient-elles pu les trouver ailleurs?... Que je détestois de bon cœur le maître de la maison qui nous donnoit à dîner! Comme je haïssois tous ceux qui avoient lié la partie: M. Racine lui-même n'étoit pas excepté, c'étoit lui à qui nous devoins la présence du bel objet de vos adorations. Combien de fois me suis-je rappelé la répugnance que je sentoais à vous accompagner, comme un présage du malheur qui me menaçoit! Quels reproches ne me faisois-je pas à moi-même de n'avoir point assez de charmes pour empêcher vos coquetteries! Cependant, je l'avoue à ma honte, ma haine pour tout ce monde-là sembloit augmenter mon amour pour vous. Dans le moment où vous parliez avec le plus d'empressement à ma rivale, à quoi étois-je occupée? A faire remarquer au Comte combien vous aviez l'air séduisant? je justifiois le goût qu'elle prenoit pour vous, en faisant valoir votre air noble & enchanteur, ce ton plein de douceur, ces gestes formés par les Graces, ces reparties vives & saillantes si capables d'inspirer la gaieté, & de faire naître l'envie de vous plaire. Mais je ne puis me retracer ces images sans émotion, & cette émotion m'avertit que mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes.

L E T T R E X C.

AUTREFOIS, Marquis, j'aurois sacrifié ma vie pour vous exempter la moindre peine : quelle différence aujourd'hui , & que je suis devenue cruelle ! Jamais je n'ai goûté de satisfaction si parfaite qu'en vous voyant ce matin absorbé dans la plus amère douleur désespéré de notre séparation prochaine. Que les pleurs que vous versiez avoient de charmes pour moi ! Dois-je me reprocher le plaisir qu'elles me causoient ? Non , votre douleur étoit délicieuse pour vous-même. Quelle erreur , de plaindre un Amant qui verse des larmes , de le croire malheureux ! Ces larmes , sa douleur ne sont-elles pas des marques & des effets de l'amour qu'il ressent ; & peut on être malheureux quand on se livre à ses mouvemens ? Quels qu'ils soient , ils ont mille charmes secrets. Lorsqu'on aime avec délicatesse , ne se plaît-on pas à entretenir ses chagrins , à nourrir sa tristesse , à faire contre l'objet aimé , contre soi-même des plaintes dont l'on sent toute l'injustice ; Il est déjà des momens où je me figure vous voir exposé à tous les dangers de la guerre. Ce matin je m'occupois des pleurs que votre perte me coûteroit : je me faisois un plan de vie dont la douleur devoit marquer tous les instans. Je n'espérois plus de douceur , après vous avoir perdu , que la satisfaction secrète de vous regretter , de chérir à jamais votre souvenir , & de

de regarder tout le reste avec indifférence ; tantôt je m'occupe de la façon dont je pourrai tromper l'ennui dont votre absence va m'accabler , tantôt j'examine mes Cartes de Géographie , il me semble que je vous verrai , l'orsque je sçaurai les lieux où vous passerez ; je m' imagine que tant que j'aurai les yeux sur l'endroit où vous serez , vous y courrez moins de danger ; mes regards vous défendront. Dans d'autres instans, je vous vois triomphant , & il me semble qu'il réjaillit sur moi quelque rayon de votre gloire. L'idée de votre fortune m'inspire de la vanité : ne partage-t-on pas tout avec ce qu'on aime ? Enfin il est des momens où je ne sçais si ma haine pour les Anglois * est plus forte que le plaisir de vous voir à la tête de la Noblesse de Bretagne.

L E T T R E X C I I.

QU'EL est donc le sort d'une femme qui aime ! A peine ses alarmes sont-elles dissipées d'un côté , qu'il en renaît d'une autre espece. Je ne cesse pas plutôt de trembler pour vos jours , que la crainte d'une infidélité vient empoisonner ma joie. Vous plaisez-vous à me desespérer ? Vous ne m'avez pas rassurée sur mes soupçons contre la Chammele , que je vous vois voler auprès d'elle ,

* On parloit dans ce tems-là d'une descente que les Anglois projettoient sur les Côtes de Bretagne. Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.

d'elle , & lui donner des témoignages publics de vos sentimens. Ne la suivîtes-vous pas hier dans sa loge , aux foyers , sur le théâtre ? Ne suis-je pas instruite que vous recevez de ses Lettres... & vous voudrez me donner encore de la confiance en vos sermens ! Ne vous en flattez plus. Il ne me reste qu'un mot à vous dire : ne paroissez point devant moi que vous n'ayez à la main ces Lettres fatales. J'exige vous ce sacrifice ; & si vous hésitez à me le faire , je ne vous vois de ma vie.

L E T T R E X C I I .

SANS doute , Monsieur , il auroit mieux valu résister à mes instances , & me refuser les Lettres de ma rivale , que de me les donner pour me les reprendre. Je vois ce que je dois penser de cet événement. Jusqu'alors j'avois espéré de vous ramener à d'autres sentimens : vous me donnez encore plus de mépris pour l'amour que je n'en avois auparavant : & votre procédé me laisse à peine l'estime qui devoit rester entre des gens raisonnables. Tant d'inconstance & de contradiction dans votre conduite me confirme dans le jugement que j'ai porté de vous : oui , vous êtes *une ame de bouillie* , un homme *au-dessous de la définition*. Vous ne valez pas la peine que je vous montre dans quel désespoir me jette votre perfidie. Je romps avec vous pour jamais.

L E T -

L E T T R E X C I I I .

EH ! quel démon vous a inspiré le dessein de venir troubler ma solitude ? Je vivois contente á ma Campagne : vous n'y paroissez pas plutót , que mon lâche cœur vole au-devant de vous ; il trahit toutes mes résolutions. Je vous avois préparé tant d'indifférence , & lorsque je vous vois , mon embarras , mon trouble vous annoncent combien vous m'êtes encore cher : cependant qu'avez-vous fait , ingrat , depuis quinze jours que je ne vous ai vû ? Vous vous êtes occupé d'une autre que de moi , tandis que vous avez été le seul objet de mes pensées. Ah ! je le sens aujourd'hui , la Campagne , mon jardin n'avoient tant de charmes pour moi que parce que je m'y livrois avec plus de liberté á la tendre rêverie qui m'y conduisoit. Ne pouvant jouir de votre présence , je ne voulois pas du moins être distraite de votre souvenir. Maintenant que j'ai consenti á vous revoir , tous les lieux où vous n'êtes pas me sont insupportables ; Paris seul me paroît un séjour charmant ; j'y vole dès demain. Mais la félicité que je m'y promets ne sera-t-elle point encore altérée par quelque nouvelle amertume ? Vos protestations n'auroient-elles eu pour objet que de me rendre une seconde fois la victime d'un caprice ? Si j'en crois ma raison & les Lettres de la Comtesse , j'aurois tout á redouter de votre légèreté Mais non , je ne crains plus

plus rien. N'allez pas croire cependant que ma confiance naîsse de la bonne opinion que j'ai de vous : quinze jours de bons traitemens ont dû suffire pour épuiser votre goût pour marivale. Je connois les hommes ; jamais ils ne reviennent plus tendres , plus attachés que lorsqu'on leur a pardonné une petite infidélité de passage. Jouissez donc des prérogatives de votre sexe , & venez demain détruire un reste de rancune que je me soupçonne encore dans le cœur contre vous. Après un orage tel que celui que nous venons d'essuyer , peut-on trop s'assurer si l'on en est parfaitement raccommodé ?

L E T T R E X C I V .

NE vous l'avois-je pas bien dit , Marquis ? je suis la femme la plus singulière en amour. Je ne le ressens point comme toutes les autres : vous avez vu qu'avant ma défaite , c'étoit pour ainsi dire moi qui vous faisoit la cour. On auroit cru que je m'étois chargée du soin de vous rendre amoureux. Avec moi tout est renversé : vous vous êtes figuré qu'après ce moment , c'étoit une affaire décidée , & que vous ne trouveriez plus chez moi que de la docilité , peut-être même de l'empressement & des prévenances : je sçais que c'est-là la façon dont se conduisent les autres femmes ; je suis bien différente , & quand M. de Saint-Evremond dans la Lettre *

* Voyez la Lettre 67.

que je vous ai communiquée, m'auroit prise pour modele , il n'auroit pas parlé d'une façon plus conforme à mon caractère. Je vous le répète, une foiblesse dont on a profité n'est jamais avec moi un titre pour aspirer à une nouvelle faveur : au contraire , c'est un avertissement de me tenir sur mes gardes. Vous me reprochez d'être coquette : oui , je le suis , mais c'est avec vous seul , à la différence d'une coquette ordinaire qui veut plaire à plusieurs. Une coquette s'apprete , moi je suis naturellement telle que vous me voyez. J'échappe à qui croit me tenir. La fierté , l'inconstance naturelle , la vivacité , tout cela me rend inégale , injuste , *tracassiere* ; & je serois bien fâchée de n'être pas telle. La raison m'ennuie à mourir : quand je ferai vieille j'aurai tout le loisir de l'écouter. Laissez-moi donc comme je suis , venez sur le champ me voir ? j'ai de l'humeur comme un lutin , vous me trouverez charmante Attendez cependen : , je ne sçais pas si l'on ne vient pas me prendre dans une heure , pour aller au Bois de Vincennes.... Venez toujours , vous verrez si je suis partie , & le pis-aller est de vous en retourner y a-t-il si grand mal à cela ? Je laisserai par mégarde mon portrait sur ma toilette , & Dieu sçait combien vous vous croirez dédommagé d'être si bien servi par le azard !

L E T T R E X C V .

O U I , Marquis, c'est moi qui mérite d'être grondée. Voilà trois jours entiers que nous ne nous sommes vus, & cela par ma faute. Il y en a deux que je manquai au rendez-vous que je vous avois donné : mais que vouliez-vous que je fisse ; Madame de la Sablière m'envoie dire qu'elle est malade , me fait prier instantement de l'aller voir. Est-il de rendez-vous qui tienne à une pareille invitation ? Ne vous ai-je pas dit que vous n'aviez point de Rivaux plus à craindre que mes amis. Il est vrai qu'hier mon excuse n'étoit pas aussi raisonnable que ce jour-là : j'aurois dû rester chez moi à l'heure où vous m'aviez annoncé votre visite. Cependant vous allez, j'en suis sûre, goûter mes raisons. J'avois vû à Madame de..... une étoffe de la plus jolie nuance qu'il soit possible d'imaginer. J'eus envie d'avoir une robe pareille ; il falloit bien voler sur le champ chez son Marchand : on pouvoit enlever le reste de la pièce. Je ne vois pas à cela la moindre réponse raisonnable. Ce matin j'avois des importuns à ma toilette, & j'avoue que c'est par malice que je ne les ai pas renvoyés ; vous êtes entré avec un air si froid, vous m'avez tenu des propos si singuliers, que vous m'avez impatientée, & j'ai voulu vous punir. Je ne doute point qu'à présent vous ne fassiez mille sermens de ne m'aimer plus ; & entre nous, vous ne feriez pas mal de me tenir parole, aussi-bien vous fais-je
acheter

acheter trop cherement d'assez minces plaisirs. Combien de femmes ne vous offrent-elles pas les mêmes à meilleur compte ! Heureusement pour moi je vous ai souvent entendu dire que la différence étoit grande entre une femme & une autre femme. Voilà ce qui me rassure & qui fait que je veux que vous veniez ce soir mériter votre pardon de la froideur que vous avez apportée chez moi. Il vous fiéd bien , en vérité d'avoir de l'humeur ! vous méritez d'être traité comme vous le serez tantôt. Vous apprendrez , Monsieur , qu'il m'est permis d'avoir des caprices , & de plus , que je n'entends pas que vous le trouviez mauvais.

LETTRE XCVI.

QUE les Amans sçavent peu distinguer ce qui doit contribuer à leur félicité ou la troubler ! Tant que vous m'avez donné des sujets d'inquiétude, mon cœur s'est trouvé dans une agitation qu'il regardoit comme le plus cruel des états. Aujourd'hui qu'une paix profonde rend notre commerce doux & tranquille, j'éprouve des momens de tiédeur mille fois plus désagréables que le trouble dont je me plaignois autrefois. Je réfléchis , j'analyse mes sentimens , & depuis quelque tems rien ne me tire de ma situation. J'ai pris d'abord la mélancolie qui m'obsède pour une tendre langueur ; mais je frémis quelquefois quand je songe que mon état est voisin de l'indifférence. Vous-même vous ne me paroissez-

roislez plus aussi amoureux , il y a plus d'un mois que vous ne m'avez fait de tracasseries ; tout vous est égal , jamais d'humeur point d'impatience , beaucoup d'égards , & nul empressement. Ah Marquis , quel avenir j'entrevois ! heureux cependant si tous les deux nous cessons en même tems d'aimer ! Tenez , faisons un marché ; ne nous trompons point , avertissons-nous de bonne-foi , & si nous cessons un jour d'être Amans , au moins restons amis.....

LETTRE XCVII.

C'EN est fait , Marquis , il faut que je vous ouvre mon cœur sans détour. La sincérité , vous le sçavez , fut toujours la qualité dominante de mon caractère ; en voici une nouvelle preuve. Lorsque nous nous jurâmes par tout ce que les Amans ont de plus sacré , que la mort seule pourroit nous désunir , & que nous nous aimerions éternellement , nos sermens , du moins de mon côté , étoient sinceres alors. Jamais je n'ai cru de meilleure foi pouvoir tenir parole ; rien de plus sincere que les remerciemens que je vous faisois d'avoir renouvelé dans mon cœur son penchant à l'amour , admirez la bizarrerie de ce cœur , & de combien de contradictions il est capable , aujourd'hui je ne vous écris que pour vous assurer avec la même franchise que cet amour qui ne devoit jamais finir , je ne me le retrouve plus : il faut même tout vous dire , le soin que vous avez bien voulu prendre de me rendre

rendre mon repos & ma liberté m'a comblée de reconnoissance. Convenons-en cependant , un semblable changement me scandalise la première. J'ai voulu pendant votre séjour à Fontainebleau m'assurer , par la plus scrupuleuse attention , si ce penchant , auquel j'ai dû tant d'instans délicieux , étoit en effet éteint sans ressource. Hélas ! mes recherches n'ont fait que confirmer mon malheur ; & voici jusqu'où va ma délicatesse de conscience. Aujourd'hui que je vois votre retour approcher , je sens que ce même penchant , qui pendant six mois a fait tout mon bonheur , deviendrait mon supplice , si je ne vous prévenois sur un changement d'autant plus fâcheux pour moi , que je sens mieux que personne tout le prix d'une passion. Je suis donc la plus à plaindre dans cette occasion ? la seule chose qui puisse adoucir ma peine , c'est de me figurer que vous serez peut-être moins sensible à la perte de mon cœur qu'au regret d'avoir aimé le dernier ; & à l'espèce de honte d'avoir été quitté. J'ai senti combien cette petite humiliation devoit toucher un homme qui s'est toujours maintenu dans le privilège d'être infidèle le premier ; mais je suis généreuse , & j'ai songé aux moyens de vous conserver une célébrité dont vous jouissez à si juste titre. De retour à Paris , vous viendrez chez moi à l'ordinaire : jusqu'à votre départ pour la Bretagne , vous y recevrez en public les mêmes distinctions , & l'heureuse circonstance de votre voyage sauvera votre réputation. La seule grâce que je vous demande ,

demande, c'est de me dispenser des tête-à-tête. Quel objet pourroient-ils avoir ? De me prouver mes torts avec vous ? J'en conviens dès-à-présent , si toutefois c'est être coupable que d'avouer une indifférence involontaire , & à laquelle vous avez le premier donné lieu. Ne craignez pas ici le moindre reproche , je n'ai aucun intérêt de vous en faire ; tout ce que je puis vous dire de plus vrai c'est que soit caprice ou raison, je ne me suis pas plus trouvé la maitresse de continuer à vous aimer que je le fus de vous aimer pas. Ce que j'avois d'amour à ressentir pour vous est épuisé. Il n'a pas tenu à moi de le rallumer dans mon cœur. En vain me suis-je rappelé tout ce qui pouvoit me confirmer dans mes sentimens pour vous ; en vain me suis-je représenté ce qui devoit contribuer à me faire rougir du changement que j'éprouvois. J'ai reconnu à la fin que je me rendois encore plus malheureuse , & que je ne vous en aimois pas davantage ; mais je n'ai pas voulu manquer en cette occasion aux principes de probité dont je me suis toujours fait une loi. De vois-je imiter les Amantes ordinaires ? Irai-je , me suis-je dit à moi-même , me faire un plan de tromper un homme qui peut-être m'aimera de bonne foi, me prescrire un mensonge perpétuel , me mettre dans les entraves , pour donner à mes attentions pour lui cette empreinte de tendresse & de vérité qui leur manquera toujours ? m'exposerai-je aux mouvemens d'un amour véritable , tandis que , moi , toujours tendre & heureuse en apparence , mais fausse & indifférente en effet ,

effet, je ne pourrai jouir ni des transports que j'exciterai, ni ce ceux que je feindrai ? Eh, puis-je me flatter de feindre assez bien pour que l'imposture de mes sentimens ne perce pas à la fin. Les yeux de l'amour sont pénétrans, les caresses les plus tendres, les expressions les plus passionnées, lorsqu'elles ne partent pas d'un cœur véritablement épris, ne font pas long-tems illusion. Un Amant en découvre le faux, s'offense d'avoir été trompé, & finit souvent par vous mésestimer. Ces aimables querelles, qui, lorsque l'amour est égal des deux côtés, naissent de cet amour même, & font qu'on s'en aime davantage ; ces légers orages auxquels la sérénité succédoit, ces orages charmans qui n'étoient alors que le présage des plus beaux jours, deviennent bientôt les avant-coureurs d'une rupture, & les sources d'un mécontentement qui fermente & qui veut éclater. L'humeur dans les démêlés qui surviennent, prend la place du sentiment ; heureux quand l'aigreur ne les termine pas ! Comme on ne cherche qu'à justifier son refroidissement, on ne se pardonne rien, on est sévère, injuste, bizarre. Les mêmes choses qui donnoient lieu aux plaintes les plus tendres, n'occasionnent plus que des reproches amers ; ce qui amenoit un raccommodement ne produit plus que des froideurs & des refus. Je le vois avec douleur, mon cher Marquis, & vous le sentez comme moi ; nous serions exposés à tous ces désagrémens ; chaque jour mes torts se multiplieroient ; je serois d'au-
tant

tant plus malheureuse qu'en connoissant toute mon injustice, je n'aurois aucune espérance de pouvoir la réparer.

Ainsi, au lieu d'entreprendre de me faire illusion à moi-même & de vous tromper, j'ai cru qu'il étoit plus digne de vous & de moi de vous parler avec franchise. Quand la chose est vraie, pourquoi ne se diroit-on pas, *je ne vous aime plus* avec autant de sincérité & de confiance que l'on s'est dit *je vous aime* ? Quoi, n'est-il donc point d'intervalle raisonnable entre l'amour & une ruprure ? Faut-il que deux Amans finissent toujours par la dissimulation, les querelles ou les mauvais procédés ? c'est pour éviter ces inconveniens que j'ai voulu vous ouvrir un cœur qui n'a jamais su feindre, dont vous avez été l'unique possesseur tant que son penchant pour vous a subsisté, & qui se croiroit indigne de vous s'il avoit été capable un instant de vous tromper. Restons donc amis ; à votre retour venez quelquefois rire avec la Comtesse & moi des folies que notre cœur nous a fait faire à tous les trois, & convenir que ma conduite est conséquente à la façon dont j'ai toujours pensé sur l'amour. *

* On a trouvé parmi les Lettres de Mademoiselle de L'Enclos le canevas de la réponse que le Marquis de Sévigné fit à cette Lettre : on a cru que le Public la verroit avec plaisir.

L E T-

LETTRE DERNIERE,

M. de Sévigné à Mademoiselle de L'Enclos.

“ OUI, belle Ninon, depuis votre Lettre je
 “ crois aux pressentimens & à la sympathie.
 “ On ne pouvoit se rencontrer plus heureuse-
 “ ment que nous avons fait. Mais, admirez
 “ ma simplicité ; j’hésitois à vous faire part d’un
 “ changement, qui pouvoit, à ce que je croyois,
 “ vous affliger. Je ne suis pas heureux en sys-
 “ têmes de délicatesse ; ne m’étois-je pas figuré
 “ que, puisque mon hommage vous étoit agré-
 “ able, je devois, plutôt que de vous détrom-
 “ per, vous laisser jouir d’une illusion qui vous
 “ flattoit ? Votre Lettre vient de me montrer
 “ quelle étoit mon erreur. Mais d’ailleurs
 “ quelle imprudence ! Je ne réfléchissois pas
 “ qu’il y déjà six mois entiers que nous nous ai-
 “ mons, & qu’on le sçait. A quel ridicule ne
 “ m’exposois-je donc pas, si charitablement
 “ vous ne m’aviez averti du travers que j’allois
 “ me donner ? Infailliblement quelqu’un auroit
 “ fait notre épitaphe : je frémis encore du mal-
 “ heur qui me menaçoit. Cessez de vousr e-
 “ procher vos torts. Est-on responsable des
 “ mauvais tours que notre cœur nous joue ?
 “ Vous, des remords en amour !
 “ En vérité je commence à croire que vous
 “ conservez encore quelques-unes des foiblesses
 “ de votre sexe. On aime quelqu’un pendant
 “ six mois, on l’aime avec passion, on posse
 “ même la délicatesse jusqu’à ne vouloir pas le
 “ tromper ;

“ tromper; on va jusqu'à regretter de ne l'ai-
“ mer plus : que peut-il désirer davantage ?
“ Tanpis pour lui s'il ne sçait pas conserver un
“ un cœur qu'il possédoit. Ne faudroit-il pas
“ qu'une femme se punît de ce qu'on a cessé de
“ lui plaire ? Assurément ce seroit une chose cri-
“ ante ; & puis , la fidélité est-elle donc un si
“ léger fardeau , lorsqu'on se voit prêt à être sé-
“ paré par une absence de trois mois ? Quand
“ un Amant n'auroit pas contre lui l'ancien-
“ neté , soutient-on facilement l'idée d'un pareil
“ événement ? Cette absence ne comble-t-elle
“ pas ses torts ? Trois mois sans faire l'a-
“ amour ! Quand on connoît le prix des
“ momens est- on faite pour passer ainsi ses plus
“ beaux jours , à regarder un portrait , à s'ex-
“ tasier sur une Lettre , à se repaître d'une
“ chimere ; Eh ! ne vaut-il pas cent fois mieux
“ s'arranger à l'amiable , restituer à la société
“ un effet , qui lui devient inutile dès qu'il ne
“ circule plus , se rendre réciproquement sa li-
“ berté & ne songer qu'à former de nouvelles
“ chaînes ? Je -sçavois autrefois un très-joli
“ morceau d'Opéra , qui convenoit admirable-
“ ment à notre sujet ? mais je vous en ferai grace
“ pour revenir à l'état présent de nos affaires.
“ Il est donc bien décidé que nous ne nous ai-
“ mons plus , & que nous n'en sommes pas fâ-
“ chés l'un & l'autre. J'en suis comblé ; mais
“ une chose m'inquiète encore : elle ne vous pa-
“ roîtra pas étrange dans un homme jaloux de
“ sa réputation. Je ne sçaurois me figurer que
“ vous

“ vous m’avez quitté par pur dégoût de ma per-
“ sonne : en tout cas un pareil procédé vous fe-
“ roit plus de tort qu’à moi. Sans vanité je crois
“ mériter un autre sort. J’aime donc à penser
“ pour votre honneur & pour le mien , que quel-
“ qu’un m’a remplacé dans votre cœur : mais
“ quel est ce quel-qu’un ? M’auriez-vous fait
“ l’injure de me donner un successeur indigne de
“ moi ? Aurois-je la douleur d’entendre dire
“ dans le monde : ” *Quoi , cet homme dont la*
“ *réputation étoit si bien établie chez les femmes ,*
“ *n’a pu tenir contre le mérite d’un tel ? Il ne*
“ *falloit que cela pour le supplanter ? Ninon se*
“ *connoît en hommes : il faut bien qu’il y ait de*
“ *la faute du Marquis : seroit-ce à tort qu’on*
“ *auroit si bonne opinion de lui ?....* Vous con-
“ cevez combien de pareils propos seroient
“ désolans ; & je ne crois pas avoir mérité de
“ vous d’être traité aussi cruellement ; je mets
“ donc toute ma confiance en votre probité. Il
“ faut pourtant vous l’avouer de bonne-foi , je
“ crois avoir deviné ce successeur : & , passez-
“ moi cette petite médifance , je vois que les
“ femmes dissimulent lors même qu’elles croy-
“ ent être sinceres ; car si vous n’aviez pas
“ voulu me cacher la moitié de la vérité , con-
“ venez qu’après m’avoir confié votre indif-
“ férence pour moi , vous auriez dû m’in-
“ struire qu’on nouveau penchant vous entraî-
“ noit. Je ne sçais si je ne suis pas un in-
“ discret , mais le ne veux pas être franc à demi.
“ Il est un jeune-homme aimable avec lequel
“ je vous ai vû faire les plus belles dissertations
“ du

“ du monde sur l’amour. Voyez combien les
“ Amans sont bizarres ; cent fois il m’est
“ venu dans l’esprit que vous pouviez très-bien
“ connoître le cœur en général , & que le vôtre
“ vous fût échappé. Je me suis imaginé ,
“ j’en ris encore de bon cœur , que rarement
“ on se chargeoit , sans un intérêt particulier ,
“ d’une éducation qui coûte toujours des soins ,
“ de quelque espece qu’on les suppose. Après
“ tout , n’est-il pas tout naturel de vouloir re-
“ cueillir les fruits des peines qu’on a prises ?
“ Est-ce donc pour un autre qu’on a formé un
“ cœur à l’amour ? Pardon si je paroïs pénétrer
“ un mystere , où vraisemblablement vous ne
“ m’auriez pas initié. Mais convenez aussi
“ que , si j’ai rencontré juste , vous me devez-
“ même une reconnoissance infinie , & cela soit
“ que vous eussiez fait ou non attention à vos
“ sentimens pour le jeune Comte de Si
“ vous en connoissez la nature , je vous ai
“ mise à votre aise , puisque loin de m’en plain-
“ dre , je vous en félicite : si vous les ignoriez ,
“ quelle obligations ne m’avez-vous pas de vous
“ avoir développé votre propre cœur , de
“ vous y avoir fait appercevoir les nouveaux
“ mouvemens d’une passion , sans laquelle vous
“ n’imaginez pas de bonheur ? Ainsi , char-
“ mante Ninon , je doute que l’on puisse finir
“ avec vous d’une façon plus décente ou plus
“ généreuse. Si tous les Amans vouloient nous
“ imiter , combien de tourmens ne s’épargne-
“ roientils pas ?

F I N.



